

FRANCO BERARDI
(BIFO)

LE CIEL
EST ENFIN
TOMBÉ
SUR LA TERRE

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR PIERRE RIVAL

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-004789-6

© Éditions du Seuil, 1978.

Titre original : *Finalmente, il cielo è caduto sulla terra.*

La loi du 11 mars 1957 interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code pénal.

Avertissement du traducteur

D'ordinaire, il revient au traducteur de situer « son » auteur, de démêler d'un panorama des « lettres » — ici, par exemple, italiennes — sa part d'universel, ou encore d'en souligner la charge d'exotisme personnel, le tempérament comme réfractaire à tous les autres, et à nous, « Français », en particulier. D'où vient que, parlant de Franco Berardi, cette entreprise cesse d'être, au mieux, vaine redondance, pour se faire enquête sur une histoire qui se cherche encore aujourd'hui sous nos yeux, et dont ce livre, s'il en établit la preuve, n'est, ne peut être, qu'une séance dans une chaîne ininterrompue, joyeuse et souveraine, d'effets patents?

Certes, le rassemblement international de Bologne en septembre 1977, ou la pétition des intellectuels français contre la répression en Italie qui l'a précédé, n'ont pas dépendu de l'intervention providentielle d'un homme-orchestre; mais Franco Berardi connaît tous les fils qui s'entrelacent dans cette coïncidence heureuse entre un mouvement social et la conscience critique qui anime encore quelques intellectuels au niveau européen; et il connaît ces fils non pour les avoir tirés, mais parce qu'il les a parcourus et dépensés dans une œuvre et une activité paradoxales, sur l'arête de deux désordres apparemment inconciliables.

Issu du courant « opéraïste ¹ », dont la longue tradition

1. Cf. en français : *Ouvriers et Capital* de Mario Tronti, Christian Bourgeois éd., 1977, et *la Classe ouvrière contre l'État*, d'Antonio Negri, Galilée éd., 1978.

d'hétérodoxie plonge ses racines dans les luttes autonomes du prolétariat italien d'après-guerre, Franco Berardi s'en distingue nettement en produisant, latéralement à une problématique qui restait « grégaire » malgré tout, un agencement nouveau du sujet et des luttes sociales; désignant dans l'affect le moteur souterrain, parfois même acéphale, du refus et de la révolte. Car si le courant « opéraïste » — en refusant de suivre les grands mégalomanes sur le terrain des utopies socialistes, tout comme de s'aplatir servilement devant « l'état de choses présent » — avait bien pu faire de sa ligne d'action pratique (au travers d'organisations comme *Potere operaio* ou *Autonomia operaia*) un schème d'anticipation pour le Mouvement, un tel effort s'était souvent payé — pour les individus comme pour les organisations — d'une dénégation portant non seulement sur les rapports affectifs et la sympathie entre les êtres, mais aussi sur cet autre réseau stratégique qui, par l'écriture et la langue, dissémine, à un niveau plus profond encore, les germes du refus ou les prémisses de l'acceptation.

Déjà, dans ses premiers textes¹, Franco Berardi tire les thèses « opéraïstes » vers un Bernstein mis tête-bêche (« le pouvoir aux ouvriers, le développement au capital ») qui pose, sans s'illusionner sur les perspectives à long terme d'un possible bouleversement, le moment immédiat, subjectif, du refus, comme l'instance capable de gouverner les vicissitudes du capital, ses aller et retour de plus en plus angoissés face à une force invisible qui surgit du vide où il l'avait contrainte (le travail à la chaîne, la « mercification » des rapports humains, etc.). Ce retournement, cette intuition que le refus peut tout, qu'il n'est nul besoin d'arracher au capital un « pouvoir » qu'il ne gère guère plus qu'en paroles, a du moins le mérite de faire vivre, de manière exagérément gaie diront certains, la hâte de la révolution sous le traintrain du quotidien.

Littérature? Mais précisément, de là surgit, pour qui écrit, la possibilité d'un rapport qui ne soit pas de substitution à « la » classe, qui ne parasite pas ses luttes, dans un vain effort pour

1. *Contro il lavoro*, edizioni della libreria, 1970.

dépasser d'imaginaires contradictions « petites-bourgeoises ».

Nous avons parlé de l'écriture, du langage, et de leur dénégation : certes, et la tentation est forte de voir dans une guirlande de livres le dessein subversif et secret d'une histoire qui mine le capital. Certains n'y ont pas résisté. Mais que l'indication de l'écriture s'incarne, qu'elle découvre dans sa socialisation la possibilité de jouer librement de « ses » contradictions, et voilà qu'écriture et langage réoccupent tout le champ social, délaissent la dépouille inféconde du détour solitaire pour donner au refus sa part de positivité mordante, cette capacité non plus seulement de nier mais d'affirmer qui va au-delà du mouvement réel, se fait propédeutique existentielle de l'utopie, rapport vécu à l'imaginaire. Possibilité qui reste précaire, en témoigne la difficulté qu'éprouve Franco Berardi à lui donner un sujet : « travail technico-scientifique », « jeune prolétariat », etc. On verra cette recherche se poursuivre tout au long du livre présent. C'est qu'elle n'a pas force de loi mais tire de l'élan qui la crée ses raisons d'exister.

Débouche-t-elle, pour autant, sur un nivellement, une banalisation de tous les signes de rupture, le brouet populaire après la saillie élitiste, en un mot sur cette « mort de l'avant-garde » que dénoncent, chacun à sa manière, un Umberto Eco ou un Alberto Asor Rosa ? Il est curieux de voir des gens, traditionnellement liés au mouvement ouvrier, se faire, en cette occasion, les chantres du « petit comité ». Mais c'est que, précisément, dans la démarche de Franco Berardi et de ses amis, il ne s'agit pas d'esthétique : ce langage qu'ils emploient, ces ruptures qu'ils reprennent, c'est parce qu'ils sont directement agissants que leur pleuvent dessus — comme un moindre mal ¹ — ces foudres de pédagogues. Et certes ils ne sont pas politiques, comme certains petits malins ont cru perfide de le suggérer, à la manière des futuristes italiens qui entraient en politique comme la vache va au taureau dans *la Ligne générale* d'Eisenstein, tambour battant, la corde au cou

1. Les autres étant la séquestration ou l'interdiction des radios et des journaux du Mouvement, les peines de prison préventive, et le tir dans la foule.

AVERTISSEMENT

et battue d'avance; mais en se faisant le centre d'un changement de société, en subvertissant les codes, les misères et les pompes, ils annoncent bien plutôt la « fin du politique ». En sachant refuser jusque dans l'action révolutionnaire ce qui, comme pratiques de groupes ou activités de type militaire, ne ferait que refléter la politique d'État, une fois de plus.

Pierre Rival

Prologue. La fin du politique

*Tambours dans la nuit*¹. Novembre 1918. Berlin : l'insurrection. La bataille dans le quartier des journaux. Kragler choisit le lit, la tranquillité, l'amour; il abandonne ses camarades et s'éloigne avec Anna. La révolution est vouée à l'échec; ceux qui défendent le quartier des journaux sauteront en l'air comme des poissons. Combien seront tués, emprisonnés, torturés? Par-delà la passivité de Kragler, la férocité social-démocrate se déchaîne, qui prépare le terrain au nazisme.

Que serait devenu Kragler après 1933, après 1939?

La situation en Italie (et en Europe), après les années 1970-1975, est fort semblable à celle d'alors. La menace sur l'emploi, la « criminalisation » des méthodes de lutte, le massacre de militants clandestins, l'usage de la terreur contre les nouvelles formes de vie : tout cela tend à se souder en un plan unique, en même temps social-démocrate (noskien) et stalino-fasciste, dont le pilier porteur est l'eurocommunisme (et le PCI de manière particulièrement claire ou avancée).

Observons l'Italie, pour voir — du moins — quelles difficultés rencontre ce processus, et où il peut se briser. Tandis que les ouvriers d'usine sur la défensive conduisaient leur lutte avec une combativité imprévue, le Mouvement a su

1. Tout ce passage renvoie à la pièce de B. Brecht *Tambours dans la nuit*. Et l'ambiguïté du comportement de Kragler, là comme ici, demeure, qui crie à ses compagnons (camarades?) d'infortune : « Faut-il que ma chair pourrisse dans le caniveau pour que votre idée aille au ciel? » Théâtre complet, t. 1, p. 120 (NdT).

maintenir à plusieurs niveaux une continuité subjective. Mais cette continuité avec l'expérience ouvrière de la décennie passée ne doit pas rester défensive; il s'agit de préciser au contraire la nécessité d'une rupture : et si celle-ci se présente aujourd'hui encore comme un lieu vide, elle est la prémisse nécessaire pour la découverte d'un *terrain nouveau*, d'un nouveau cycle de luttes de libération du travail.

Dans cet écart entre le passé du Mouvement et l'émergence laborieuse d'un terrain nouveau, le militant vit une situation douloureuse, une situation d'angoisse. Quand la désagrégation du passé ne permet pas encore d'apercevoir un avenir en recomposition, le besoin de destruction risque de se transformer en *autodestruction*; l'héroïne, le terrorisme deviennent alors les lieux d'un comportement qui vise à se mesurer avec la société et l'État non pas de manière autonome, mais sur le mode de la paranoïa, de la compétition, d'un affrontement qui se rêve total.

Or, cette angoisse de la désagrégation et de l'autodestruction n'est, en fait, que l'autre face d'une conception (et une pratique) qui abordent la violence, l'organisation, le pouvoir comme autant de *reproductions spéculaires de la machine de l'État*. De cette conception, le Mouvement ne s'est pas encore libéré. Un refoulement persistant du sujet et de ses besoins gouverne cette conception. C'est encore et toujours l'État, la société capitaliste, qui fournissent à des révolutionnaires décidés à s'opposer à eux et à devenir « plus forts » qu'eux leurs modèles de violence, d'organisation, de pouvoir. Or, les révolutionnaires sont les plus forts quand ils se placent sur le terrain de l'autonomie, de la dissémination, de la pratique du désir, de l'appropriation, du sabotage; et les plus faibles sur le terrain de l'affrontement, de l'organisation, de la violence pour prendre le pouvoir.

La politique? Un lieu dans lequel nous restons contraints de mesurer les comportements de notre vie sur le temps de l'État.

Qui donc a dit que la politique était le lieu d'où pouvaient sortir la libération et le communisme? La politique — avec sa prétention à la gestion d'un point de vue général — est

incapable de comprendre et d'intégrer les comportements, les besoins et les désirs du sujet qui s'est formé dans les métropoles. Tant que le communisme restera enfermé dans le territoire (à détermination hétérogène) du politique, le sujet ne réussira à s'exprimer que sous les modes de la passivité, de l'(auto)destruction, de la fuite, du terrorisme. Et l'État ne pourra contenir la potentialité de ce sujet qu'en lui imposant le terrorisme de la politique, dont la démocratie représente la forme accomplie.

Le terrain des micro-comportements et du désir se situe dans un autre lieu, celui de la sépar/action¹ : un lieu que le totalitarisme veut supprimer, en contraignant le sujet à se reconnaître dans ses rôles productifs, sociaux et familiaux. Les micro-comportements, eux, sont les symptômes de l'existence d'un sujet collectif latent, qui ne peut émerger qu'en dehors du terrain (à détermination hétérogène) du politique : sur le terrain autonome (érotique) auquel renvoient le refus du travail, l'appropriation, l'extranéité, et dont nous ne savons pas aujourd'hui donner de connotations plus précises.

C'est dire que *le moment est venu de faire les comptes avec ce fétiche épistémo-pratique qu'est la politique* : un espace dont les limites sont pré-données, qui prédétermine toutes les possibilités de compréhension et de pratique. Nous faisons l'hypothèse qu'au moment de leur apparition dans le champ de l'histoire, les mouvements révolutionnaires ont accompli leurs premiers pas sur le terrain (préexistant) du refoulement de tout sujet porteur d'une transformation historique. La religion, la science, l'économie, la politique : autant de symptômes épistémo-pratiques de ce refoulement à l'intérieur duquel le sujet latent fait ses premières preuves, en se voyant encore avec des yeux qui nient son autonomie.

C'est bien ainsi que les choses se sont passées. Au moment où la bourgeoisie émerge comme classe historique, la réforme luthérienne, tout en exprimant l'émergence d'un sujet qui rompt avec le refoulement religieux, se place pourtant sur le même terrain et se définit encore comme mouvement reli-

1. Cf. sur ce mot-valise la note p. 83.

gieux. De même le matérialisme, pour se reconnaître lui-même, doit, au début, se constituer sur le terrain du système scientifique, c'est-à-dire dans un des lieux rationalistes d'occultation bourgeoise de la contradiction. Mais si le matérialisme est l'inscription du sujet historique (classe ouvrière, sexualité, besoins) dans le texte théorique, il ne peut, dans le processus même de sa constitution, que s'éloigner bientôt du système scientifique.

De même pour le système du politique : la classe ouvrière a bien pu mener là ses premières grandes batailles (Commune de Paris, Révolution d'octobre, luttes ouvrières des années soixante, Mai français); pourtant, déjà, ces luttes débordaient pour une large part et laissaient tout un résidu incompréhensible, indéchiffrable à partir du jeu des institutions, du pouvoir, et même de la révolution « politique ».

Sur le terrain de la politique, le résultat obtenu a toujours été la reconstruction de la domination de l'État sur la sépar/action, la domination du réformisme sur l'autonomie ouvrière. Or, après l'expérience léniniste, le mouvement ouvrier a accepté de s'enfermer dans le cadre épistémopratique de la politique, renonçant à son autonomie, à la construction d'un terrain épistémopratique autodéterminé. La politique, en tant que lieu général, est nécessairement totalitaire; elle ne peut admettre l'existence de la contradiction, sinon comme conflit qui se laisse conduire à l'équilibre. Mais aujourd'hui, après que les luttes des années soixante ont porté à maturité l'exigence du communisme comme autonomie par rapport au développement capitaliste, la classe ouvrière peut enfin se situer ailleurs : dans un espace qui est celui de l'autodétermination, un espace où l'urgence de la suppression du travail se soude avec la possibilité de celle-ci, et où *le sujet se définit en dehors de sa relation avec le système de l'économie et de la politique.*

C'est là un processus qui se déroule déjà sous nos yeux, dans ces endroits où le caractère parfaitement vide de la politique est depuis longtemps devenu clair (de même que la totale réduction de la politique à un rite intra-bourgeois ou à une terreur anti-ouvrière). Il n'y a qu'à voir les USA, ou

l'Allemagne fédérale, ou l'URSS. La politique peut bien fonctionner comme lieu de résolution des contradictions entre bourgeois; dans ses rapports avec la vie des masses, avec l'autonomie des comportements, l'unique visage qu'elle présente, est celui de l'extermination, du contrôle, de la ségrégation, de la violence ouverte, du camp de concentration.

Sur les points où la politique se donne à voir aux masses (les élections aux USA, la propagande soviétique), elle se présente comme farce, spectacle obscène où le capital exhibe son caractère infini (et d'autant plus absurde) de puissance destructive.

Seulement, *la puissance de l'État ne peut opérer au niveau des micro-comportements*; elle peut, certes, réprimer l'émergence politique de la classe ouvrière; mais elle ne peut empêcher la diffusion des micro-comportements autonomes. Aussi n'est-ce pas seulement l'extranéité des ouvriers, des jeunes, des femmes à la politique qui émerge avec la métropolisation du rapport de classes; ce qui émerge, c'est très précisément *la contradiction entre politique et Mouvement*, entre politique et lutte de classe. La politique est le lieu de l'institutionnalisation, de l'inter-classisme, du refoulement.

Jusqu'à présent, la classe avait été définie — à partir d'Engels — comme une figure socio-productive sans subjectivité et ne se découvrant une capacité révolutionnaire que dans son rapport à l'État, à la généralité sociale. Désormais, nous pouvons commencer de la définir comme processus (projet) de recomposition d'un système d'unités désirantes, de petits groupes en multiplication: mouvements de libération qui reconnaissent leur unité pratique dans la libération à l'égard du temps de travail, la libération du mode de vie par rapport au monde de la prestation.

Le capital aperçoit avec terreur cette fin de la possibilité de contrôler et de gérer la généralité des rapports sociaux, des comportements — une fin qui, pour les révolutionnaires, est la sépar/action (par rapport au capital) et le communisme en acte. Le capitalisme la perçoit comme la fin de sa capacité à dominer le temps de vie, et à le réduire à la carcasse abstraite

du travail productif de la valeur. La classe sait bien que, pour toute une époque historique, une coexistence non pacifique se perpétuera, dans laquelle le capital continuera d'exister, tandis que le communisme des ouvriers rebelles, des jeunes, des femmes, s'organisera au moins comme libération du temps de vie et comme destruction du contrôle. La classe sait que son autonomie peut coexister avec l'augmentation de la composition organique du capital, avec la progression de la plus-value relative abstraite dans l'unité de temps, avec la réduction du travail nécessaire et sa suppression formelle. Le capital, lui, perçoit avec terreur cette dialectique, cette évasion du temps ouvrier hors de sa domination; parce que dans la sépar/action, le capital aperçoit sa fin.

D'un autre côté, le terrain de la politique, depuis toujours terrain du refoulement du sujet, ne peut plus se présenter que comme spectacle dès lors que le sujet se poste ailleurs et émerge comme tel sur la scène de l'histoire. Et dès lors, pour le capital, même si le noyau central de tout son effort reste la transformation du temps de vie en valeur par la médiation du travail, il n'empêche que son système de contrôle va devoir s'articuler pour suivre — de manière désespérée — la dynamique des fuites, des sépar/actions.

Voici donc que le système de contrôle se met à poursuivre le Mouvement sur son terrain *post-politique*, s'y faisant criminologie, psychiatrie, sociologie du travail, analyses du langage, nouvelle didactique, sociologie. Et tandis que les figures louches du réformisme arment de nouveaux Noske¹ contre les ouvriers, ou que des professeurs « ex-marxistes » pérorent sur « l'autonomie du politique », la réalité des choses renvoie, elle, à la *fin du politique*, à sa transformation définitive en spectacle : mise en scène nostalgique du contrôle du tout sur les parties.

Tandis qu'ailleurs — sur un autre plan — le Mouvement s'approprie le temps et émerge comme sujet transversal de sépar/actions, et que l'effort désespéré du capital pour

1. Le ministre de l'Intérieur social-démocrate, responsable de la répression de l'insurrection de Berlin en 1919.

replacer le temps ouvrier sous le commandement de la valorisation, le force à modeler son terrorisme sur les formes que dessine la sépar/action, des hommes politiques mettent en scène leurs délires nazis. Mais derrière ces marionnettes de la politique, les multinationales du pouvoir comptent bien plutôt sur le travail de leurs criminologues, de leurs sociologues, de leurs psychiatres, de leurs experts en génocide, de leurs syndicalistes.

C'est là contre, contre les articulations nouvelles du commandement (pratiques et idéologiques) qu'il faudrait faire porter la critique marxienne de l'idéologie : une critique pratique, dont la force motrice est la libération.

Les nazis (ceux du néo-fascisme à la Strauss, en Allemagne ; ceux du compromis historique made in Berlinguer, en Italie) tuent, comme toujours, un homme déjà mort. Ils aident les patrons à licencier les ouvriers absentéistes, ou les ouvriers d'avant-garde, ils déchainent la campagne contre les camarades des Brigades rouges ¹, ils proposent le travail obligatoire pour les jeunes. Mais ce ne sont qu'attaques de chacals. Le projet capitaliste se sert d'eux, mais ne compte déjà plus stratégiquement sur eux ; il s'en sert contre une figure de classe du passé, et voit déjà le *nouveau sujet*, railleur, incapturable, émerger précisément là où personne ne l'attendait, sur un territoire que personne ne gardait : *hors de l'enceinte de la politique*.

(A/traverso. mars 1976)

1. *Brigades rouges* : le groupe de lutte armée, né en 1970 de l'expérience milanaise de la « Sinistra proletariata ». Organise, au cœur des luttes Fiat, en 1973, des enlèvements-interrogatoires de cadres et de syndicalistes de l'entreprise, avant de passer ensuite à une « attaque au cœur de l'État », marquée par des enlèvements de personnalités (juges, industriels), des attentats contre des institutions et des hommes politiques (sièges et représentants de la démocratie-chrétienne en particulier), des instances répressives (casernes de carabinieri, sièges des syndicats fascistes), et des personnalités de l'information (de la *Stampa* à l'*Unità*) (NdT).

1

**Deux ans de préparatifs
à travers les nuages**

I. LE JEUNE PROLÉTARIAT, OU UN SUJET POUR LA LIBÉRATION

De petits groupes en transformation

I

Le sujet du Mouvement se tient *ailleurs* ; il se disloque dans un espace à lui, encore difficilement définissable, impossible à réduire aux catégories moisiées tant de l'institution que de l'extra-parlementarisme gradualiste et néo-réformiste.

Il se tient ailleurs, effrangé, dissous. Et la dissolution est en l'occurrence une forme satisfaisante, qui fait sens. Innovatrice et intéressante.

Mais comment, au sein d'une telle forme, retrouver une unité, mettre en branle un procès de recomposition ; bref : comment faire de la politique ?

Après tout, il n'y a pas urgence de répondre.

Il faut le dire, le Mouvement est allé probablement bien plus loin que nous-mêmes n'étions capables de le comprendre.

Pour ce qui est du cadre politique émergé de la vague de 68-69¹, la crise et le réformisme rassemblés, dans une alliance qui fonctionne depuis longtemps (au-delà de la polémique sur le compromis historique qui est tout juste la formalisation institutionnelle d'une réalité existant depuis toujours), en sont venus à bout. Ils l'ont englobé, d'une part, dans une perspective néo-réformiste, gradualiste et strictement institutionnelle. Ils l'ont désagrégé, d'autre part, et laissé dans l'état

1. Celui donc de la gauche « extra-parlementaire », qui a précédé le Mouvement (NdT).

où il est à présent; réduit à se poser de nouveau ces vieux problèmes : se définir pour soi-même et délimiter le terrain sur lequel se battre.

Le Mouvement, lui, est allé bien plus loin que la « politique »; il a peut-être même dépassé les vieux problèmes de l'unité et de l'affrontement. Il se trouve placé dans une dimension différente : celle de l'extranéité radicale et du refus. En face d'un État tel que celui que nous avons, il n'y a pas de lieu pour l'affrontement. Tout cela — le monde de la politique institutionnelle, mais aussi de l'affrontement avec l'État — est par trop misérable : misérable en comparaison de la richesse que développe le sujet en Mouvement.

La politique institutionnelle cicatrise ses plaies (pas revenue de la frayeur de 68, de l'émergence imprévue du différent et de l'autonomie); elle passe son temps à refouler ce qui ne se soumet pas.

Les catégories de style vieux-socialiste des groupuscules, comme les catégories de la participation démocratique communes au révisionnisme et à la bourgeoisie, tentent de donner un visage à ce sujet indéfinissable : les jeunes, les ouvriers, les étudiants, les femmes, bref, le sujet *en transformation*, insaisissable hier dans son hostilité et sa lutte ouverte, insaisissable aujourd'hui parce qu'il se tient ailleurs, comme un étranger. Il faut à tout prix le cataloguer, lui donner un nom et le faire rentrer dans un ordre quelconque.

Un ordre. Parce que c'est seulement dans l'ordre qu'on peut contraindre les gens à travailler.

Mais voilà : la dissolution, le dérèglement, la fête, c'est le plan sur lequel s'est placé le comportement des jeunes, des ouvriers, des étudiants, des femmes. Et si cela n'est pas de la politique pour les bureaucrates, eh bien! c'est notre politique à nous, et si ça vous gêne décidément, ma foi, nous l'appellerons d'un autre nom.

Appropriation et libération du corps, transformation collective des rapports interpersonnels : telles sont les formes sous lesquelles aujourd'hui s'élabore un projet contre le travail d'usine, contre tout ordre fondé sur la prestation et l'exploitation.

Quelles tâches peut-on accomplir dans cette phase de régression institutionnelle, de refoulement hors de la scène politique du sujet-classe et de l'autonomie ouvrière? La pratique du *petit groupe*, tel est le terrain sur lequel s'est appuyée l'autonomie, la dimension minimale à laquelle s'est arrêté le processus de désagrégation; sans qu'il y ait lieu de projeter une réunification terroriste (ou) mécaniste, qui reviendrait à poser aujourd'hui dans l'abstrait le vieux faux problème de l'unité.

La pratique du petit groupe n'est pas une pratique d'affrontement, au moins dans l'immédiat. Elle se situe ailleurs; dans le refus de se définir par rapport à l'autre; dans l'extranéité. Le petit groupe est une forme qui s'est définie pour approfondir, transformer et collectiviser le *vécu*: par la construction d'espaces nouveaux de pouvoir contre le travail, la misère et la famille, ce changement du vécu est à la fois une prémisses et un résultat.

Le problème de la recomposition est, dès lors, celui du passage d'une extranéité diffuse et dissoute à la reconstruction de comportements offensifs. Le problème de la construction de nouveaux instruments d'agrégation et de collectivisation du désir.

Or, un tel problème ne se résout pas dans le lieu clos d'une organisation, et encore moins dans des discours abstraits sur l'unité: la recomposition ne peut s'effectuer que sur le terrain des pratiques de transformation (mise en commun, étude collective, pratique d'autoconscience, appropriation, écriture collective, communication ¹); sur le terrain d'une pratique qui

1. L'auteur fait référence ici à des phénomènes concrets dans les luttes présentes en Italie: *la mise en commun* renvoie à des expériences de vie et d'habitation collectives qui sont menées non seulement à la campagne, dans le cadre d'un « retour à la terre » comme cela se passe fréquemment en France, mais aussi dans les centres urbains, à la faveur des *occupations d'immeubles*. *L'étude collective* est un patrimoine des luttes étudiantes de 67-68 qui réapparut çà et là pendant la décennie suivante, et plus particulièrement dans les lycées (ainsi, encore tout récemment, les occupations de lycées à Milan, pendant l'automne et l'hiver 1977). *La pratique d'autoconscience* s'est

reparcourt *transversalement* toute la déchirure de l'existence, toutes les figures dans lesquelles le sujet-classe se spécifie.

Imaginons donc un petit groupe en multiplication et en recomposition transversale. En se constituant comme unité désirante, un collectif doit commencer à savoir interpréter le désir de recomposition : les flux qui parcourent la classe, qui déterminent le vécu quotidien des masses. La recomposition n'est pas un impératif moral, un dogme politique; c'est un *désir* du Mouvement : encore faut-il trouver une machine-comportement qui interprète ce désir.

Essayons sur le terrain de l'écriture. Une écriture qui ne soit pas une synthèse externe, ni un reflet; mais qui se prête à soutenir le processus dans sa courbe, en se faisant sujet pratique de la tendance : à travers un travail théorique qui traite de la composition de classe à la fois dans les données factuelles et dans la tendance; à travers une écriture qui soit une pratique transversale capable de faire croître la tendance dans le fait : une écriture capable de donner en elle-même un corps à la tendance, d'incarner la tendance comme désir, d'écrire dans la vie collective les possibilités de la libération.

II

*Grand désordre sous le ciel :
la situation est excellente.*

Dans la phase historique que nous vivons — la crise, la restructuration, sans compter la récession —, le communisme n'a plus la forme d'un *besoin* qui appelle une réponse; il a

développée, comme en France, dans le sillage du mouvement féministe; *l'appropriation*, pillage politique de marchandises, et *l'autoréduction*, refus pratique d'entériner les hausses des prix des services (transports, loyers, gaz, électricité, etc.), ont traduit, à partir de 1974, la volonté des prolétaires italiens de ne pas payer le prix (et les prix) de la crise économique; *l'écriture collective* et *la communication* désignent des pratiques plus particulières au Mouvement du printemps 77; elles ont précipité, par la dérision et l'expression utopique des besoins, la mise en crise du langage sérieux de la politique (NdT).

désormais la forme d'une *libération* de possibilités dont le système capitaliste lui-même est porteur, mais qu'il contient.

La réduction du temps de travail nécessaire, la transformation des couches attachées au travail productif en une minorité sociale et le déploiement énorme de l'intelligence scientifique appliquée à la technologie : ce double processus rend la libération de la vie dans son rapport au travail salarié à la fois possible et pressante pour le prolétariat urbain.

Comment l'organisation tayloriste doit être démantelée, voilà qui est clair jusqu'à l'objectivité; et que cela doit se passer, dans l'intérêt et par les mains même de la classe prolétarienne; en sorte que puisse se mettre en acte ce principe : non pas un impossible usage ouvrier (socialiste) de la machine... mais bien plutôt le choix et la conquête par les ouvriers de la créativité, de la conception et du processus d'innovation technique; et pas dans le but d'un accroissement de la productivité... mais dans la logique de la réduction tendancielle à zéro du travail aliéné ¹.

Le système capitaliste se révèle toujours davantage porteur d'une domination absolue sur le travail, et d'une contention violente de toute espèce d'autonomie; ce qui s'oppose au système de la valeur, dès lors, ce n'est plus le *besoin*, toujours susceptible de passer, pour se satisfaire, par la médiation de la prestation (celle d'un travail, en échange de quoi on obtient un salaire), mais le *désir* d'appropriation par chacun de son temps propre et de son propre corps — objectif que le développement a tendanciellement rendu possible. Et la permanence de poches d'arriérations n'invalide en rien ce discours : l'extrémisme du désir qui se libère fonctionne comme un élément d'accélération du développement capitaliste et d'homogénéisation matérielle de la classe prolétarienne autour de ses niveaux les plus hauts.

Au cours de la présente crise, le besoin — du côté du capital — de réduire les salaires à des niveaux inférieurs et de

1. A. Casiccia, « Idéologie des limites du développement et restructuration », in *Aut Aut*, n° 147.

contenir la consommation des prolétaires a déterminé l'idéologie bourgeoise à s'appropriier ces thèmes hostiles à la consommation, qu'on regroupe généralement sous les termes de « qualité de la vie ». Et alors que cette thématique — qui regroupe une série de propositions hostiles au développement et à la consommation — avait connu, comme idéologie, un large écho dans le Mouvement, surtout parmi les étudiants, sa reprise par le capital fonde dans un même creuset une multiplicité d'hypothèses qui vont du nouveau mode de produire jusqu'à la croissance zéro, d'une nouvelle dimension des biens « sociaux » jusqu'à l'écologie; brossage autour de quoi on prétend rassembler un éventail de tendances qui va de la nouvelle gauche au réformisme, et du néo-mysticisme à des positions humanistes réactionnaires.

Dans cette situation-là, pourtant, une riposte prolétarienne s'est fait jour, qui pose de manière offensive la question de la forme de l'existence (du *mode de vie*). Au principe de cette riposte : le refus d'une réduction de la consommation; la reconnaissance que la forme atomisée, isolée, privatisée de la vie est un point de faiblesse considérable pour le prolétariat; la reconnaissance, de même, que la famille et l'habitat privé sont les instruments principaux de l'asservissement au travail, comme dictature bourgeoise sur la vie quotidienne. La création, dès lors, de rapports interpersonnels et d'espaces où il est possible de rendre l'existence indépendante du chantage au salaire : d'où le surgissement de sujets autonomes à l'égard de l'usine et une collectivisation de la richesse disponible; d'où enfin la possibilité de sortir de la logique du contrat, avec les pratiques tant de l'appropriation que de l'autoréduction¹.

Le sujet de cette riposte est une couche sociale qui a fait sien le patrimoine de lutte des années soixante : et cette couche, c'est le *jeune prolétariat*. Sa caractéristique de masse est l'irrégularité (l'instabilité) de son rapport au travail; irrégularité elle-même due soit à la peur patronale de placer en usine des jeunes formés après 1968 (d'où un blocage de

1. Cf. note du traducteur p. 23-24.

l'embauche dans les grandes entreprises), soit au refus, chez les jeunes ouvriers, de lier toute leur vie à un salaire.

Cette nouvelle couche est porteuse de la maturité du communisme : *refus du travail, transformation du temps de vie libéré* du travail, possibilité de reproduire le monde des biens sans enchaîner toute la vie au travail.

Le jeune prolétariat est en fait le détenteur de l'*intelligence technico-scientifique* accumulée depuis un siècle dans la lutte entre ouvriers et capital; intelligence que le capital voudrait réduire à son propre objectif, à savoir l'exercice de sa domination sur la vie et le travail d'autrui, tandis que le jeune prolétariat peut faire d'elle un instrument de libération par la diminution du travail.

Le jeune prolétariat, dans les conditions de la crise présente et de l'expulsion hors de l'usine de vastes couches de la force de travail, porte en avant un processus de *transformation du temps de vie libéré*; il repère dans la misère même du quotidien la forme de la dictature bourgeoise; il pose ainsi le problème du bonheur, et de la destruction des formes existantes de rapports interpersonnels. Comme clef pour une existence prolétarienne enfin autonome.

L'organisation sociale capitaliste ne réussit plus à contenir certaines des forces subjectives dont le surgissement a accompagné son développement. La capacité de contrôle global par les institutions a diminué, des forces sociales se libèrent, qui se déterminent dans un espace « différent » du travail et de l'institution : un espace d'autonomie et d'auto-transformation.

Dans ce processus, le problème qui se pose pour les forces libérées n'est pas d'opposer au vieil ordre un nouvel ordre global, ni de se proposer le gouvernement de toutes les relations sociales, ni de bloquer l'inévitabilité entropique qui a surgi au sein du conflit temps de vie — temps de travail.

Le problème qui se pose aux forces libérées, c'est plus simplement d'une part celui de leur propre autodétermination, et d'autre part celui de soustraire à la domination capitaliste des forces toujours nouvelles : elles transforment ainsi la structure productive en un processus dialectique de

lutte et d'extranéité, qui tout à la fois garantit à la classe ouvrière le pouvoir sur *ses* mouvements propres, et laisse au capital le gouvernement *d'ensemble*, avec la nécessité de pousser plus avant la réorganisation de sa machine productive et sociale, pour ralentir la décomposition de sa domination : essai qui n'aboutit en fait qu'à accélérer la libération de forces nouvelles au détriment de la domination du travail.

✓ Ce processus ne se déroule pas de manière pacifique, pour autant que les forces libérées ne se retranchent pas dans le ghetto de la misère et de l'autogestion, mais s'opposent à la tentative de détruire l'autonomie ouvrière, relancent continuellement la lutte contre l'organisation du travail, et se battent pour transformer la machine productive d'instrument de domination et de contrôle en instrument capable de remplacer le travail vivant. Mais le problème de la violence doit être redéfini dans ce cadre, loin de toute conception du type III^e Internationale : il ne s'agit pas de produire une organisation armée capable d'opérer dans une opposition spéculaire à l'État, en se modelant sur ses mouvements et couvrant son extension globale mais de donner aux forces libérées les moyens (éventuellement sous la forme des armes) de défendre les espaces qu'elles ont conquis — et de les étendre. L'armement et la tactique ne doivent pas, dans ces conditions, se modeler sur le mode d'intervention de l'État qui se fixe pour objectif de contrôler l'univers entier des rapports sociaux ; mais bien plutôt sur les besoins sociaux des couches prolétariennes en mouvement. La structure à construire n'est pas l'armée régulière qui s'attaque au *cœur* de l'État ; c'est aux petits groupes en transformation d'inscrire dans leur comportement propre la destruction des multiples *articulations* répressives d'État, pour donner au prolétariat en libération une véritable autonomie de mouvement.

✓ Nous devons nous rendre compte que le capitalisme, comme système de domination sur le travail, à travers la valorisation¹ et l'accumulation, est destiné à se prolonger

1. *Valorisation* : Concept marxien désignant la transformation par le capital de la valeur d'usage en marchandise ; le procès de valorisation

encore longtemps. Ceci ne veut pas dire que le communisme recule devant nous dans le temps; le communisme vit *en ce moment*; comme un antagonisme interne : comme l'organisation des forces sociales en libération, et la forme même de leur libération. Mais ce n'est pas, en revanche, au communisme de résoudre les problèmes du moment; il pose avec urgence, violence, et une espèce de despotisme, une question à laquelle le système est contraint de répondre pour survivre. Et c'est ce processus qui nous intéresse. Le pouvoir comme autonomie du particulier — non comme gouvernement sur toute la société —, voilà le pouvoir qu'il nous convient, dans le moment, d'exercer.

Cette coexistence de longue durée n'est pas, et ne sera jamais, pacifique. Le capitalisme se sert de la terreur contre le Mouvement, dans une tentative désespérée pour réduire l'entropie qui s'accélère au sein de son système. L'autonomie ouvrière et le mouvement de libération ne peuvent répondre à la terreur qu'avec toutes les armes dont ils disposent. Pour défendre leur propre droit à l'autodétermination. Mais pas pour opposer un nouvel ordre à cet ordre en désagrégation; bien plutôt pour organiser le processus de libération des forces que le système ne peut plus contenir, cependant que le développement continue de leur offrir de nouvelles possibilités matérielles.

L'attaque capitaliste contre l'actuelle composition de classe se concrétise avec la massification de la force de travail intellectuelle et technico-scientifique.

L'intelligence technico-scientifique s'est développée au sein même du conflit ouvriers/capital. Elle a réduit d'abord le travail nécessaire, en rendant possible la substitution de machines au travail vivant, et en garantissant le fonctionne-

constitue, avec le procès de production (auquel il peut s'opposer temporairement, quand le capital entre en rapport avec des modes de production qui l'ont précédé sans modifier leur procès de travail, se contentant de s'approprier et de « valoriser » le produit de celui-ci), l'ensemble de la mise en subsomption formelle de la classe ouvrière et du prolétariat (NdT).

ment productif de ces machines. Mais au moment où l'informatisation du processus de travail massifie et prolétarise une large couche sociale de travailleurs intellectuels, et où ceux-ci rencontrent cette force de travail scolarisée et politisée qui s'est formée dans les années soixante/soixante-dix, à ce moment surgit une contradiction nouvelle et décisive. D'abord, l'usage capitaliste de l'intelligence et du système des machines en faisait une structure de contrôle et de domination sur les mouvements ouvriers; la réduction capitaliste du travail nécessaire avait pour objectif l'élimination de l'autonomie et la décomposition de la classe comme corps. Inversement, dès l'instant que le travail intellectuel lui-même se prolétarise, la couche intellectuelle devient l'élément porteur des besoins de classe les plus avancés, en même temps que — comme détentrice du savoir social accumulé — elle est l'élément porteur des possibilités matérielles d'une transformation ouvrière du mécanisme productif; l'élément capable de transformer un instrument de contrôle et d'intensification de l'exploitation en instrument qui libère du travail.

La science se manifeste donc dans les machines et apparaît comme étrangère et extérieure à l'ouvrier... Mais si le capital acquiert une forme adéquate comme valeur d'usage à l'intérieur du procès de production des machines, ... ceci ne signifie nullement que cette valeur d'usage — la machine en soi — soit toujours du capital, et que son existence comme machine s'identifie à son existence comme capital ¹.

Sous la domination du capital, la valorisation, la contradiction entre valeur d'usage et valeur d'échange, empêchent que soient appliquées à la technologie quantité de possibilités contenues dans la science; mais la prolétarianisation du travail intellectuel ouvre la possibilité d'un usage ouvrier de la science; usage qui ne consiste pas à mettre en place une

1. Karl Marx, *Fondements de la critique de l'économie politique (Grundrisse)*, trad. Dangeville, 10/18 éd., livre 3, p. 332-333; nous reprenons ici en partie la traduction italienne : *lineamenti*, La nuova Italia, Firenze, 1968, plus fidèle à l'original (NdT).

gestion ouvrière directe (médiatisée par le travail intellectuel) du processus productif et de l'organisation du travail, mais, disons-le une fois encore, à dissocier l'un de l'autre développement et pouvoir. Autrement dit, la subsomption du travail intellectuel sous le processus productif le rend finalement disponible pour la lutte contre l'organisation du travail, contre l'usage et la structure du système des machines.

Cette situation de conflit où se retrouve le travail intellectuel au sein du processus productif, et son opposition à l'usage que le capital fait de lui, va fournir sa base à un renversement des fonctions de la science et du système des machines. Il faudrait analyser, second volume des *Grundrisse* en main, ce moment où le développement capitaliste atteint sa limite, où la contradiction entre production de valeurs d'usage et valorisation se révèle dans toute sa force et fait entrevoir son renversement. Dans cette direction, le problème de la prolétarianisation subjective du travail technico-scientifique se révèle central. En fait, pour le capital, se pose de manière urgente le problème du contrôle sur cette couche sociale, sur cette fonction essentielle, qu'est le travail qui abolit le travail (c'est-à-dire le travail technico-scientifique). Pour le pouvoir, la culture doit fonctionner comme une médiation entre les intérêts de la société capitaliste et ceux des couches intellectuelles; et elle doit réaliser cette fonction de manière assez complexe pour faire masque. Or, désormais, la mystification de cette indépendance de la culture par rapport au processus productif (mystification sur laquelle s'était appuyé jusqu'à hier le contrôle du travail intellectuel) est mise en crise par la massification même de la figure sociale de l'intellectuel. Les hypothèses politiques qui supposaient une agrégation des intellectuels au mouvement ouvrier mais comme couche sociale autonome, sur la base d'une médiation culturelle (gramscisme) ou sur celle d'une adhésion volontariste au parti (le Lénine de *Que faire?*), sont désormais dépassées.

C'est pourquoi la fonction du travail technico-scientifique se révèle désormais à la fois centrale pour le processus productif, et décisive pour la subversion ouvrière du système de l'exploitation. A partir de maintenant, le contrôle capita-

liste tend à se réaliser comme tentative pour réduire la fonction du travail intellectuel à sa seule figure positive dans le travail productif, et pour en nier la figure subversive dans le refus du travail salarié.

Contenir le savoir dans le travail, le rattachant entièrement et seulement à la productivité... Le choix du compromis historique consiste proprement à river l'intelligence à la productivité... Contenir la connaissance dans les limites du travail, nier qu'il y ait une valeur d'usage politique spécifique au savoir, une relation directe ENTRE BESOINS politiques et formes critiques de la connaissance¹...

Le travail technico-scientifique est, là contre, l'élément porteur pas seulement des intérêts, mais aussi de la possibilité matérielle du communisme; tout comme le jeune prolétariat, auquel les intellectuels sont liés socialement, est historiquement celui de l'urgence du communisme.

Dans ce processus, quel est le rôle de la politique et du militantisme? Et même, que signifie, à partir de Marx, le mot « politique »? C'est comprendre les tendances, identifier ce qui reste à l'état latent, potentiel; c'est utiliser de façon militante tous les instruments qui permettent de transformer le réel, et rendent possible l'émergence de ce qui reste à l'état latent; bref c'est la réalisation du possible. La politique est, pour cela, l'insertion du *sujet* dans le procès.

Selon Hegel, il convient d'

appréhender et exprimer le vrai, non comme *substance*, mais précisément aussi comme *sujet* (...) La substance vivante est l'être qui est *sujet* en vérité ou, ce qui signifie la même chose, est l'être qui est effectivement réel en vérité, mais seulement en tant que cette substance est le mouvement de *se-poser-soi-même* ou est la médiation entre son propre *devenir autre* et

1. P. A. Rovatti, « Intellectuels et compromis historique », *Aut Aut*, n° 147.

soi-même (...) Le vrai est le tout. Mais le tout est seulement l'essence s'accomplissant et s'achevant moyennant son résultat¹.

Chez Hegel, donc, toute possibilité de distinguer entre le sujet et le procès est écartée, puisque le sujet s'épuise entièrement dans le déroulement du réel, dans la réalisation de la vérité (dans la nécessité de la tendance, dirions-nous). Le sujet n'apparaît pas comme rupture mais seulement comme renversement.

Mais si l'idéalisme hégélien supprime l'autonomie de la médiation et ignore la spécificité du sujet, l'idéalisme post-engelsien (celui du marxisme scolastique) sépare rigoureusement processus et sujet, en les concevant comme des abstractions non déterminées. Dans l'idéalisme post-engelsien, qui constitue le tissu méthodologique du marxisme officiel, le procès est réduit à une matérialité brute (*économisme*), cependant que le sujet est une *volonté* et une conscience sans épaisseurs matérielles. Le socialisme et le léninisme présupposent cette séparation mécaniste entre sujet et procès; et le parti y est conçu comme une réunification terroriste, une réduction du procès à la volonté du sujet.

Marx, lui, parle de *dédoublement* :

Ce dédoublement, ce rapport à soi-même comme à un tiers devient bougrement réel².

Le sujet pose le réel hors de soi, comme quelque chose qui doit être connu et transformé. Mais cette manière de le poser hors de soi est elle-même « bougrement réelle »; car c'est le réel qui a posé le sujet hors de soi, l'a opposé à soi, l'a contraint à l'extranéité. Le sujet peut bien se poser en dehors de soi, dans une condition d'extranéité (connaissante et pratique); mais il ne le peut que parce qu'il est lui-même posé en être matériellement déterminé par le procès. Le sujet est

1. G. W. Hegel, *Phénoménologie de l'esprit*, trad. J. Hyppolite, Aubier Montaigne éd., tome 1, p. 17-18-19.

2. Karl Marx, *Grundrisse*, éd. cit., tome 2, p. 267.

« en » procès, et c'est seulement pour cela qu'il peut connaître et transformer le réel. La distinction entre sujet et procès n'en doit pas moins être maintenue et soulignée, parce que c'est seulement à partir d'elle que se comprend l'unité (politique, historique) entre sujet et procès, elle-même rendue possible par la connaissance et l'activité transformatrice.

Traiter ce thème revient, au fond, à parler d'organisation. Il y a une ligne (post-engelsienne) qui présuppose une séparation de type mécaniste entre mouvement réel et cadre politique, qui pense le processus d'organisation en termes de centralisation, d'agrégation volontariste du sujet organisateur hors du procès. Et il y a une autre ligne (hégélienne), qui nie le problème même du cadre politique, du militantisme, de l'épaisseur spécifique du sujet par rapport au procès; le mouvement produirait des comportements capables en eux-mêmes de dessiner une courbe de transformation, à l'intérieur de laquelle le sujet ne peut que se nier, niant que la politique même soit rupture.

Nous pensons, au contraire de ces deux lignes à la fois, le rapport entre sujet et procès en termes de « *trans/versalisation*¹ », de recomposition transversale des comportements surgis du processus. La « *trans/versalisation* » est rendue possible par l'existence d'un sujet spécifique, qui trouve dans le procès son lieu de formation mais ne se réduit pas à sa fonction dans le cadre social; bien au contraire, il connaît le procès comme quelque chose d'extérieur, s'en différencie de manière critique, et pour cette raison le transforme. De même, devant l'existence du jeune prolétariat, la différence entre cadre social et cadre politique doit-elle être réaffirmée, si l'on ne veut pas finir par adorer « l'état de choses présent² », sans en saisir le caractère contradictoire.

1. Ce néologisme (*A/traverso*) — sans équivalent précis en français, bien qu'il provienne de la conceptualisation opérée par Deleuze et Guattari dans *l'Anti-Œdipe* — a servi pendant deux ans de titre à une revue d'où sont extraits différents chapitres de ce livre (NdT).

2. Extrait de la bien connue citation de Marx : « Le communisme est le mouvement réel qui supprime et détruit l'état de choses présent » (NdT).

Le nœud entre matérialisme et autonomie ne peut être mieux explicité qu'à partir de ses mésaventures théoriques et politiques. Le matérialisme est l'*inscription* du sujet (qui pense, parle, transforme) dans l'ordre du discours (pensée et processus historiques). L'idéalisme pense, au contraire, que la pensée se pense *en elle-même*, que le procès s'accomplit en se posant comme son propre sujet. Et le révisionnisme se fonde sur ce refoulement idéaliste du sujet; la politique devient alors un lieu institutionnel que n'impulse aucun besoin matériel, où agissent des figures purement institutionnelles (et le concept d'« autonomie du politique » de Tronti¹, largement diffusé à travers le réformisme du PCI, ne fait que sanctifier cette réduction de la politique à un rite institutionnel d'où sont refoulés les besoins des masses). Le renversement volontariste de ce refoulement restaure à son tour une figure du sujet privée de déterminations historiques. Le sujet est en dehors du procès; moyennant quoi, les besoins matériels des masses peuvent bien rester en rade. Le sujet n'est pas la classe, avec ses besoins et sa matérialité, mais une image de la conscience, volontariste, hyper-subjective (le parti).

C'est seulement quand le besoin matériel, avec Marx et avec Freud, enracine le sujet dans le procès, qu'il devient possible de fonder leur unité dans leur différence. Le sexe parle dans le langage, le refus du travail agit dans l'histoire; l'autonomie de classe, c'est le sujet se posant tout à la fois comme détermination et comme extranéité; comme besoin et nécessité, mais en même temps comme possibilité et libération en acte.

1. Mario Tronti, philosophe et théoricien, a participé aux premières expériences ouvriéristes en Italie, au début des années soixante, en compagnie de Raniero Panzieri (*Quaderni Rossi*) puis a fondé l'un des premiers journaux « d'intervention », à bien des égards prophétique au regard de l'explosion de 68-69, *la Classe*. L'ensemble du matériel politique de cette période est recueilli dans *Ouvriers et Capital*, trad. fr., Christian Bourgois éd., coll. « Cibles », 1977. Après 1968, Mario Tronti passe au PCI et développe une problématique de plus en plus liée à l'autonomie du « politique » et à sa « science » par rapport au mouvement de classe. Cf. pour cette période, « Hegel Politico », 1974, « Autonomia dell' politico », 1976, et « Stato e Rivoluzione in Inghilterra », 1977 (NdT).

PRÉPARATIFS À TRAVERS LES NUAGES

Dans la fluidité du procès, il faut reconnaître cette dureté, ce point à l'intérieur duquel se concentrent et s'agrègent les tensions, les possibilités qui y vivent et s'y déroulent à l'état désagrégé de symptôme. Le sujet est cette dureté qui sait prendre trans/versalement et recomposer. Dans la tendresse réside notre désir et notre possibilité. Mais nous savons reconnaître combien, pour la libération, est nécessaire la dureté.

(A/traverso, octobre 1975)

Le parcours de la recomposition

Unilatéralité, matérialisme, transversalité

Reparcourir *transversalement* les formes (les niveaux) d'*existence* des masses; et, sur ce nouveau territoire, redécouvrir (en faisant dès lors justice des lieux communs de la politique institutionnelle, comme de tous les dogmes socialistes) le lieu de la politique comme Mouvement, le lieu même de la ligne révolutionnaire: cela pourrait constituer une définition du projet de l'autonomie.

Après l'explosion de 68-69, en Italie, le cadre — l'organisation — de la gauche révolutionnaire a assumé une figure et un rôle de plus en plus institutionnels, tandis que, parallèlement, le lien devenait de plus en plus lâche entre le niveau reconnu comme proprement politique, et les formes du quotidien, de l'existence, du vécu: en particulier la forme latente du refus de travail.

L'existence des masses, leur combat continu contre la prestation de leur vie dans le travail salarié, d'une part; et d'autre part l'innovation quotidienne, la quotidienne sédimentation de comportements nouveaux d'appropriation et de libération, tout cela qui s'amorçait, a été — au cours de ces années — relégué bien loin: à une distance suffisante pour qu'on n'en distingue plus le fourmillement réel, et pour qu'on le réduise à une caricature, un spectacle immobile, une référence abstraite des rituels politiques. La « politique » a refoulé de sa scène le mouvement réel où le besoin se met en marche et se fait désir, où le désir se sédimente comme comportement collectif.

Au cours des années soixante, la politique avait resserré selon un schéma matérialiste son rapport à l'existence des masses; on avait découvert alors le caractère politique du salaire, et le refus de la division entre l'économique et le politique. Ce nœud a été perdu; la politique a perdu la perception de ses bases matérielles, et nous assistons désormais à la formation de domaines séparés: unilatéralité et désagrégation du quotidien, séparé de la politique; unilatéralité et institutionnalisation du politique, séparé du quotidien.

Mais de la même manière que *Classe operaia*¹ avait su dépasser, dans les années soixante, ce genre de séparation idéaliste, en abordant avec une force à la fois exclusive et dialectique le terrain du salaire, en en affirmant et la spécificité et le caractère politique, de même est-il juste aujourd'hui de nous montrer unilatéraux pour dépasser l'unilatéralité: pour replacer sur son terrain le Mouvement, en affirmant à la fois la *séparation* du quotidien (au regard de l'institution) et son caractère *politique*.

L'histoire de la politique institutionnelle est l'histoire d'un refoulement; l'institution est le lieu dans lequel s'est trouvée systématisée la domination de l'organisation capitaliste du travail sur les besoins matériels irréductibles de son *autre* (le travail vivant, en lutte contre ses conditions d'existence). Et ce refoulement se détermine selon une logique. La logique du capitalisme est celle de l'exploitation, ou plutôt la logique qui soustrait des segments de vie, de temps ouvrier. L'autre, le sujet qui possède ce temps et s'en trouve exproprié, c'est la classe ouvrière. La politique institutionnelle est, elle, le lieu où cette exploitation est occultée et où l'autre, l'irréductiblement autre, la classe exploitée, se voit spectacularisée: représentée à son tour comme institution, comme interlocuteur syndical, et ainsi subsumée sous la logique du contrat. C'est-à-dire refoulée (en tant qu'elle reste un sujet irréductible).

1. *Classe operaia*, revue théorico-politique qui a publié de 1964 à 1967 des textes de Toni Negri, Mario Tronti, A. Asor Rosa, S. Bologna, etc. En français, cf. *Ouvriers et Capital* de M. Tronti, Christian Bourgois éd., coll. «Cibles», et *Les Ouvriers contre l'État* de Toni Negri, Galilée éd., particulièrement les deux premiers chapitres (NdT).

Seulement, ce que la politique institutionnelle élude n'en croît pas moins, et dans une proportion exactement inverse à son refoulement : parce qu'il constitue un besoin inéliminable et irréductible. Il croît sur un terrain qu'il n'est certes pas possible de reconnaître immédiatement comme « politique ». Mais des comportements nouveaux se sédimentent, jusqu'à ce point où une existence transformée et un sujet qui arrive à se définir comme une force sociale homogène envahissent le terrain de la politique : obligeant dès lors à le redéfinir, et y exerçant (jusqu'à ce que l'institution rétablisse son équilibre, en éludant à nouveau l'autonomie du sujet) un pouvoir qui n'est autre que celui de l'extranéité.

Restructuration et travail technico-scientifique

La crise de *Potere operaio*¹ en 1973 fut le signe d'une marginalisation de la ligne révolutionnaire à l'intérieur du Mouvement lui-même et d'un écart grandissant entre le lieu où se situait le sujet du Mouvement et la représentation qu'en donnait le cadre politique : cet écart n'était en réalité qu'un des aspects d'une crise profonde de tout le Mouvement, crise qui concernait aussi bien le cadre politique que la composition de classe ayant servi de support à la vague des luttes de 68-69.

Au cours de cette crise, le travail théorico-politique a suivi un parcours qu'il est intéressant aujourd'hui de reconstruire parce qu'il est peut-être possible d'y lire la transcription *théorique* de la ligne que suivait en même temps le processus souterrain de recomposition du Mouvement ; la *figure ouvrière* a changé, au cours de la crise, aussi bien dans le cadre de l'usine que sur le plan de l'organisation territoriale et

1. Groupe révolutionnaire formé en 1969 et dissous en 1973, qui publiait un journal du même nom. Présent, avec de fortes capacités de direction, dans les luttes ouvrières de Turin et Porto Marghera, et dans les universités ou les écoles de Bologne, Florence et Rome.

quotidienne. Et cette modification de la figure sociale ouvrière s'est trouvée liée à un déplacement des *possibilités effectives de libération*, comme aussi de la manière de se reconnaître et de se définir dans le Mouvement.

Tel est le fil qu'il convient de trouver, et qui doit constituer le réseau théorique sur lequel l'autonomie pourra construire sa ligne politique.

La totale intégration de la science à la production, l'application technologique de la science, l'informatisation des processus de travail ouvrent — paradoxalement — de nouvelles possibilités à la lutte contre le travail salarié. La réduction du travail à un simple moment de contrôle et de régulation d'un système informatisé rend possible la libération du temps de travail et — tendanciellement — l'appropriation du mécanisme productif, ainsi que la suppression de la logique de la valorisation; rend possible en fait la suppression du travail salarié.

Mais si cette restructuration du travail et cette informatisation intensive des processus productifs sont la tendance à long terme du développement capitaliste, la réalité immédiate de cette phase de la crise consiste dans une double attaque contre l'emploi, et le salaire.

Il faut avant tout voir dans la crise une attaque destructrice du capital contre la figure massifiée de l'ouvrier égalitaire, en lutte contre le travail, qui s'était formée au cours des années soixante; voir donc dans la crise une reconstruction des mécanismes de domination, ou plus précisément d'isolement des prolétaires et de leur mise à la disposition du travail. Le capital ne veut pas seulement perfectionner la machine de la valorisation, il veut encore disposer d'une force de travail contrôlable politiquement; cela lui est d'autant plus nécessaire que l'insertion de la connaissance technico-scientifique dans le corps même du travail vivant livre au travailleur non seulement une plus grande capacité productive, mais aussi une connaissance du secret du fonctionnement du processus: le mettant en position d'intervenir dans le code productif, d'en connaître les questions et les réponses.

Plus est grande la responsabilité de l'ouvrier technico-

scientifique dans la production (ce qui ne contredit en rien — que l'on nous comprenne bien — la réduction du travail à une activité abstraite), plus peut devenir dangereuse politiquement sa capacité d'appropriation, de libération et de transformation du mécanisme productif.

Analysons plus à fond ces quelques points. Et avant tout, redisons que la responsabilité au sein de la production, le fait que la connaissance technico-scientifique occupe une place croissante dans le travail, ne contredit en rien la tendance fondamentale à réduire le travail à une activité abstraite. On a souvent opéré une identification simpliste entre travail abstrait et travail « sans intelligence » (idée qui s'accompagne de la conception arriérée selon laquelle le système capitaliste se définirait par la séparation entre travail intellectuel et travail manuel, alors que cela n'est vrai que pour une phase particulière de l'organisation capitaliste). Chez Marx, au contraire, la réduction du travail à une abstraction est formellement liée à la tendance du processus productif à subsumer en soi l'intelligence technico-scientifique; en l'incorporant, bien sûr, dans le système des machines, mais aussi en rendant l'ouvrier capable de « connaître » pour produire.

Comme nous l'avons vu le capital tend, de toute nécessité, à augmenter les forces productives et à diminuer au maximum le travail nécessaire. Cette tendance se réalise avec la transformation de l'instrument de travail en machinerie. Au sein de celle-ci, le travail objectivé apparaît, physiquement, comme la force dominante en face du travail vivant : non seulement il se l'approprie, mais encore il le domine activement dans le procès de production réel. Dans le capital fixe développé en machinerie, le capital, qui s'approprie l'activité productrice de valeur, agit en un procès reliant la valeur d'usage du capital à celle de la force de travail. Ainsi, la valeur objectivée dans la machinerie s'y présente comme condition préalable : en face d'elle, la force valorisante de l'ouvrier individuel s'efface, étant devenue infiniment petite ¹.

1. K. Marx, *Grundrisse*, op. cit., t. 3, p. 329.

Ce qui rend possible cette subsomption de la science au processus de valorisation réside bien dans la subsomption du travail technico-scientifique à la production.

Or, nous en arrivons là au second point : si le travail technico-scientifique se donne essentiellement comme la production, la transmission et le décodage d'un message *informatif* (et tend ainsi à devenir central dans l'organisation du travail), alors le caractère politiquement dangereux d'une interruption ouvrière du cycle productif va résider dans l'interruption de la *circulation même de l'information*. Davantage : au-delà d'une telle interruption, l'appropriation et le *renversement ouvrier du cycle de l'information* deviennent réalisables, en même temps qu'une mise en œuvre intégrale des possibilités de la science appliquée à la production ; bref, la suppression du capital comme système de commandement, de refoulement et de contention des possibilités de la science elle-même. Le dépassement de la contradiction que constituent l'utilisation de la science par le capital et son renversement ouvrier réside dans la libération des possibilités refoulées de la science (refoulées et instrumentalisées pour le maintien du commandement) : et cette libération forme un tout avec la suppression de la prestation du temps de travail en échange d'un salaire.

On voit comment, dans la présente phase, deux problèmes se posent au capital comme organisation du commandement sur le travail. Le premier problème, c'est de détruire la figure de classe qui s'est désormais homogénéisée sur des positions égalitaires et antiproductives. Le second, c'est de soumettre au commandement, de manière anticipée, la figure sociale qui se produit en quelque sorte au cours même de la crise : en disposant au travail et au commandement la couche socialement porteuse de l'intelligence technico-scientifique. Enfin, cette mise à disposition (entraînant un abaissement général de la tension anticapitaliste), dans quel espace peut-elle se produire, sinon dans celui du vécu quotidien ?

Dépassement du concept d'une armée industrielle de réserve

Historiquement, la domination capitaliste s'est servie de la division entre force de travail dotée d'un emploi et force de travail sans emploi comme d'un élément de pression contre la force et l'autonomie ouvrières. La réalité présente, malgré la crise et l'attaque qui en résulte contre l'emploi ouvrier, démontre que la figure ainsi constituée — celle d'une armée industrielle de réserve — est dépassée.

Les couches sociales du jeune prolétariat, extérieures à l'usine, ne sont plus définissables sur le modèle d'une force de travail qui cherche à se vendre et peut fonctionner comme élément de pression; la transformation du quotidien et de la perception culturelle du temps même, la conscience qu'il est possible de vivre sans travailler, font plutôt d'elles un élément d'accélération du processus de libération. Au lieu de faire pression sur la force de travail salariée en tendant à abaisser sa valeur d'échange, comme l'a fait par le passé l'armée industrielle de réserve, le jeune prolétariat fait pression contre l'usage même de la force de travail: en élaborant des possibilités de libération et de transformation de la vie qui non seulement le rendent insensible au chantage du salaire, mais qui suscitent des structures d'autonomisation matérielle par rapport à l'usine, constituant autant de formes de soutien à la lutte ouvrière (de la collectivisation à l'appropriation, de la destruction de la famille comme instrument de chantage au refus de faire des enfants, et ainsi de suite).

Au long des années soixante, le mode de vie des masses s'est transformé. La rébellion a renouvelé la manière de passer le temps, a mis en crise la famille, l'a vidée comme structure d'isolement, a multiplié les formes de consommation collective, la mobilité et la propension à l'inutile. Elle a ainsi créé les prémisses de la vague de luttes qui a explosé en 68, émergeant alors sur le terrain de la politique, après que se furent construits sur le plan du quotidien des besoins et des

comportements dont l'accumulation, en devenant insoutenable, allait donner le Mouvement. L'extranéité s'était accumulée jusqu'à se faire hostilité, puis lutte ouverte de masse. La volonté de travailler moins et de gagner plus, telle était la forme collective à travers laquelle la pratique massifiée de libération que les jeunes prolétaires avaient expérimentée au sein de la cité se transformait en Mouvement : extranéité par rapport au travail qui était déterminée aussi par la réduction croissante du travail à la prestation abstraite d'un temps de vie sans qualité.

Ainsi, ce qui avait été dans le passé une armée industrielle de pression sur la force de travail salariée se transformait en une armée d'absentéistes, représentant, dans la forme même de son existence sociale, la possibilité de vivre en travaillant toujours moins. Dans cette situation, à partir du moment où les jeunes sans emploi ne sont plus une force de travail qui cherche une insertion productive, la définition de classe ne peut plus être de type économiste ou sociologique, mais doit être de type immédiatement politique; la classe ouvrière n'est pas celle qui produit de la valeur (la classe ouvrière n'est pas le travail productif), mais *celle qui libère la vie*, qui produit l'autonomie.

L'usine et le quotidien

C'est donc sur le terrain du quotidien que les besoins collectifs se sont multipliés jusqu'à déterminer leur qualification politique. Mais justement, le territoire de la politique institutionnelle est structuré de manière à occulter et à éluder l'autonomie des besoins ouvriers — la forme collective du quotidien. La logique du refoulement est fondamentale pour le fonctionnement de la machine institutionnelle. Le sujet politique, dans la mesure où il ne se réduit pas au rôle qu'on lui a assigné (la classe ouvrière à la figure de la force de travail, la femme à la figure de la mère, et ainsi de suite), doit être refoulé, nié, il n'a pas droit à la parole au plan politique :

tel est le mécanisme de refoulement de l'autonomie. La politique institutionnelle fonctionne, en somme, comme un langage; ses rituels sont des signes conventionnellement dénotés, et tout ce qui se situe hors du système reconnu des questions et réponses se trouve rejeté au-dehors, occulté comme incompréhensible; les comportements qui ne sont pas codés et reconnus comme politiques n'existent pas, n'ont pas le droit de s'exprimer. Il est intéressant de voir à quel point le mécanisme du contrat s'identifie structurellement à celui de la compréhension linguistique. Dans le rapport de contrat, une partie doit accepter le rôle qui lui a été assigné par le système : sinon, elle ne sera pas même reconnue; de la même manière, dans le langage, chaque signe doit se constituer comme réponse à une demande donnée, et s'insérer dans le système codifié : autrement, il sera repoussé aux calendes de la compréhension.

// Pour que les besoins des masses soient interprétés et organisés sur le terrain de la politique institutionnelle, il faut donc qu'ils se présentent à l'intérieur des schèmes-institutions (représentativité, contractualité...) qui occultent leur caractère d'autonomie irréductible. Mais leur avènement mystifié à l'intérieur de l'institution cesse de fonctionner à partir du moment où, en s'accumulant, ils se donnent des instruments — des comportements — collectifs et massifiés; les besoins constituent une machine désirante qui agrège et dirige les comportements immédiats, quotidiens, et en fait un Mouvement; le désir est la forme dans laquelle les besoins des masses se font ainsi Mouvement, concrétisant des flux de sym/pathie, de possibilité collective, d'expression de l'inconscient.

Le Mouvement, donc, occupe et bouleverse une scène où tout était stabilité et immobilité : l'institution. C'est l'accumulation des transformations produites dans la sphère du quotidien qui détermine cette irruption, et cette irruption se détermine à son tour comme accélération. Le communisme n'est pas alors la simple *satisfaction* du désir, mais (en tant que mouvement réel qui subvertit l'état de choses présent) sa *multiplication*. Une gigantesque machine de production collective d'inconscient, de désir et de possibilités de bonheur. On

ne peut plus, à partir de là, identifier la lutte de classe et la politique; au contraire, *la politique, comme machine institutionnelle, est le lieu de refoulement de la lutte de classe. Et le lieu dans lequel la lutte de classe se donne les instruments pour émerger est le quotidien* : forme de l'existence et cadre de la communication des masses.

Quand la quotidienneté en transformation se rapproche de l'instant où elle se fait politique, apparaît une sorte de croisement contradictoire entre le langage de la politique et le langage du quotidien, entre le langage de la norme et le langage du désir transgressif.

A ce point, le texte dé/lire. Et c'est trans/versalement à ce délire que la transformation rejoint et envahit le territoire de la politique.

Il y a donc une dialectique entre usine et quotidien. Pour le capital, le quotidien lui-même doit fonctionner comme lieu de production de la disponibilité au travail. L'organisation capitaliste du quotidien — qui se fonde sur l'interdiction et le refoulement institutionnels du désir, et qui trouve ses formes concrètes dans la famille, dans l'habitation privée, dans l'interdiction des formes d'élargissement de la conscience et de dérèglement de la perception, dans la privatisation des biens, enfin dans la réaction violente contre toute tentative d'appropriation collective de la richesse —, cette organisation du quotidien a pour fonction manifeste de rendre disponible au travail.

Si la vie doit être réduite à une accumulation misérable de temps vide, autant que la carcasse de ce temps soit vendue à l'usine, et que nous soit restituée une part du temps ainsi prêté, sous la forme falsifiée du salaire.

C'est bien pourquoi le capital, dans la présente phase historique, reconnaît une grande importance à la forme du quotidien. La vie s'est trouvée transformée par des jeunes détruisant la fonction familiale; par les femmes, critiquant de façon constante le sexisme; par le travail intellectuel, collectivisant le langage et les formes d'écriture; par les ouvriers, engageant une lutte antiproductive et égalitaire : cette vie, on veut la réduire de nouveau à une carcasse vide, à l'intérieur de

LE JEUNE PROLÉTARIAT

laquelle il ne subsiste plus que du temps à donner à l'usine.

Si reconquérir l'usine comme terrain révolutionnaire est désormais possible, c'est donc à partir du travail de transformation des formes d'existence; que les instruments de reconstruction de l'ordre (avec leur visée, de rendre disponible au travail) soient détruits, et le Mouvement pourra, pour toute une période, se qualifier sur la question de la forme des rapports interpersonnels.

(A/traverso, octobre 1975)

Pouvoir ouvrier et multiplication des logiques

Rompre le mur des 40 heures

Printemps 1976. Une extraordinaire vague de luttes ouvrières secoue les grandes usines italiennes. Les patrons et les réformistes sont terrorisés. Ils regardent vers les ateliers et saisis d'effroi se demandent : qui sont ces gens? Ils croyaient en être venus à bout par les licenciements et l'attaque syndicale contre les avant-gardes révolutionnaires; ils ne reconnaissent pas chez eux de structures organisées — comités, brigades ou partis.

Et pourtant des cortèges internes gigantesques réapparaissent à Mirafiori¹; et pourtant, des usines milanaises les ouvriers partent occuper les gares et les préfectures; et pourtant Massa² et Naples vont rester pendant des heures entre les mains des prolétaires. Les patrons et les réformistes ont beau regarder à travers les grilles d'usine, avec leurs longues-vues affolées : ils ne peuvent comprendre que l'organisation ne se laisse pas trouver à l'intérieur tout simplement parce qu'elle est *ailleurs*. Elle est dans le refus des femmes de demeurer à la cuisine pour faire coïncider comptes et sacrifices. Elle est dans l'expérience de jeunes ouvriers qui ont

1. Principale usine Fiat de Turin, citadelle depuis 1968 des formes de lutte les plus dures de la classe ouvrière de l'automobile (cortèges internes, corrections de petits chefs, sabotages, etc.). Sur cet argument, cf. en français *les Autoréductions*, de Yann Collonges et Pierre Randal, Christian Bourgois éd., p. 29-53 (NdT).

2. *Massa* : ville de Toscane.

appris que la vie est trop belle pour en faire cadeau aux cadences des chaînes. Elle est dans ces mansardes des métropoles, où circule de main en main un joint qu'on continue de fumer quand on est au travail, à l'atelier. Elle est dans une créativité qui ne veut plus être écrasée et pompée par le langage codifié du transfert, une créativité qui se met à parler un langage délirant en regard des normes de la production. Elle est dans la richesse des besoins que l'ouvrier métropolitain a découverte en circulant à travers la ville. Elle est dans une scolarisation qui permet à ceux-là mêmes qui sont contraints de travailler de savoir que le travail n'est plus nécessaire pour produire les biens utiles. Elle est dans l'urgence de libérer le temps-existence des chaînes de la création de plus-value.

Le temps, comme l'annonçait la prophétie de Marx, prend fin où les machines font faire à l'homme ce qu'elles peuvent elles-mêmes accomplir à sa place.

Rompre le mur des 40 heures, telle est la stratégie que s'est fixée la reprise des luttes ouvrières. Et c'est aussi sur ce terrain qu'aujourd'hui — à l'intérieur même du processus de restructuration et de réorganisation capitalistes — peut exister un *pouvoir ouvrier*. Encore faut-il — pour avancer ce propos — être capable de voir dans le pouvoir ouvrier la dialectique entre temps déjà libéré du travail et pratique ultérieurement libératrice du temps.

Marx, dans les dernières pages du premier Livre des *Grundrisse*, fait allusion à la libération de temps social par le surtravail accumulé. La tradition post-marxienne a toujours lu cette ébauche de manière unilatérale : la classe ouvrière libère, grâce à son surtravail, du temps social pour la bourgeoisie. Mais tel n'est pas le sens le plus intéressant de cette analyse ; la classe ouvrière — par son surtravail, par l'accumulation du travail-savoir et de la technologie — libère un temps qu'elle-même s'approprie à travers le refus du travail et une existence (intensité) libérée de la prestation (temps réduit jusqu'à l'extinction).

Alors que l'histoire du mouvement ouvrier a toujours lu la classe ouvrière comme force *de* travail, elle est avant tout — en

tant que sujet de libération — *temps-vie*, libéré du travail, produit et renversement actif du surtravail accumulé. La définition anti-économiste, c'est celle qui identifie la classe ouvrière avec qui ne travaille pas, ou du moins avec ces segments de la journée ouvrière qui sont soustraits à la nécessité et à la logique de la prestation salariale. En fait, le temps libéré tout à la fois accélère (objectivement) les temps et les modes de la réduction du travail à une activité abstraite, et multiplie (subjectivement) les possibilités ultérieures de libération du temps.

Dès que le travail, sous sa forme immédiate, a cessé d'être la source principale de la richesse, (...) le *surtravail des grandes masses* a cessé d'être la condition du développement de la richesse générale, tout comme le *non-travail de quelques-uns* a cessé d'être la condition du développement des forces générales du cerveau humain. La production basée sur la valeur d'échange s'effondre de ce fait, et le procès de production matériel immédiat se voit lui-même dépouillé de sa forme mesquine, misérable et antagonique. C'est alors le libre développement des individualités. Il ne s'agit plus dès lors de réduire le temps de travail nécessaire, en vue de développer le surtravail, mais de réduire en général le travail nécessaire de la société à un minimum. Or cette réduction suppose la formation et le développement artistique, scientifique, créatif des individus grâce au temps libéré et aux moyens créés au bénéfice de tous ¹.

Il ne s'agit pas d'attendre un « après » pour transformer la vie mais transformer la vie pour monter à l'assaut de l'ultime rempart du travail nécessaire : le mur — qui n'est ni technique ni économique, mais essentiellement politique — des quarante heures. Un mur au-delà duquel se trouve la chute de la domination capitaliste, et la manifestation nue de sa contradiction ultime : la contradiction entre valeur d'usage et valeur d'échange ; un mur au-delà duquel on débouche sur le pouvoir ouvrier, comme direction consciente du processus d'abolition du travail.

1. K. Marx, *Grundrisse*, op. cit. t. 3, p. 342-343.

*Le communisme n'est pas une force de gouvernement ;
s'il est pouvoir, il est dissociation*

Pouvoir ouvrier : rien à voir ici avec l'édification de l'État socialiste, ni avec un gouvernement de l'existence. L'État est la forme globale du contrôle du travail mort (capital) sur le travail vivant, et plus précisément l'étranglement de la force-intelligence dans le cercle de la valorisation. Le socialisme est la forme entièrement déployée de ce même contrôle : un terrorisme qui tend à réduire tous les aspects de l'existence à la production de la valeur et à la reproduction du commandement. *Le communisme, au contraire, est la forme que le temps libéré assume pour stimuler encore la réduction du travail nécessaire, et se constituer subjectivement en dehors de la domination des rapports travail-salaire.*

Entre communisme en acte dans la libération du temps de travail et État (social-démocrate) du capital, la contradiction explose et se recompose continuellement, pour ré-exploser et resurgir à nouveau ; parce que l'autonomie ouvrière et le développement capitaliste sont le moteur l'un de l'autre : même si le communisme de l'autonomie représente la crise permanente de la domination politique du capital.

C'est Mao Tsé-toung qui a démontré la possibilité pratique de faire vivre ensemble et en contradiction ces deux pôles : le mouvement des masses, l'autonomie des prolétaires qui s'approprient le savoir, le pouvoir, la vie d'un côté, et de l'autre un développement de la production tendant à la suppression formelle du travail, à la réduction du travail nécessaire.

L'équation stalino-léniniste entre ordre socialiste et mouvement de classe a été rompue dans la Chine de la Révolution culturelle : ne jamais mettre la stabilité au poste de commande ; ne jamais prétendre que l'ordre puisse réduire en soi la richesse de l'existence qui se libère ; se dissocier continuellement de ses propres réalisations et attaquer continuellement l'ordre qui se constitue. *État et communisme ne peuvent jamais*

s'identifier; et le pouvoir ouvrier ne peut pas signifier un gouvernement global de toutes les relations sociales, de l'existence dans sa richesse et ses contradictions.

Multiplication des logiques et fin du sujet unitaire

C'est donc précisément en ce moment où les luttes relancent l'exigence d'un pouvoir ouvrier qu'il convient de repousser le terrorisme de la politique, la tendance à enfermer la richesse de l'existence dans le réduit de la politique comme gouvernement (pratique et connaissance) de toute la société. Le pouvoir ouvrier n'est pas la solution des contradictions; seulement *la dimension dans laquelle les contradictions peuvent se déployer* en leur entier, dans laquelle des sujets peuvent, dans le même temps qu'ils y émergent, se libérer à l'intérieur de leur sépar/action.

La théorie post-marxienne (lieu d'un long silence du matérialisme) postule l'existence d'un sujet unitaire (molaire) très proche du concept d'« individu » propre à la bourgeoisie des Lumières.

... Le moi c'est comme papa-maman, il y a longtemps que le schizo n'y croit plus. Il est au-delà, il est derrière, dessous, ailleurs, mais pas dans ces problèmes-là. Et là où il est, il y a des problèmes, des souffrances insurmontables, des pauvretés insupportables¹.

Or, de même que le schizo ne croit plus à l'unité de son moi œdipianisé, de même nous ne croyons plus à l'unité (idéologique, intériorisée et sociologique) d'un sujet réduit à l'individu. Pour cette raison, nous ne croyons pas que la solution de toutes les contradictions réside dans la transformation des rapports de production, et encore moins que le rapport de classe puisse être entendu comme une infrastructure, et la sexualité, le langage, la ségrégation, l'angoisse, le

1. Deleuze-Guattari, *l'Anti-Œdipe*, éd. de Minuit, p. 30.

corps, comme des superstructures. La famille, le sexisme, l'angoisse, la misère du quotidien, l'aphasie, surdéterminent structurellement le rapport d'exploitation, et le sujet n'est pas définissable de manière univoque : il est au contraire parcouru trans/versalement par *des flux de contradictions*, de désirs, qui ne peuvent attendre que soit donnée une solution à une quelconque « contradiction principale » ; qui déchainent d'eux-mêmes au contraire *des micro-comportements* désespérés et/ou libérateurs. Le pouvoir ouvrier est la dimension de leur déchainement. C'est à ce niveau-là que les micro-comportements définissent leur dimension de masse. Et sur le plan des micro-comportements, le pouvoir constitué se découvre en minorité, tout à fait incapable de contenir, réprimer, contrôler, ou même connaître. Il n'existe plus une seule logique, tout de même que le sujet n'a pas une seule logique (sinon celle du refoulement, au moyen de laquelle l'individu cherche à sauvegarder une illusoire identité unitaire). La multiplicité des flux désirants qui parcourent trans/versalement le sujet (de même que la multiplicité des désespér/actions qui le tra/versent) définissent une multiplicité de logiques.

Une analyse matérialiste du processus de libération ne peut donc qu'assumer un point de vue *moléculaire*, le point de vue de la *multiplicité* des tensions désirantes et des logiques qui en dérivent. Toute conception de l'organisation (et du pouvoir) comme lieu politique visant à centrer est constitutionnellement idéaliste.

L'absentéisme, le sabotage, la collectivisation : autant de micro-comportements symptomatiques en train d'émerger. Le communisme n'est pas la synthèse, l'unification de ces comportements. Il en est la *recomposition trans/versale*. Et aucun de ces moments ne peut prétendre être un lieu central, un programme de parti, sans que soit du coup reproduit un schéma paranoïaque et idéaliste, fondé sur le refoulement de la multiplicité irréductible des tensions désirantes : de ces tensions qui composent et tra/versent le sujet en rébellion.

(A/traverso, mai 1976)

II. MATÉRIALISME ET TRANSVERSALITÉ

Les meubles de Marx

Le 26 septembre 1856, Marx écrit à Engels, à propos de la crise prête à se déchaîner au niveau mondial :

La chose a d'ailleurs pris cette fois des proportions européennes, comme jamais auparavant, et je ne crois pas que nous puissions nous en tenir longtemps encore à un rôle de spectateurs. Le fait même que j'en sois enfin arrivé à m'installer une maison et à faire venir mes livres me prouve que la « mobilisation » de nos personnes est *at hand*.

Et Engels lui répond sur un ton tout aussi paranoïaque :

Il y aura cette fois un dies irae comme jamais encore, avec écroulement de toute l'industrie européenne, saturation de tous les marchés, les classes dominantes de tous les pays dans le pétrin, faillite complète de la bourgeoisie, guerre et désordre portés à leur comble. Moi aussi, je crois que tout cela se réalisera en l'an 1857, et lorsque j'ai vu que tu te rachetais des meubles, j'ai déclaré que l'affaire était fin prête et j'ai commencé à prendre des paris ¹.

Le fait que Marx dispose d'une autre manière les meubles dans son salon serait donc le symptôme sans ambiguïté d'une catastrophe imminente de la bourgeoisie, du capitalisme, de l'économie! Tout ceci est proprement stupéfiant. En premier lieu, parce que Marx et Engels nous parlent ici de leur

I. Marx-Engels, *Correspondance*, tome IV, p. 335, 336, 337.

manière d'entendre le rapport de la théorie à la pratique, à la politique, à l'organisation. En second lieu, parce que les prévisions catastrophiques de Marx et d'Engels se sont révélées d'autant plus fausses qu'elles étaient pourtant théoriquement plus productives.

Nous sommes là dans les années dites de la « révolution par le haut ».

Après 1848, après l'émergence politique de la classe ouvrière, une redéfinition générale est en cours, qui traverse les rapports productifs, politiques, la structure industrielle et financière. De cette révolution-là, le capital est le protagoniste, mais les conséquences en atteignent en profondeur toute la société, et la classe ouvrière en particulier. Interpréter la « révolution par le haut » et en proposer une mise en place théorique, c'est un geste dont la portée est infiniment plus grande que tous les petits efforts réformistes ou volontaristes à la Blanqui; la tâche politique que s'assignent Marx et Engels se situe dans l'espace de ce double besoin-là d'interprétation et d'organisation théoriques.

Un travail qui avance parallèlement à la critique des idéologies apparues au cours du même processus de « révolution par le haut »; non seulement la critique des idéologies qui sont l'expression directe de la bourgeoisie, mais aussi de celles qui ont surgi à l'intérieur du mouvement ouvrier. Critique de l'utopie réformiste (proudhonisme, trade-unionisme), critique des sociétés secrètes italiennes. Bref, critique de toute hypothèse « subjectiviste » qui ne soit dans la politique qu'un lieu séparé, un lieu d'activité pour un sujet qui demeure par ailleurs extérieur aux rapports sociaux et matériels entre classes, étranger à la forme générale et massifiée de ces rapports.

La perspective ouvrière doit être replacée à l'intérieur du grand bouleversement en cours de l'organisation capitaliste, du rapport général entre capital et travail. C'est la « révolution par le haut » qui détermine aussi toutes les possibilités existantes de pouvoir politique pour le mouvement ouvrier. Et c'est en ce sens que le « parti à deux » se mobilise; sa fonction

consiste à *transcrire* le besoin qui émerge du processus de recomposition matériel de classe; à produire de la théorie dans l'espace de cette (trans)formation du sujet-classe. Il ne s'agit donc pas de substituer sa propre activité, sa propre organisation (en en faisant un succédané de sujet, une hypostase volontariste) au mouvement réel.

Compréhension, prévision, transcription théorique. Telle est la forme que prend la position de Marx vis-à-vis de la politique.

Découvrir ce que la « révolution par le haut » produit matériellement, mais refoule (dans la figure de l'idéologie); le découvrir et lui donner forme et cohérence théoriques.

Marx reste étranger aux possibilités d'une gestion *tactique* du processus politique; il ne se déplace pas sur le terrain de la politique apparente.

Que *fait* Marx? Il change ses meubles de place, déménage, déplace ses livres. Mais son travail théorique *sait* bien qu'il constitue une pratique, sait qu'il modifie le terrain sur lequel le mouvement se recompose.

Marx est paranoïaque.

Mais c'est que le délire paranoïaque est l'unique forme de compréhension possible de la « révolution du capital par le haut », tandis que les projets réformistes de contrôle sur les forces sociales déchaînées se révèlent pure utopie, et que tous les projets d'organisation se réduisent à un volontarisme (auto)-terroriste.

... Le président Schreber a beaucoup à nous enseigner.

Le réformisme et le refoulement du sujet

1. Autonomie et réformisme

C'est la figure double de la force de travail et de la classe ouvrière qui fonde toute l'ambiguïté du rapport (contradictoire et d'interdépendance) entre classe ouvrière et développement capitaliste. Celui-ci, comme développement des forces productives et comme progrès général, est toujours aussi développement de l'extraction de plus-value relative. Laquelle à son tour — parce qu'elle résulte du rapport entre la masse de travail distribuée et la masse de travail accumulée sous la forme du capital — est le signe quantitatif de la domination capitaliste sur la classe. Le développement capitaliste consiste ainsi dans une accentuation de la domination sur le travail.

Reste que cette augmentation de la plus-value relative, liée à l'augmentation de la composition organique du capital et à la transformation qualitative du processus de travail, s'accompagne d'une réduction du travail nécessaire, d'une concentration de grandes quantités de capital, et d'une concentration de la capacité productive entre les mains d'un nombre d'agents toujours plus restreint. Si le développement est accroissement de la domination sur le travail, d'un autre côté il est *aussi* accroissement du pouvoir du travail (entendu comme capacité productive, mais également comme potentialité politique).

Ce caractère double du travail — en même temps force productive et classe ouvrière — produit donc une ambiguïté

dans le rapport entre ouvriers et développement, classe et développement marchant *du même pas* à l'intérieur du processus même où ils sont *contradictoires* et antagonistes.

Et c'est justement à partir de ce croisement que le réformisme se détermine comme ligne politique, située au point de rencontre entre intérêt ouvrier et intérêt capitaliste. Le réformisme donne à cette rencontre une orientation politique déterminée. Il est la traduction de la confluence entre intérêt ouvrier et intérêt capitaliste, en termes de subordination de la classe au pouvoir capitaliste et à l'État, unité répressive d'intérêts opposés.

Réduire le mouvement ouvrier à cette forme-là de pression, qui demeure de part en part intérieure au processus de développement, cela signifie réduire la classe, dans l'idéologie comme dans la pratique d'organisation, au rôle d'un élément subordonné, politiquement dépendant.

Le réformisme et la suppression formelle du travail

La classe ouvrière est objectivement le moteur du développement capitaliste; non seulement elle est, en tant que force de travail, ce qui produit de la valeur et donne sa substance au capital, mais ce sont ses luttes qui contraignent l'organisation technologique et politique capitaliste à se modifier, à accomplir dans sa structure des bonds en avant. Doit être alors analysée l'orientation de cette modification, de cette réorganisation continuelles. Car bien que ce soit la classe qui *détermine* le processus de restructuration, ce processus est entièrement dirigé *contre elle*, contre son organisation informelle, ses possibilités de mouvement et de lutte.

En fait, nous voyons bien que le développement se trouve tout entier orienté vers une accentuation de la subordination politique de la classe ouvrière au capital parce que seule cette subordination politique rend possible l'intensification de l'exploitation, dont le développement économique dans le mode de production capitaliste est inséparable.

La principale forme de la modification apportée par la technologie à la composition organique du capital consiste en une augmentation de l'exploitation ouvrière, en une augmentation de la capacité de domination du capital sur le travail. La réduction du temps de travail nécessaire rend possible une suppression graduelle du travail vivant; et l'intérêt historique des ouvriers réside dans cette réduction du travail; mais l'usage qu'en fait le capital va dans le sens contraire à l'intérêt ouvrier, et consiste à rendre le travail salarié plus rigidement dépendant de l'organisation capitaliste.

Le développement et l'application de la science interviennent dans ce processus comme un moment essentiel : la science s'empare de l'innovation ouvrière, la cristallise sous la forme du système des machines, qui constitue la forme concrète du pouvoir et du contrôle sur le travail ouvrier. C'est que, avec la suppression tendancielle du travail — qui se mesure toujours plus en termes abstraits de valeur —, l'importance du travail vivant pour la production des biens diminue par rapport à l'importance de la machine sociale et du cerveau général du capital; et cette suppression tendancielle représente certes une forme de l'intérêt ouvrier en ce qu'elle déplace en avançant le terrain de la lutte de classe et de la contradiction entre ouvriers et capital; mais au même moment, elle représente, dans l'usage politique concret qui en est fait et dans la structure même de l'organisation du travail, l'intérêt du capital pour la soumission du travail vivant.

Autonomie ouvrière et réformisme

Il convient ici de préciser les termes de cette analyse du point de vue ouvrier. Le caractère contradictoire du développement capitaliste ne représente qu'un des aspects de la *contradiction plus profonde entre ouvriers et développement*. Et ce dernier rapport se présente immédiatement de manière double : il y a *intérêt ouvrier au développement* et il y a *hostilité ouvrière au système de l'exploitation*. L'extranéité se révèle

ainsi être un comportement tout à la fois de refus à l'égard de la subordination politique, et de convergence historique avec la suppression formelle du travail. Stimuler le processus de développement et en refuser en même temps la stabilisation politique dans l'État — lieu de la médiation entre intérêt ouvrier et intérêt capitaliste, lieu de la subordination ouvrière —, tel est l'intérêt ouvrier.

Disons encore que s'il existe un antagonisme entre la tendance à la suppression formelle du travail et la classe ouvrière entendue comme classe politique, le processus de libération du travail trouve pourtant ses bases à l'intérieur de cette même tendance : tendance dès lors à réduire le travail nécessaire, et à concentrer tant la puissance productive que la force politique dans les mains de la classe ouvrière. Bref, le processus se présente sous une forme ouvrière dans la mesure où il se détermine comme suppression politique du travail, de la forme du rapport du travail — non comme une réduction pure et simple et une restructuration technique.

Repérer le point de rencontre entre réformisme dit ouvrier et réformisme capitaliste, définir une politique ouvrière étrangère à la gestion du processus de développement, et plus généralement à l'État, figure d'ensemble de cette gestion — telle est la prémisse d'une critique d'un réformisme qui occulte la contradiction fondamentale entre intérêt ouvrier à la suppression politique du travail salarié et du système de la prestation, et intérêt capitaliste à la suppression formelle du travail, à la réduction du travail nécessaire, et à l'augmentation réelle de l'exploitation.

Le réformisme se fonde sur la proposition d'une gestion de l'organisation du travail qui n'en brise pas le caractère — parce qu'il ne reconnaît pas d'abord que la forme et la structure de l'organisation du travail sont étroitement déterminées par leur fonction (la valorisation, la cristallisation de segments de travail-vie non payés).

La possibilité d'un pouvoir ouvrier fait donc un avec une pratique de transformation des rapports de forces à travers les luttes (et donc avec la détermination d'une modification continue de l'organisation du travail, de l'organisation

sociale dans son ensemble); et — faut-il ajouter — avec une autonomie maintenue par rapport aux mécanismes de gestion issus de ces luttes mêmes; elle tient à une étroite interdépendance entre lutte ouvrière et développement capitaliste, mais aussi à une *extranéité* hostile des mouvements de classe par rapport à l'organisation politique (État) du capital.

2. Histoire, théorie et sujet

Historicisme et formalisme : dialectique de l'essence et concept

L'autonomie du Mouvement par rapport au développement, la maturité du communisme : ce sont là des thèmes qu'on ne peut saisir ni à partir d'une méthodologie de type historiciste, ni à partir d'une démarche « formaliste ».

L'idéologie historiciste réduit le processus historique à une succession purement idéale, purement « politique », rejetant, comme économiste, le fondement matériel de la transformation, et avec lui l'irréductibilité radicale des contradictions de classe (entre autres). Le socialisme est alors une catégorie qui rend possible le refoulement de toute matérialité, renvoyant à une hégélienne fin de l'histoire la solution de toutes les contradictions.

Le formalisme refuse, comme un point de vue ouvriériste, de poser la classe ouvrière comme sujet du processus historique; et tout en parlant de la contradiction, il nie que les contradictions aient un corps, un sujet, un désir.

Nous avons dit que Marx a pris chez Hegel le concept selon lequel la raison, le négatif sont la mise en relation, c'est-à-dire l'unité des contraires; mais que, à la différence de Hegel, Marx a conservé à la tauto-hétérologie dialectique son caractère de négatif, faisant de la raison non pas un absolu subsistant pour soi, mais la fonction d'un objet positif et réel.

Ceci signifie que la synthèse ou l'inclusion logique n'est pas, pour Marx, une hypostase, mais une hypothèse, c'est-à-dire un instrument d'analyse : pas un concept-substance, mais un prédicat-fonction ¹...

Dans ce passage sont opposées dans leurs lignes logiques, deux conceptions, qui donnent une évaluation différente du caractère des concepts dont on se sert pour connaître la réalité et la société capitaliste.

Le filon idéaliste-historiciste considère les catégories du *Capital* comme des concepts-substances; ils ne sont vus que dans la positivité de la mise en relation; la synthèse théorique est, elle, mise en hypostase, dont on fait une réalité idéale, essentielle.

A cette conception idéaliste, pour laquelle la pensée est la compréhension d'un absolu subsistant pour soi, comme essence idéale, Colletti oppose ici une conception formaliste selon laquelle les catégories du *Capital* seraient des instruments heuristiques, purement logiques, fondés uniquement sur un processus de formalisation. Car ce que Colletti appelle l'« universel logique » tire sa validité de sa seule fonction structurelle de prédicat : le terrain où se vérifient les conditions de validité de cet universel, c'est le modèle logique, structuré séparément de la réalité, un pur système de fonctions.

Nous avons affaire ici à deux conceptions différentes de la dialectique : selon la conception idéaliste et historiciste, la pensée est une dialectique réelle, qui fait tout un avec le processus de réalisation de l'essence. Selon la conception formaliste, la dialectique est une méthode à appliquer ou une hypothèse à vérifier, séparée de la réalité, parce que la dialectique du concept ne fait pas un avec le développement réel. Or, nous sommes bien d'accord avec la critique faite à l'historicisme et avec la distinction entre processus réel et

1. L. Colletti, « Dialectique scientifique et théorie de la valeur », introduction à *Dialectique de l'abstrait et du concret dans « le Capital »*, d'Ilenkov, p. XXXIII.

pensée. Mais sur l'évaluation de la pensée comme système séparé de fonctions, doté d'un fonctionnement purement logique, nous devons encore approfondir l'analyse.

On ne fait pas l'histoire de la naissance du capital en tournant le dos au présent pour revenir à ce moment où le capital est sur le point d'apparaître mais n'existe pas encore. Au contraire, on fait l'histoire du passé en partant du présent comme seule réalité... Ce qui signifie que l'histoire ne peut être analysée sans conceptualisation, sans des abstractions empiriques telle qu'est par exemple le concept de capital... Nous ne comprenons le passé que parce que nous partons toujours des catégories du présent et la rente foncière ne peut être comprise sans le capital; pour Marx, la science ne doit pas se servir des catégories dans l'ordre où elles furent historiquement déterminantes ou selon leur succession chronologique ¹.

Sans chercher à identifier Colletti et Althusser, remarquons que quand, dans un contexte différent, Althusser parle du « primat épistémologique du présent sur le passé », il y a lieu pour nous de souligner ce qui constitue, derrière des différences évidentes, les traits communs d'une conception formaliste de l'histoire.

La connaissance de l'histoire se fonde ici comme là sur un primat épistémologique parce que le sujet historique est effacé, refoulé, et remplacé par son concept. Le point de départ de toute cette analyse réside dans l'introduction de 1857, où Marx écrivait :

Le travail est semble-t-il une catégorie toute simple... Conçu sous l'angle économique, dans toute sa simplicité, le travail est cependant une catégorie aussi moderne que les rapports qui engendrent cette abstraction pure et simple... A cette généralité abstraite de l'activité productive correspond la généralité de l'objet défini comme richesse, ou de nouveau, le travail en général... Ainsi donc les abstractions les plus générales ne surgissent qu'avec le développement le plus riche du concret,

1. Lucio Colletti, *ibid.*, p. XLV-XLVI.

où un même caractère est commun à beaucoup d'autres, à la totalité des éléments ¹.

Sur la base de cette argumentation, le formalisme fait l'hypothèse de la prédominance épistémologique d'une catégorie, catégorie correspondant au niveau de développement concret le plus riche; il assume la prédominance de cette catégorie; et il trace ainsi un modèle de structure théorique qu'il suppose susceptible d'expliquer la réalité à ses différents niveaux de développement.

Or, que lisons-nous — quand Althusser critique l'historicisme?

L'histoire aurait en quelque sorte atteint ce point, produit ce présent spécifique exceptionnel où les abstractions scientifiques existent à l'état de réalités empiriques, où... les concepts scientifiques existent dans la forme du visible, de l'expérience comme autant de vérités à ciel ouvert ².

Marx n'a en aucune manière dit cela, ni justifié ce type de lecture. Dans la discussion althussérienne, comme aussi selon le point de vue de Colletti, le primat du concept du présent sur celui du passé produit un *effacement du sujet historique présent, dans sa matérialité*. Le sujet qui connaît n'est plus ici le présent comme protagoniste matériel du processus, mais les catégories qui le systématisent au plan du concept.

Marx, au contraire, dans la même page, affirmait :

Cette abstraction du travail en soi n'est pas seulement le résultat intellectuel d'une totalité concrète de travaux : l'indifférence à tout type déterminé de travail répond à une forme de société dans laquelle les individus passent avec facilité d'un travail à un autre et considèrent comme fortuit — et donc indifférent — le genre déterminé de travail ³.

1. K. Marx, *Grundrisse*, op. cit., introduction p. 64-65-66; nous suivons ici, pour plus de fidélité, la leçon de la traduction italienne — et aussi anglaise — Penguins Books (NdT).

2. L. Althusser, *Lire « le Capital »*, t. 2, p. 80.

3. K. Marx, *Grundrisse*, op. cit., introduction, p. 66.

Le présent dont il faut affirmer le primat, cette fois, c'est bien celui qui réside dans la condition historique matérielle du sujet.

Le formalisme pose au contraire le primat d'une catégorie, d'un concept, sur le processus; non pas les conditions matérielles du travail abstrait, comme forme d'existence de la classe ouvrière, mais le concept seul de travail abstrait.

*Primat épistémologique
et primat historico-théorique du présent*

Si Marx dit bien que le travail abstrait n'est pas seulement une construction intellectuelle, mais une abstraction *réelle*, il faut alors affirmer *le primat du sujet pratique sur la réalité à connaître*.

La réalité ne peut être comprise comme histoire, comme développement et comme structure qu'à partir seulement du point de vue engendré par une pratique matérielle de construction et de destruction: ce qui revient à dire la pratique de classe, la pratique d'un sujet *collectif*.

Dans la conception formaliste, le présent à partir duquel est envisagée l'histoire passée constitue une catégorie, une structure de concepts; cela a l'avantage certes de rompre la possibilité de concevoir l'histoire de manière idéaliste, comme un « temps continu et homogène », une continuité rationnelle en soi. Mais le primat épistémologique du présent sur le passé est encore primat structuraliste du concept sur la conscience, primat de la théorie (comme système séparé, formel, indéterminé) sur le sujet pratico-matériel: sur l'histoire.

L'histoire ne peut être analysée... sans conceptualisation, sans théorie, sans caractérisation, bref sans ces abstractions empiriques que sont... le concept de capital, de bourgeoisie, de prolétariat ¹...

1. L. Colletti, *op. cit.*, p. XLV.

Le prolétariat ne serait ainsi le fondement de la connaissance qu'en tant qu'abstraction empirique, en tant que catégorie : ce n'est pas un sujet matériel, mais un concept. Bref, l'historicisme est abandonné au profit d'une dissolution formaliste, et, en dernière analyse, toujours idéaliste, du sujet historique.

Althusser de son côté écrit :

La structure du tout est articulée comme la structure d'un tout organique hiérarchisé. La coexistence des membres et rapports dans le tout est soumise à l'ordre d'une structure dominante, qui introduit un ordre spécifique dans l'articulation des membres et des rapports ¹.

La fonction constitutive et structurante du système connaissant est ici prise en charge non par une figure externe au processus de connaissance, par un sujet matériel, mais par un élément interne au système même : le concept dominant.

Pour fonder la connaissance de manière matérialiste, il faudrait en sortir au contraire : reconnaître le *lieu de formation* de l'histoire. Hors du « temps historique idéal », mais aussi hors de la structure théorique. Reconnaître le sujet historique matériel, et sa condition réelle, sa tension pratique. Dans la conception qui se dessine chez Althusser, comme chez Colletti, le concept de « travail », de « travail abstrait » n'existe que comme caractéristique commune à une catégorie : la clé pour la compréhension de l'histoire, c'est une catégorie correspondant aux caractéristiques communes de l'état de choses le plus avancé.

Or, Marx, lui, écrit :

Le travail est, semble-t-il, une catégorie toute simple... dans toute sa simplicité, le travail est cependant une catégorie aussi moderne que les rapports qui engendrent cette abstraction nue et simple ².

1. L. Althusser, *op. cit.*, t. 2, p. 45.

2. Cf. *supra*, p. 65, n. 1.

C'est donc dans les rapports qui *produisent* l'abstraction, dans les rapports historiques entre les classes, qu'il faut aller chercher le fondement de la théorie qui a comme concept dominant le concept de travail abstrait. On ne peut partir ni de la catégorie ni de la structure, mais seulement du sujet; le travail abstrait n'est pas une donnée, à reproduire sur une base empirique dans une catégorie abstraite; c'est *la forme d'existence pratique, vivante, du sujet*.

Le développement le plus riche en concret est l'existence pratique de la classe ouvrière: et c'est dans la pratique de classe, dans la pratique de construction et de destruction que cette classe développe, que réside le cerveau collectif qui produit la catégorie abstraite capable d'expliquer des degrés de développement antérieurs.

La catégorie de travail abstrait n'est pas le *moteur* du processus de connaissance, elle en est le *produit* général. Le sujet réel qui produit dans la pratique la possibilité de la catégorie de « travail abstrait » est précisément la classe qui *refuse* le « travail abstrait ». Nous pouvons dire que le développement historique, non comme histoire en général, mais comme lutte entre ouvriers et capital, comme contradictions, est ce qui produit la possibilité de penser le concept même de « travail abstrait ». L'existence ouvrière, la massification, le travail à la chaîne, la sédimentation progressive de milliers, de millions d'actes d'insubordination et de refus, l'extranéité — voilà ce qui produit la possibilité de penser ce concept, base de la critique de l'idéologie et fondement de la théorie.

Le concept de travail abstrait ne peut pas plus se réduire à des « hypothèses » qu'à des abstractions empiriques: il est la forme conceptuelle spécifique produite par la lutte ouvrière contre les diverses formes d'organisation du travail et de subordination à la productivité. La forme conceptuelle spécifique produite par l'extranéité de masse en regard du travail salarié.

En somme, les hypothèses formalistes, après avoir (justement) éliminé l'histoire comme temps continu *idéal*, ignorent dans un second temps l'histoire comme processus *matériel* de la contradiction.

Il est vrai que le développement du concret produit le concept capable d'organiser théoriquement la réalité; mais cela ne veut pas dire que le développement du concret soit reproduit de manière empirique dans un concept « dominant »; ni que seul l'objet pleinement développé puisse « être envisagé » de manière conceptuelle; cela signifie plutôt que *seul le sujet pleinement développé peut « voir »*. Disons alors que le développement du concret produit la possibilité matérielle — un sujet collectif historique, une classe, une pensée massifiée, un point de vue.

Le travail abstrait, chez Marx, se dédouble, se présentant d'une part comme un sujet qui connaît et d'autre part — mais en un autre lieu — comme un objet à connaître, c'est-à-dire produit théoriquement.

Et ce dédoublement est effectif, réel; le travail abstrait est à la fois lui-même et autre que lui-même. Le travail abstrait est d'une part travail sans qualité et sans volonté; mais il est aussi refus ouvrier, lutte contre le travail. Et il existe encore comme une réduction croissante du travail ouvrier à l'état d'activité abstraite, en tant qu'il se présente comme réorganisation capitaliste en face de l'insubordination ouvrière.

C'est dans ce dédoublement même qu'est posée la possibilité pour le sujet (travail abstrait comme refus actif, c'est-à-dire comme pratique) de connaître l'objet (travail abstrait). L'objet à connaître est le produit objectif du processus continu de réorganisation capitaliste; et le sujet qui connaît est la classe qui reconnaît son extranéité totale par rapport au travail, qui refuse systématiquement la forme, la fonction, l'organisation.

Le capital en général est, certes, contrairement aux capitaux particuliers : 1° une *simple abstraction*; mais ce n'est pas une abstraction arbitraire; elle représente la *differentia specifica* du capital en opposition à toutes les autres formes de la richesse ou modes de développement de la production... 2° Mais le capital en général a une existence *réelle*, différente de tous les capitaux particuliers et réels (...) Ce dédoublement, ce rapport à soi-même comme à un tiers, devient bougrement réel dans ce cas ¹.

1. K. Marx, *Grundrisse, op. cit.*, t. 2, p. 266-267.

Le dédoublement, la référence à soi-même comme à quelque chose d'étranger, tel est le processus sur lequel se fonde la possibilité même de la connaissance. Le caractère déterminé du processus de connaissance est ébauché ici dans la perspective ouverte par la notion d'extranéité. La définition même du concept (le capital, le travail abstrait) pose l'objet de connaissance comme « quelque chose d'étranger ». Et celui-ci l'est réellement en ce que — s'il est produit comme objet, à l'intérieur du processus de dédoublement de la connaissance — comme sujet de pensée il vient avant, et possède une existence indépendante de l'esprit.

Idealisme, réformisme, refoulement du sujet

Revenons au point d'où nous étions partis : la façon dont est considérée l'histoire dans la tradition idéologique post-marxiste.

L'*historicisme* juge chaque moment du passé pris dans sa particularité comme le porteur d'une signification « rationnelle » contemporaine : le processus historique et le sujet ne peuvent être distingués.

Le concept de « conscience de classe » fonctionne comme une médiation pour cette identité entre sujet et processus. Or, le concept de « conscience de classe » a un sens idéaliste, du moment qu'il fait référence à un projet, à des valeurs, à un idéal (le socialisme) que la classe ouvrière devrait réaliser. La conscience de classe est la médiation dans l'identité (hégélienne) entre raison et réalité historique; c'est la forme subjective de l'acquisition et de la réalisation de l'idée dans le processus historique.

Moyennant quoi, les besoins matériels du sujet sont réduits au silence, au nom de l'idéal à réaliser; la classe n'est plus un sujet autonome, une unité matérielle et désirante, mais l'intermédiaire pour un dessein historico-idéal (la réalisation du socialisme).

La conception *formaliste* du rapport entre théorie et

histoire, elle, nie l'autonomie pratique du sujet dans le fonctionnement structurel du système. C'est le système qui détermine les mouvements du sujet, et celui-ci à son tour n'est qu'une des variables d'un système de fonctions « à dominante ».

Cette position réduit le développement capitaliste à un processus objectif, neutre : résultat d'un rapport entre forces économiques; et la catégorie la plus développée, celle à qui revient un primat épistémologique sur le passé, est conçue comme une abstraction empirique du phénomène économique, abstraction qui explique les passages historiques singuliers comme des déterminations imparfaites du concept.

Moyennant quoi, est nié le primat pratique des mouvements ouvriers sur la structure capitaliste, qui fournit pourtant sa base au primat théorique du sujet pratique sur la réalité à connaître. La possibilité de connaître est dès lors attribuée au fonctionnement d'une chaîne structurelle dotée d'un sens, mais dans laquelle le sujet de l'énonciation (sujet irréductible au système, à la valorisation) est rigoureusement refoulé et occulté.

On n'arrive alors à envisager le communisme (de la même manière, en définitive, que dans l'historicisme, mais inversée) que comme une réalité eschatologique, comme un au-delà par rapport au système des rapports existants.

Ici la société capitaliste et ses relations; là un système nouveau. Mais ici comme là, la réalité pratique, actuelle, du communisme en tant que libération du travail, et mouvement autonome, est évacuée.

L'analyse historiciste et l'analyse formaliste arrivent donc à un résultat analogue : en refusant d'assumer comme point de vue la contradiction ouvrier-capital arrivée à son point de maturité, ou bien on réduit le processus historique à un objet structuré sans contradictions, ou bien on l'explique en relation à une idée positive qui pourtant ne serait contenue dans l'état de choses présent que de manière négative et immature. Dans un cas comme dans l'autre, la pratique du sujet ne peut modifier la réalité.

Les mouvements concrets du sujet de la connaissance, tel

qu'il vit dans la contradiction, tel qu'il se pose comme sujet de la connaissance et de la transformation pratique, ces mouvements restent hors jeu, réduits à des « variables », ou à ces conditions matérielles dans lesquelles peut se former la conscience.

Les points de vue historiciste et formaliste, comme *formes théoriques de l'idéologie réformiste*, se constituent donc à partir du *refoulement de l'autonomie pratique du sujet*, à partir du refoulement de sa productivité théorique prétextuelle et intertextuelle. La réduction structuraliste fait du sujet une variable dans un système de fonctions qui, en soi, ne contient pas de contradictions. L'idéalisme identifie le sujet avec le processus même de la médiation, l'absorbe dans le processus de réalisation, en supprime le caractère contradictoire. Dans les deux cas, le communisme est en dehors du processus réel, n'est qu'une perspective eschatologique, le matin du grand soir.

A partir du moment où *le désir* (la tension pratique de libération) n'est pas assumé *comme origine du processus historique*, la machine de guerre sans sujet se réduit à un fétiche organisationnel (le parti léniniste) et la classe est réduite à une simple force productive, à une matérialité brute sans pensée, privée de toute épaisseur subjective.

Penser, au contraire, le communisme comme un mouvement pratique, comme un besoin matériel historiquement déterminé et historiquement en (trans)formation du sujet-classe, tel doit être le point de départ.

C'est le communisme qui connaît le capital (le communisme, forme subjective du travail abstrait, forme subjective du refus du travail abstrait). C'est le communisme qui pose l'être de la contradiction, non pour l'éliminer de la pensée, à la façon hégélienne, mais pour en affirmer l'irréductible dynamique propre, face à l'inconciliable résistance du monde du travail et de la misère.

(A/traverso, mars 1976)

Matérialisme et transversalité

Nous voudrions exposer, sous forme de brèves notations, la résurgence du *matérialisme* sur le terrain de la théorie au cours de la dernière décennie, en Italie, après le long silence qui a marqué dans sa quasi-totalité le marxisme officiel de notre siècle.

Cette résurgence du matérialisme et la redécouverte de Marx — au-delà des réductions naturalistico-positivistes, comme des réductions historicistes et hégélianisantes — est indissociable d'une émergence, celle du sujet du communisme arrivé à maturité, dans les années soixante-soixante-dix. Et cela s'est fait à partir de l'identification toujours plus explicite entre réalité de la composition de classe et possibilité matérielle de l'extinction communiste du travail salarié.

La pensée post-marxienne s'est instaurée sur un refoulement fondamental : la théorie a refoulé le *sujet* ; en conséquence de quoi, nous avons vu se former deux théories dans l'espace laissé ouvert par ce vide.

D'un côté, la théorie de Marx a été transformée en description scientifique d'un processus naturel (sans sujet), et la théorie de la valeur interprétée comme description économique du processus de production de la valeur, production dont la spécificité historique (donc, le caractère contradictoire) se trouve alors refoulée, et qui est en conséquence redéfinie comme « loi de la valeur ». Pour restaurer dans ce contexte le moment de l'activité subjective, on assiste à une sorte de fixation hypostatique de la *volonté* en Parti, caracté-

ristique du mouvement qui va du SPD à Lénine, et qui se cristallisera ensuite — au-delà des conditions historiques qui l'avaient fait fonctionner — dans la III^e Internationale.

Tandis que le post-marxisme scolastique de la social-démocratie et de la III^e Internationale réduisait ainsi le sujet-classe à la pure fonction d'une structure « déshistoricisée » et naturalisée, on a assisté par ailleurs, à partir des années vingt, à un retour de l'influence hégélienne, qui vise à transformer la théorie de Marx en une philosophie de l'histoire dans laquelle le processus réel est résolu de manière anticipée et conclu selon la nécessité idéale de la solution dialectique, dont le mouvement « réel » n'est plus qu'une incarnation. Le concept de « conscience de classe » — simple médiation empirique pour la nécessité idéale d'une résolution du processus historique — vient ici remplacer l'accentuation volontariste de l'autre courant. Cette hypostase de la conscience comme médiation de l'hypostase « Histoire » est à son tour la conséquence du refoulement historiciste du sujet concret de classe.

Telle est la double voie où la tradition post-marxienne se fait idéologie — jusqu'en ses dernières oppositions, structuralisme/historicisme, qui restent motivées par la même fondamentale réduction : celle qui, sur le plan politique, se manifeste tantôt par la subordination de l'intérêt réel de classe et des besoins du sujet à la nécessité supérieure du Parti-État-Hypersujet; tantôt par la réduction de l'intérêt réel de classe à la conscience d'une mission historique à accomplir.

Si nous tentions de suivre les fils séparés de ces positions idéologiques — du débat dans le SPD au léninisme, en passant par les oppositions entre communisme officiel et *Linkskommunismus*, jusqu'à la publication d'*Histoire et conscience de classe* de Lukács, et ainsi de suite, jusqu'à la cristallisation du *monstrum* stalinien en Nécessité idéale et historique de la domination de l'État sur le sujet réel —, si nous les filions ainsi jusqu'à nous, que ne finirions-nous pas par découvrir? Nous finirions par découvrir que le réformisme moderne, dans son actuelle variante « eurocommuniste », a tout bonnement réussi à reprendre et à réunir les

fil, ceux de la tradition formaliste et ceux de la tradition historiciste-idéaliste. La théorie de l'austérité qu'avance Berlinguer est à cet égard exemplaire : elle réussit d'un seul coup à supposer la naturalité des lois économiques existantes, la pérennité de la loi de la valeur, et à tracer, dans le même instant, les contours d'une admirable vision philosophique selon laquelle la mission idéale que l'histoire assigne à la classe ouvrière consiste à nier son autonomie pour étayer l'éternelle domination du capital et garantir l'éternelle souffrance du sujet.

Au-delà de l'aspect caricatural que la démente révisionniste donne à tout cela, on trouve là-dedans une énorme quantité de questions, toutes résolues de manière erronée, idéaliste. Mais l'élément fondamental reste toujours le même : le refoulement du sujet réel, de ses besoins et de sa dynamique contradictoire, hors du processus historique ; ce qui fait que l'histoire se transforme finalement en déroulement idéal d'un processus dans lequel tout est prévu, la matérialité des contradictions se résolvant dans la conscience et dans l'identité de l'histoire (progrès, continuité) avec elle-même. La *contradiction réelle*, c'est-à-dire le sujet-classe défini par ses besoins, n'est vue que comme une provocation, une aberration par rapport au développement historique ordonné — réduit à des valeurs-fétiches dans lesquelles la dynamique concrète des classes en lutte est complètement occultée, pour laisser la place à des abstractions (démocratie, progrès, ordre) qui trouvent leur fondement dans l'espace vide de l'histoire (épurée de sa matérialité) et dans l'espace cristallisé du formalisme politique et sociologique.

Mais tandis que le long silence du matérialisme — qui débute probablement juste après Marx, à partir de la réduction, opérée par la social-démocratie allemande, de la théorie de la valeur à une simple description des lois économiques — faisait place, dans le dernier de ses repaires, à l'utopie idéaliste de l'eurocommunisme et à ses corollaires policiers (quand on prétend réduire la réalité à l'idée, il convient d'armer l'idée pour contraindre la réalité à la

respecter), en Europe, les années de la grande reprise des luttes ouvrières, les années qui suivent 1960, sont celles aussi d'une relecture de Marx que nous pouvons considérer comme le départ d'une longue marche vers le matérialisme : dont aujourd'hui, en 1977, année de maturité pour la révolution en Italie, année du début d'une reprise du processus révolutionnaire en Europe à travers un long parcours de critiques et de recomposition, nous pouvons peut-être tenter de dresser le bilan.

La marche vers le matérialisme a cette caractéristique d'apparaître comme une marche à reculons qui, en partant des notions les plus complexes, descend jusqu'à leurs déterminations les plus particulières (déjà Marx avait saisi, dans l'*Introduction de 57*, que cette manière d'aller de l'abstrait au concret, synthèse de nombreuses déterminations, est la façon matérialiste de procéder).

Des abstractions ayant possédé une détermination historique dans des moments particuliers s'étaient vidées et transformées en hypostases conceptuelles, seulement utiles pour cacher la réalité du mouvement. Des concepts comme ceux mêmes de « mouvement » ou de « conscience de classe », qui avaient eu une capacité de fonctionnement théorico-pratique en tant que produits déterminés d'une situation de classe, comme l'Octobre soviétique ou la longue révolution allemande, avaient fini, ensuite, par se transformer en hypostase du formalisme organisationnel, ou de l'historicisme humaniste, se substituant ainsi à la dynamique matérielle du sujet de classe.

Au cours des années soixante, formalisme organisationnel et historicisme humaniste furent mis en crise par le concept de *composition de classe* placé au centre de la nouvelle pensée marxiste par la revue *Classe operaia*. Une fois éliminées les incrustations et les hypostases, le sujet était étudié et situé au centre de la recherche, comme *sujet pratique* de la théorie.

On ne doit pas observer la classe du point de vue du parti, ni le Mouvement du point de vue de l'État, encore moins la lutte de classe du point de vue du capital : la classe ouvrière est le moteur du développement, elle est donc l'agent réel de

la restructuration et des vicissitudes qui en résultent dans le ciel de la politique. Mais comment comprendre et interpréter ce qui se passe dans la réalité de classe, si c'est seulement en partant de là que nous pouvons comprendre tout le reste? La réponse tient justement dans le concept de « composition de classe », où sont compris non seulement les relations sociales entre secteurs prolétariens et ouvriers, entre couches sociales prolétarisées, non seulement le rapport entre travail vivant et travail mort, mais aussi le patrimoine organisationnel, culturel et de connaissance, sédimenté dans le corps concret de la classe. C'est à partir de là que les formes organisationnelles peuvent être comprises, comme des articulations du sujet réel, et non plus comme des hypostases faisant fonction de succédanés; de même, la conscience de classe n'est plus une idée de « socialisme » à laquelle la classe réelle doit s'adapter, mais une articulation du mouvement réel du sujet.

C'est ainsi encore que l'histoire n'est plus un déroulement nécessaire dans lequel les sujets trouvent leur identité et leur médiation, mais l'espace réel, en suspens, dans lequel le sujet ouvrier développe « son » histoire contre l'État, dont l'histoire prétendait être l' « Histoire » tout court.

Les années qui suivent 68 ne peuvent être comprises qu'à l'intérieur de la révolution qui avait été accomplie sur le plan théorique grâce à ce concept de « composition de classe »; mais ce n'était pas encore suffisant : le concept avait indiqué un terrain nouveau, il ne nous avait pas indiqué la manière de le parcourir; il nous avait montré que le sujet vivait, il ne nous avait pas dit comment ni pour quels motifs.

C'est la *théorie des besoins* sur laquelle la revue *Aut-Aut*¹ a attiré l'attention — en partant d'une analyse attentive de la phénoménologie concrète du sujet — qui a rendu d'abord possible cet approfondissement; mais c'est avec la découverte

1. *Aut-Aut*, revue philosophique italienne, partie d'un point de vue phénoménologique « husserlien » qui l'a conduite à s'interroger, à travers la problématique du nouveau marxisme italien, sur le rapport sujet/lutte de classe (NdT).

des *flux désirants*, de l'inconscient comme fait historique et collectif, qu'on a commencé à comprendre comment, dans l'expérience concrète des masses en mouvement, dans leur vécu quotidien, le processus de recomposition se déclenche. La critique schizo-analytique de la psychanalyse freudienne, la découverte de l'historicité de l'inconscient — la contribution de Deleuze et de Guattari —, en circulant ces dernières années dans la théorie du Mouvement, en premier lieu grâce à *L'Erba Voglio*¹, y a fait émerger le thème de la séparation des sujets et de la différence, comme moments du processus de recomposition.

Comment se détermine de l'intérieur le processus de composition de classe? La trame des différences constitue le sujet : c'est donc ici, dans l'espace du vécu, du quotidien, de la transformation culturelle, que nous pouvons comprendre quel est le parcours réel, concret, de la recomposition. Dans le vécu individuel, dans sa détermination historique et collective — et dans la dynamique des petits groupes, dans leur manière de se faire le lieu d'émergence et de transformation de l'inconscient — se constitue le désir en mouvement. Si l'inconscient se détermine dans l'espace historique de la lutte de classe, *la classe*, par ailleurs, *en tant que sujet, est le lieu de composition des désirs*, de leur agrégation en petits groupes, de leur formation en tribus.

Le parcours du matérialisme passe là : à travers la réalité de la désagrégation — laquelle est forme d'existence d'un sujet irréductible aux hypostases, aux catégories constituées par la politique, abstractions déterminées qui se renversent ensuite en formes-fétiches auxquelles le sujet ne peut être réduit qu'au moyen de la violence. Les lieux-institutions d'un refoulement de l'inconscient collectif et de la dynamique réelle du sujet ne peuvent contenir le réel qu'à condition d'user de la violence, de canaliser dans un sens agressif les investissements de l'inconscient. *Désemmêler la charge désirante du sujet* fait donc tout un avec la critique de l'économie politique, de la

1. Revue bimestrielle, publiée en Italie depuis 1970, qui traite de psychanalyse, de pédagogie, de politique et de littérature.

valeur comme somme et centre de toutes les canalisations de l'inconscient, de toutes les violences exercées contre la dynamique réelle. Avec la critique des hypostases par excellence.

Or, arrivés à ce point — et nous nous trouvons ici au cœur du nœud passionnant entre mouvement réel de libération et pratique théorique matérialiste —, les sujets en libération sont contraints de vivre leur propre donné, leur être pris dans les filets du pouvoir, comme vivant obstacle (sous forme d'intériorisation de la norme et d'agressivité) à la *recomposition*. On ne peut pas se contenter de contempler la désagrégation, le donné, en ignorant l'implication effective dans les réseaux du pouvoir (puisque'elle concerne la trame même du vécu). Le rapport avec l'État, avec la famille, le rapport au travail ne sont pas le lieu d'une opposition frontale, comme le pense le volontarisme. Ils sont le lieu d'une *implication* extrêmement serrée, horizontale, plus précisément : *transversale*. Le sujet ne peut être remplacé par une volonté militante, dans l'hypostase du parti ou du socialisme. Il ne peut pas non plus être adoré dans son état de fait, puisque la figure donnée du sujet est tout entière tramée par le pouvoir.

Tel est le point actuel de la discussion sur le matérialisme, tel est le point aussi auquel en est arrivé le processus de *recomposition* réel.

Il s'agit d'un nœud que le pouvoir a perçu et traduit dans le processus pratique de la « criminalisation »; un nœud qui trouve aussi sa traduction théorique dans cette accusation d'« irrationalisme » que l'idéologie adresse à la pensée de la libération.

Irrationalisme? Objectivement, quand la raison hypostasiée, l'idéalisme de l'institution voient le sujet réel échapper à leurs catégories, ils l'accusent d'aberration. Le capital sanctifie la rationalité de l'exploitation, l'idéologie doit sanctionner comme irrationnels les comportements ouvriers antiproductifs. Mais l'on ne peut pas — d'un autre côté — se contenter d'adorer la désagrégation, le mauvais négatif des comportements antiproductifs : pour autant que ceux-ci reproduisent

en eux-mêmes la trame du pouvoir, et vivent la réalité du capital comme une nécessité douloureuse mais indépassable. C'est pourquoi le parcours de la pensée se fait ici transversal; il convient de saisir non seulement l'urgence mais la possibilité de la révolution.

Le rationalisme du plan est utopie, en ce qu'il prétend réduire la contradiction dynamique du sujet aux catégories de la valeur-fétiche, de l'institution-idée. Mais l'immédiateté des sujets qui se rebellent n'est pas encore autonomie, elle est seulement souffrance, en ce que loin de rompre la trame du pouvoir, elle se contente d'en reproduire les articulations sans les dominer.

La *rupture signifiante* d'un système qui se fondait sur la dictature du signifié fait tout un avec l'émergence immédiate du désir, qui — par rapport à l'ordre du langage — vaut transgression.

Pour que cette rupture puisse se déterminer comme libération, puisse produire un texte, *il faut que le désir s'installe dans la figure même du signifiant*. Le désir — qui ne peut être médiatisé par la reconstitution d'un ordre normalisé du discours, où se restaurerait la dictature du signifié, même s'il s'agit d'un signifié progressiste — ne peut en aucun cas être simple enregistrement du donné. Il faut suivre la trame déterminée (c'est-à-dire historique) du signifiant pour y découvrir l'espace du désir. Désir signifiant, c'est-à-dire Mouvement.

La solution volontariste, la politique, voudrait de nouveau faire disparaître le sujet, lui substituer un succédané qui s'oppose à l'État. Là contre, l'état de choses présent doit être parcouru transversalement : c'est ainsi qu'on peut le détruire; et le sujet doit parcourir transversalement la trame de l'existence, de ses différences internes, s'il veut être un moment de recomposition. L'unique médiation de ce processus de recomposition (l'unique possibilité de saisir le nœud à quoi tient le pouvoir, et de le rompre, pour renverser la trame à partir de là) est l'intelligence et la compréhension du point limite : du point le plus extrême de la contradiction et en même temps de l'intersection.

Nous voici revenus à Marx et au point où s'indique la limite : parce qu'à partir de là, il semble possible de tout renverser, et de retisser la trame comme trame de la transformation. La limite se repère comme ce moment dans lequel le principe fondamental de la prestation — en tant que remise à plus tard de la consommation, répression du désir, interdiction de la jouissance et contrainte au travail — peut être brisé. Brisé parce que le travail n'est pas une nécessité naturelle, et parce que la lutte entre ouvriers et capital est arrivée au point où le travail (l'intelligence) accumulé peut réduire le travail vivant, et se substituer à lui. Bien entendu, nous ne pensons pas que le renversement, la recomposition et la libération adviennent seulement au-delà, après que le travail a été dans les faits *supprimé* ; mais qu'ils deviennent possibles dès que le mouvement réel est orienté de manière consciente et collective vers la *réduction* du temps de travail nécessaire à la production des biens essentiels. En tout cas, c'est dans ce renversement que réside la révolution, la dissolution du nœud ultime (la naturalisation de la loi de la valeur) qui fait tenir toute la trame de la prestation.

C'est là le problème auquel sont affrontées l'intelligence technico-scientifique et la connaissance en sa complexité (la connaissance en tant qu'elle est certes forme productive, travail, répétition normalisée, activité régulée par un code — mais aussi pratique du sujet, connaissance de la contradiction, enfin force-créativité, intelligence libérée de la fonction capitaliste). Et c'est le terrain théorique que nous proposons à l'attention de la pensée matérialiste, à l'initiative pratique du Mouvement communiste révolutionnaire.

(A/traverso, mai 1977)

Que font les masses ?

*De l'autonomie comme ignor/action*¹

L'histoire de la politique est l'histoire d'un refoulement et d'une substitution. Parlons, de ce biais, du Mouvement. Du problème de son unité.

Sur le terrain institutionnel de la politique, l'unité ne devient possible qu'à partir du refoulement de l'autonomie et du refoulement du sujet même comme sujet historique de besoins, de désirs, de comportements. L'organisation s'installe dans l'espace de ce refoulement du sujet ; comme structuration d'un sujet hypostatisé et volontariste.

Une fois le sujet refoulé, seule la relation à l'autre — l'État, le gouvernement, le capital — peut constituer l'unité des comportements. L'organisation se modèle sur l'autre parce que c'est dans le terrorisme de celui-ci qu'elle trouve son unité : elle se définit dans les limites de cette position subalterne.

La *contradiction réelle* qui parcourt transversalement les champs de l'existence et de la pratique sociale ne se recompose que dans l'espace de l'*ignor/action*. Là, elle agit, et pratique des micro-comportements qui sont produits du désir (le refus du travail, l'absentéisme, le sabotage, l'orgasme non phallique, l'appropriation). Ces micro-comportements ne se définissent pas en relation à l'autre ; ils se diffusent dans la vie

1. Néologisme formé à partir du mot allemand *Ignoraktion* : activité visant à ne pas reconnaître la réalité donnée (NdT).

quotidienne des masses, en y constituant le terrain de la recomposition.

Que font les masses? Quand cinq mille militants vont en manif contre le gouvernement, quand des millions d'élèves votent pour élire leurs délégués, leur unité ne se définit pas sur la base de leurs besoins; au contraire, elle en refoule la matérialité, supprime complètement l'existence d'un sujet en libération, en mouvement, et donc en contradiction.

Mais que font encore les masses? Deux jeunes volent dans un supermarché, un ouvrier ne part pas au travail parce qu'il fait froid, deux femmes s'installent ensemble dans une maison, en dehors de tout rapport de couple. Combien d'autres font les mêmes choses pour les mêmes raisons, sans se définir autrement que par rapport à leur propre désir? Sur ce terrain-ci, oui, il y a recomposition : processus par lequel le sujet *traverse* les pratiques séparantes, en se définissant lui-même comme *transversalisation*.

Le sujet transversal se pose dans une sépar/action complexe, qui se situe dans l'illégalité parce qu'elle ignore les normes qui ont été établies par l'autre, et en même temps les connaît, et les détruit, en usant d'une machine de guerre qui est articulation du désir, et non plus son refoulement accompagné de substitution.

Le matérialisme pour l'autonomie

L'inscription du *sujet matériel* (classe sociale, vie quotidienne, corps sexué) dans la théorie, dans le langage, dans la pratique politique, voilà le fondement du matérialisme. Insister sur cette signification du matérialisme est le seul moyen de comprendre le statut théorique de l'autonomie de classe. La classe définit son identité politique de sujet sur la base de ses *propres* besoins, de sa *propre* composition matérielle, de sa *propre* forme d'existence et de perception culturelle.

Le réformisme se fonde, au contraire, sur un refoulement

fondamental du sujet et de ses besoins. Le sujet disparaît alors et se trouve subrepticement remplacé. Dans le léninisme, cela se fait à partir du fonctionnement abstrait de l'organisation, entendue comme volonté hypersubjective (hypostase du sujet idéalisé). Ailleurs, dans le néo-idéalisme, le sujet est subrepticement remplacé par une histoire de la conscience qui se nie pour se restaurer dans un processus d'autoposition. Dans un cas comme dans l'autre, la médiation de l'idéal, socialiste (et humaniste), se substitue à la matérialité des besoins extrémistes de classe.

Le socialisme fait tout un avec l'idéalisme : le besoin urgent et matériel de la libération — par rapport au travail, à la prestation, à l'oppression — y est refoulé et remplacé par la promesse de la société socialiste, par l'abstraction de l'unité de classe. Dans la tradition théorique post-marxienne court cette hypothèse : d'abord la prise du pouvoir (transformation infrastructurale), ensuite la libération, la transformation du vécu, du rapport entre les classes et entre les hommes (transformation superstructurelle). Tout au plus admet-on la possibilité d'une interaction entre niveau « superstructurel » et niveau « infrastructural ».

La dichotomie conceptuelle infrastructure/superstructure est un des nœuds théoriques de l'idéalisme post-marxien (et du mécanisme), un nœud qui doit être mis totalement en discussion. L'infrastructure serait constituée par le mode de production. Le reste (la politique, la sexualité, le langage, la vie, les relations interpersonnelles) serait la superstructure.

Ce qui résulte en premier lieu d'une telle théorie, c'est la *neutralité*, le caractère non politique, non sexuel, *du mode de production*.

En second lieu, le sexe, le langage, le corps devront alors être réduits au silence, le vécu, le mode de vie devraient être mis entre parenthèses jusqu'à ce que l'infrastructure ait été transformée. Cette hypothèse mécaniste, et substantiellement idéaliste, oublie que le pouvoir d'une classe sur une autre est un pouvoir politique, que la domination sur le travail est rendue possible par la domination sur le vécu, et que *le corps*,

le sexe, le langage sont on ne peut plus matériels et infrastructurals, qu'ils sont complètement insérés dans le processus de production. La forme du temps-vie est indissociable de la disponibilité du temps-travail.

Il faut donc, dans le même geste, critiquer l'idéalisme, qui, après Marx, a envahi le terrain de la théorie — et critiquer le socialisme qui, après Lénine, a scindé l'un de l'autre le mouvement de libération et la lutte contre le mode capitaliste de production.

Sur le concept encore idéaliste de besoins radicaux

Si l'idéalisme s'est présenté dans la pensée post-marxienne et dans la pratique socialiste sous les espèces d'un refoulement du sujet hors de la théorie, du langage et de l'organisation, une forme différente (radicale-humaniste) d'idéalisme fait référence à un concept des « besoins radicaux » d'origine nettement hégélienne (et jeune-marxienne).

Une révolution radicale ne peut être qu'une révolution des besoins radicaux (Marx, *Pour la critique de la philosophie du droit de Hegel*).

Or, s'il en est ainsi, le besoin humain, radical, se pose en premier (fait hypostase), et c'est seulement ensuite que le sujet va exister, appelé par la négativité intrinsèque à la réalité matérielle (et confronté de manière hégélienne à sa possibilité idéale : à la totalité).

S'opposant donc au refoulement des besoins (à leur ajournement jusqu'à la réalisation socialiste de l'idéal), la théorie des besoins radicaux réduit cependant le vécu, la sexualité, le désir, à des formes imparfaites, négatives au regard d'une totalité qui pourrait être restaurée à travers une négation radicale.

Les porteurs des besoins radicaux sont ceux qui peuvent réaliser une révolution radicale. Marx cherche alors les porteurs de ces besoins et les trouve dans la classe ouvrière¹.

La classe ouvrière n'est donc pas encore ici le *sujet des besoins* qui se met en mouvement; elle est amenée à l'être et se trouve mise en mouvement par *des besoins qui sont à la recherche d'un porteur*. Le concept des besoins radicaux réintroduit l'idéalisme sous la forme d'un humanisme, sous la forme de la revendication d'une totalité humaine (idéale) qui cherche son sujet (matériel).

L'homme total n'est plus dès lors que le masque hypostasié de l'ouvrier polyvalent en général, de l'activité abstraite; et ce néo-idéalisme opère le *refoulement le plus subtil du sujet matériel*, en le sublimant dans le *sujet radical*, qui n'est pas classe mais genre, qui n'est pas personnel/politique mais homme/idéal.

La théorie des besoins radicaux disloque le sujet dans un espace de négativité, de manque. Tandis que le désir — et c'est tout autre chose — produit lui-même une négation, la produit dans sa réalisation propre, comme pratique historique. Pour reprendre un mot de Deleuze à Milan², le désir ne dépend pas d'un manque ni ne le signifie; il ne renvoie à aucune loi; il produit.

Nous parlerons donc, nous, de désirs ou de *besoins extrémistes* de classe; extrémistes, en ce que ces besoins se mesurent seulement à leur *autonomie subjective*; et que c'est de là qu'ils font progresser et le processus de leur séparation, et leur recomposition transversale.

Du sujet de la recomposition transversale

Comment trouver la détermination politico-subjective de la classe ouvrière aujourd'hui et échapper à une figure écono-

1. Agnès Heller, *La Théorie des besoins chez Marx*, trad. italienne, éd. Comunità, p. 97 (trad. fr. à paraître aux éditions 10/18).

2. G. Deleuze, intervention au congrès de Milan sur « psychanalyse et politique ».

mique ou sociologique de sa recomposition? Ce problème de la recomposition ne semble certes pas offrir présentement de solutions faciles. Même une pratique entièrement tournée vers l'« autoconscience », vers l'approfondissement de sa propre spécificité, vers la construction d'un lieu libéré, ne peut manquer de se mesurer avec l'interdiction sociale et la répression étatique, avec le système de l'exploitation et de la prestation. Mais l'on ne peut non plus réduire la recomposition au fait d'avoir un ennemi commun; cela signifierait se replacer dans une logique subalterne, être incapable d'éprouver les tensions du sujet désirant.

Même si nous pensons la recomposition en termes de transversalité et non en termes de synthèse, elle réclame d'abord *l'existence d'un sujet qui traverse*. Une tentative pour identifier et définir ce sujet consiste à assumer le concept de jeune prolétariat comme synthèse possible. Mais, dès lors qu'on le soumet à un examen un peu attentif, ce concept ne s'avère guère pertinent, même s'il représente une figure qui, dans sa constitution matérielle et sociale, est porteuse du refus du travail comme urgence pour le communisme.

Si nous n'arrivons pas à donner une détermination conceptuelle satisfaisante du sujet de la recomposition, c'est probablement que sa figure matérielle n'est pas encore présente historiquement. Le concept de jeune prolétariat est seulement le symptôme d'une carence conceptuelle et d'un écart historique. Le sujet de la recomposition ne peut se présenter comme concept que dans la mesure où il se détermine dans la pratique. Et sans doute ne se détermine-t-il dans la pratique qu'à partir du déroulement du processus que nous avons désigné comme de sépar/action. L'absence proprement transversale fait là allusion à des figures sociales, à des figures du refus, et se détermine subjectivement dans la tendance à la réduction du travail nécessaire, à la libération de la vie, à l'indisponibilité pour la prestation.

Nous insisterons donc sur la recomposition transversale et sur son sujet, alors même que ce « sujet qui traverse » n'est pas déterminé. En sachant ceci : cet écart entre une tendance qui découvre son caractère urgent dans le corps même de la

figure en sépar/action (les mouvements de libération, les micro-comportements, l'absentéisme, le sabotage), et un sujet de recomposition qui ne se détermine pas — cet écart entre une sphère du quotidien dans laquelle les figures de la séparation transforment et refusent, et une sphère du politique dans laquelle le sujet de la recomposition ne se présente pas — cet écart, le seul langage qui peut y parler est le *dé/lire*.

Parce que le désir parle *transversalement* à un sujet dont nous ne pouvons définir l'emplacement, l'identité, la constitution. Et parce que le rapport entre comportements (signifiants) et leur possible traduction politique (signifié) n'est pas établi.

La rupture signifiante sous-entend le sujet de la recomposition : « Il est abusif de postuler des chaînes signifiantes de type linguistique en dehors d'une rupture subjective » (Guattari).

Bref, le délire écrit un texte au-delà duquel (de manière non mystifiée, mais matérialiste) parle, agit et traverse un sujet.

(*L'Erba Voglio*, décembre 1975-janvier 1976)

La trame que tisse le sujet

Prémisse

Nous sommes bien au-delà de la tradition socialiste ! Cette misère idéologique, nous le voyons bien désormais, ne réussit plus à expliquer quoi que ce soit, et n'a, peut-être, jamais rien expliqué de ce qui se passait. L'idéologie socialiste et le « familialisme » psychanalytique se sont partagé le terrain sans réussir à rendre compte de la complexité de la lutte entre les classes, non plus que de celle induite par l'accumulation gigantesque d'un inconscient irréductible au petit jeu papamaman. Ce sont les massacres de l'impérialisme et la violence quotidienne des métropoles, ce sont les camps de concentration soviétiques et les camarades emprisonnés, c'est l'impuissance même des gestes exemplaires, l'émigration et le chômage, c'est tout cela qui s'accumule dans l'inconscient : et y est réduit au silence, à l'état de bagage passif de la misère, par le petit schéma parti-pouvoir-socialisme.

Mais l'histoire de la lutte de classe n'a rien à voir avec le socialisme ; et il est inutile de cacher derrière une telle idéologie la nécessaire réalité des décennies de capitalisme encore à vivre.

La réalité d'un monde qui, au-delà de la fiction des blocs opposés, est unifié par les multinationales de l'exploitation, de l'accumulation et de la terreur.

Le capitalisme et le communisme sont bien autre chose que deux camps, deux blocs géographiques. Le premier est la forme nécessaire de l'exploitation, le second la forme possible

de la libération. Il faut seulement comprendre leur inévitable (et non pacifique) coexistence sur une longue période; comprendre l'accumulation énorme d'inconscient qu'une pareille condition produit; savoir que c'est seulement une fois tout cela compris que ce qui, autrement, reste de l'inconscient, pourra être découvert et mis en acte.

Pour donner une forme consciente à la mutation anthropologique globale (parce que c'est bien de cela qu'il s'agit, et la politique est une dimension inadéquate pour en comprendre la complexité) dont la classe ouvrière est le moteur matériel, et le Mouvement de libération le sujet actif, nous devons affronter les points suivants :

- premier acte : l'histoire et la production d'inconscient;
- second acte : la trame que tisse le sujet;
- troisième acte : le sujet et le désir comme fil au moyen duquel le sujet tisse la trame.

De la lèpre à l'usine

La réflexion théorique des années soixante sur le nœud classe ouvrière-développement capitaliste a opéré ce que Tronti a pu définir comme « une révolution copernicienne ». La relation entre mode de production et rapports de classe s'est trouvée renversée par rapport à la manière dont l'entendait la scolastique matérialiste-mécaniste; c'est *le rapport de classe, la force subjective des classes en lutte, qui détermine la forme technico-économique du rapport de production*. Le mode de production capitaliste présuppose lui-même le rapport de domination du capital sur le temps de vie mis en vente sur le marché du travail.

Il n'y a pas d'histoire du développement, sans soumission de la classe au commandement du capital. Mais par où passe cette soumission — quel est le terrain réel de la formation de ce rapport de classe —, sinon dans la forme du vécu du prolétariat, dans la construction des réseaux de commande-

ment, à partir des mécanismes fondamentaux (linguistiques, sexuels) de l'interdiction et de l'exclusion?

On ne peut comprendre l'usine sans parler des instruments qui contraignent l'existence à l'accepter. *Le lieu où — bien au-delà de l'usine — se détermine le rapport de classe, c'est le mode de vie, la sexualité, le langage, les conditions sociales.*

La révolution copernicienne va donc renverser le petit schéma matérialiste-scolastique infrastructure/superstructure.

Pour quelles raisons le langage, la sexualité, la famille, les rapports interpersonnels, la dislocation territoriale seraient-ils superstructurels par rapport à l'usine? Sans répression et sans normalisation de la sexualité, par exemple, pas de travail. Sans codification du langage, sans interdiction du délire, pas de production.

Comment nier que la sexualité soit — depuis le début du développement capitaliste — un terrain sur lequel le rapport de classe tourne en faveur du capital, et permet à celui-ci d'instaurer son commandement, en créant dans le prolétariat la disponibilité à donner sa vie au travail? Si l'usine est aujourd'hui le paradigme sur lequel s'organise toute la société, et dont toute la société est fonction (casernes, école, prison, asile, famille), on ne peut ignorer que, sans le fonctionnement préalable d'un mécanisme d'exclusion-ségrégation-retour à l'ordre, le système du travail n'aurait pas fonctionné.

L'usine produit l'exclusion (des vagabonds, des fous, des déviants, des homosexuels, des drogués); mais sans la sanction juridique, l'exclusion culturelle, la répression carcérale, la ségrégation asilaire, la thérapie psychiatrique, l'usine aurait-elle pu fonctionner? L'usine désagrège le tissu social pré-bourgeois et atomise les rapports interpersonnels jusqu'à former la famille nucléaire; mais sans famille nucléaire, l'usine aurait-elle pu même exister?

On n'a pas chassé les lépreux pour arrêter la contagion; on n'a pas interné, vers 1657, la centième partie de la population de Paris pour se délivrer des « asociaux ». Le geste avait sans doute une autre profondeur: il n'isolait pas des étrangers

méconnus; il en créait, altérant des visages familiers du paysage social pour en faire des figures bizarres que nul ne reconnaissait plus. Il suscitait l'Étranger là même où on ne l'avait pas pressenti (...) D'un mot, on peut dire que ce geste a été créateur d'aliénation¹.

L'hôpital, la prison, l'asile : en suivant les structures de ce qui fut une désagrégation, Foucault a écrit une histoire transversale des origines du capitalisme dans l'ordre du vécu, du quotidien, des structures psycho-culturelles, du langage... Il a écrit l'histoire d'un jeu norme-interdit sans lequel le processus de production n'aurait pu fonctionner.

Il ne s'agit absolument pas, ce disant, de réduire le processus de production au jeu formel norme/interdiction, transgression/exclusion. Le processus de production consiste, quant à lui, en l'accumulation du travail produit, la valorisation, la cristallisation du temps de vie en capital. Cela, et pas autre chose, fait sa spécificité.

En revanche, le jeu formel norme/interdiction fournit la description du terrain réel sur lequel la matérialité de l'existence prolétarienne a pu être pliée aux rapports de production, et transformée en condition ouvrière :

Certes, dès le procès de travail, le capital se développe comme *domination sur le travail*, sur la force de travail et par conséquent sur l'ouvrier; mais ce n'est que dans le procès de valorisation qu'il se développe, dans ce *rapport de coercition* qui accule la classe ouvrière à la plus-value et donc à la production de plus-value².

Il n'y a en somme pas de rapports de production sans un système de commandement lié au rapport de classes. Mais comment s'est construit ce rapport, si le processus de travail lui-même présuppose déjà le commandement sur le travail?

1. Michel Foucault, *Histoire de la folie*, p. 94, éd. Gallimard, « Bibliothèque des histoires ».

2. Mario Tronti, *Ouvriers et Capital*, Christian Bourgois éd., coll. « Cibles », p. 47.

C'est certainement la misère et le besoin d'un salaire qui poussent le serf libéré de la glèbe à se faire ouvrier industriel; mais c'est seulement la formation d'un système *culturel*, d'une structure fondée sur le jeu norme/interdiction, transgression/exclusion, qui rend possible le fonctionnement du système industriel.

A partir de là, tout discours sur la détermination infrastructure/superstructure est éliminé; mieux, cette dichotomie perd sa pertinence. Ce sont tous les terrains de la pratique qui sont susceptibles de consolider le système de la prestation et de l'exploitation.

Non pas homologie, mais trame que tisse le sujet

Si la construction de structures d'exclusion et de répression fut une prémisses indispensable au fonctionnement du processus de valorisation, inversement l'histoire de la lutte de classe doit porter en soi une autre histoire (non parallèle, mais étroitement entrelacée, inscrite en elle comme déterminante), une histoire de transformations culturelles, de transgressions et transformations de la matérialité du vécu quotidien comme des catégories linguistiques et de la sexualité.

Et l'histoire de la libération conquise sur le travail doit être tout entière relue dans sa relation à cette histoire cachée mais déterminante : celle de la forme de la vie quotidienne des masses, du réseau serré des violences et des rébellions, des subordinations et des transgressions; une *trame tissée quotidiennement*, sur laquelle (à l'intérieur de laquelle) les ruptures historiques manifestes, les explosions révolutionnaires se coagulent, dans ces moments où la transformation du quotidien (rapport avec le travail, rapport avec le corps propre contraint au travail) se sédimente jusqu'à entraîner toute une rangée, passant d'un tissu serré de micro-comportements à une rupture qui dilacère le tissu pour le recomposer.

C'est justement à partir de cette *redéfinition des relations*

entre le lieu classique de la lutte de classe (le mode de production) et le lieu d'une transgression des comportements (culturels, sexuels, linguistiques), que nous pouvons mesurer les formulations théoriques qui ont amorcé l'analyse du rapport entre sexualité, langage et exploitation.

Qui l'ont amorcée jusqu'à un certain point seulement, et pas au-delà — jusqu'à faire l'esquisse d'une homologie structurale entre système de l'exploitation et système de l'inconscient, entre production de valeur et système linguistique; non pas pourtant jusqu'à découvrir une interdépendance entre sexualité, langage et production. Lesquels, selon nous, doivent être entendus non comme des systèmes séparés, mais comme *des niveaux contradictoires de pratiques* que traverse le sujet.

Nous prenons ici comme point de référence tout le travail de *Tel Quel* sur la pratique linguistique : particulièrement *Semeiotikè*¹ (avec son insistance sur le rapport entre une critique du concept de valeur du travail et la productivité textuelle), et *Sur le matérialisme*² de Ph. Sollers (relation entre la lutte de classe et la connaissance comme rapport de production), pour arriver enfin à *Freud, Marx — Économie et Symbolique*³ de J.-J. Goux, qui représente un point avancé dans l'effort accompli en France pour démontrer l'homologie entre système économique de la production et système linguistique de production du sens.

Telle est donc l'histoire parallèle de deux accessions à la souveraineté... C'est un même processus génétique, c'est le même principe de structuration. (J.-J. Goux)

Il faut bien voir que la description d'une homologie (le phallus, le père, l'or) entre économique et symbolique reste précisément une description. Mieux : la réduction même de la dimension culturelle, psychique, linguistique à la catégorie du

1. *Semeiotikè*, de Julia Kristeva, éd. du Seuil, coll. « Tel Quel » (NdT).

2. *Sur le matérialisme* de Philippe Sollers, éd. du Seuil, coll. « Tel Quel » (NdT).

3. *Freud, Marx — Économie et Symbolique*, de J.-J. Goux, éd. du Seuil (NdT).

symbolique équivaut à en nier la *matérialité*, le caractère économique, la fonction politique, en rapport à la formation historique des rapports de classe. Autant dire qu'on ignore qu'il s'agit là de conditions de la vie quotidienne des masses, et donc de conditions de la domination capitaliste, ou de la rébellion prolétarienne. L'homologie entre système économique et système psychique ou linguistique (derrière quoi Goux s'essouffle à courir, comme l'a fait tout du long *Tel Quel*) ne fait que décrire — en le fixant — un état de choses, en portant l'analyse à un niveau de formalisation extrêmement abstrait (et extrêmement utile), mais pour en arriver à nier et à occulter la possibilité qu'a le sujet *de détruire la suture* (non pas homologie mais interdépendance) entre les niveaux de pratiques, et de les *recomposer transversalement*, en modifiant les conditions du quotidien et par conséquent les rapports de classe.

Nous refusons la réduction de la théorie de Marx à une description du processus de production de la valeur — quand le texte de Marx est critique de ce processus, à travers la critique des idéologies et des représentations économiques.

Nous refusons le formalisme structuraliste des homologies, et de même la réduction de la dimension culturelle et psychique au « symbolique », ce qui finit par constituer une nouvelle forme de la réduction de la sphère matérielle du quotidien à la superstructure.

Cette réduction a toujours produit une division mécaniste entre révolution de classe, libération sexuelle, transformation créative. C'est seulement en découvrant l'*interdépendance* entre les niveaux de pratiques qu'il devient possible de voir le processus révolutionnaire comme une recombinaison transversale des niveaux de l'existence, à l'intérieur du processus de libération à l'égard du travail.

Le caractère formaliste de l'analyse de Goux tient proprement dans sa formulation centrale : entre le système de la production de valeur (exploitation), le système d'échange sexuel (prestation) et le système de la communication linguistique (dictature du signifié), il y a une homologie syntaxique, formelle. Mais de cette façon, nous n'apprenons rien sur ce

qui nous intéresse, à savoir l'interdépendance pratique et l'inscription réciproque des différents niveaux de pratiques; et nous n'apprenons donc rien sur la possibilité de transformer la réalité à partir de la subversion d'un niveau de pratique (transgression sexuelle, rupture culturelle, délire, créativité, écriture collective).

Les niveaux de pratique que la tradition théorique idéaliste et mécaniste nous a présentés comme séparés (de telle manière que l'infrastructure pourrait agir unilatéralement sur la superstructure), comme réduits d'une part à une base (économie) purement matérielle, privée d'épaisseur et de devenir culturels, comme de complexité subjective, et d'autre part à une superstructure purement idéale, privée de détermination et de matérialité, ces niveaux de pratique sont au contraire étroitement interdépendants: le sujet les parcourt transversalement au cours du processus de sa recomposition; et seule la capacité de les transformer sans les séparer peut le constituer en sujet révolutionnaire.

La domination capitaliste se fonde, et assure son existence, à partir d'une structuration de la vie quotidienne qui affirme à tout moment la domination du principe productif, en reconstruisant sur le plan linguistique et dans la sexualité ce même nœud norme/interdiction, transgression/exclusion, ségrégation/répression, qui rend possible l'exploitation en usine.

Il s'agit de repérer à tous les niveaux la figure du pouvoir et de l'« impouvoir », de l'opresseur et de l'opprimé.

C'est dans le réseau même de la domination capitaliste que les niveaux de pratique se mettent en rapport; non par une homologie formelle, mais par une fonctionnalité pratique. Comprendre le caractère historique et fonctionnel, au sein de la domination capitaliste, de toutes les formes du quotidien, de la communication linguistique, de la gestualité (chacune entendue comme forme de refoulement du désir), telle est la prémisse pour que nous puissions saisir inversement le parcours de la recomposition transversale du sujet: comme inscription du désir à l'intérieur du processus, comme libération du désir, comme trame serrée sur laquelle se tisse l'explosion révolutionnaire qui détruira l'état de choses présent.

La trame des micro-comportements dans lesquels se réalise le désir est la text(ur)e dans laquelle le sujet actualise sa recomposition au plan du vécu : comme petit groupe, comme tribu, comme classe qui refuse le travail. *Le sujet écrit ce texte ; il n'est pas écrit par lui.*

Je dis ceci par anticipation, pour affronter une série de nœuds restés non tranchés par la réflexion théorique. Pour définir le rapport entre désir et sujet dans le processus historique, il faut partir de *l'identification du désir comme étant le refoulé de l'histoire* telle qu'elle émerge et de la lutte de classe, et du système psychique conscient, et du langage (la communication, le langage codifié).

Et il convient de se demander : qu'est-ce donc qui est refoulé ? Quelle est la cause du refoulement ? Et qui refoule ?

Nous connaissons la réponse de la psychanalyse freudienne : le refoulement primaire a pour objet le désir de la mère.

Plus amplement, l'accès à l'ordre du symbolique est, selon Lacan, indissolublement lié au refoulement originaire.

Le sujet existe à partir du moment où existe le langage. On ne peut parler de sujet (ou l'analyser) que dans l'ordre de la parole et de l'écriture : donc dans le champ du langage et de la loi (pas de langage sans loi, pas de loi qui ne soit une forme de langage). C'est à l'intérieur du langage que se constitue le sujet, mais aussi l'inconscient, le sujet étant lui-même divisé en sujet conscient et sujet de l'inconscient. Il y a une parole en moi, et qui m'échappe, qui s'énonce à ma place dans la langue, du lieu de mon assujettissement à la loi : cela revient à dire qu'il n'y a pas de sujet sans inconscient, que *l'aliénation est indépassable.*

Le besoin (qui est en somme naturel) devient alors désir chez l'homme (l'animal symbolique) : c'est-à-dire qu'il devient recherche, depuis un point que je ne sais pas, d'un objet que je

n'atteins pas. Parce que l'objet du désir est déjà, comme objet pulsionnel, objet langagier : pris dans la distance entre la nature (qui n'existe plus comme donné simple) et la loi. Le désir est pour Lacan inséparable du *manque*.

Que devient à partir de là le problème du refoulement?

Qu'est-ce qui est refoulé? Le savoir du désir. Pourquoi est-il refoulé? Le refoulement marque l'accès à l'ordre du symbolique — au langage. Qui refoule? Le sujet existe dans le langage, donc dans l'ordre d'un refoulement *déjà advenu*.

Autant dire que le sujet existe seulement dans la mise en absence continuelle de l'objet du désir. L'objet est cause du désir, et l'histoire du sujet est définissable comme le cours métonymique du désir. C'est d'un *impossible* que le réel prend existence.

Dans ce discours, tout tire (hégéliennement) son origine de la mise en absence de l'être. Ou plutôt, tout tire son origine de *l'Être comme mise en Absence* qui, dans sa manière de se présenter à reculons, décrit l'espace dans lequel se constituent le sujet et son histoire. Il suffit de relire Hegel, et, derrière le grand parcours lacanien, reparaît la théologie avec ses armes de toujours.

Mais une chose doit encore être dite qui concerne les vections du désir, la relation de la loi au nom du père, et la place de la mère comme objet premier.

Reprenons ici notre question. Qu'est-ce qui est refoulé? Non pas — répond *l'Anti-Œdipe* — le sale petit secret familial. Et en effet nous ne trouvons pas là la réponse privilégiée à la question : pourquoi est-ce refoulé? Car pourquoi refouler ce sale petit secret?

La réponse de Deleuze-Guattari à cette dernière question est déjà plus satisfaisante pour nous. Pourquoi est-ce refoulé?

La loi nous dit : tu n'épouseras pas ta mère et tu ne tueras pas ton père. Et nous, sujets dociles, nous disons : *c'est donc ça que je voulais!* (...) On fait comme si l'on pouvait conclure directement du refoulement à la nature du refoulement, et aussi bien de l'interdiction à la nature de ce qui est interdit. Il

y a là typiquement un paralogisme (...) qu'il faudrait nommer *déplacement*. Car il arrive que la loi interdise quelque chose de parfaitement fictif dans l'ordre du désir (...) pour persuader à ses sujets qu'ils avaient l'intention correspondant à cette fiction. C'est même la seule façon pour la loi de mordre sur l'intention, et de culpabiliser l'inconscient ¹.

La prohibition en Amérique, l'interdiction des drogues etc., peuvent être lues de cette manière : comme une déviation du désir vers un objet fictif, qui sert à stériliser la transgression, à la rendre inoffensive pour le système, et à culpabiliser l'inconscient de masse.

Mais que se passe-t-il quand nous posons à Deleuze-Guattari nos deux autres questions : qu'est-ce qui est refoulé ? Et qui refoule quoi ?

Et là émerge une réponse qui cette fois *naturalise l'inconscient* et occulte l'historicité — la matérialité déterminée — du sujet.

À juste titre, Deleuze et Guattari refusent le familialisme et l'œdipianisation de l'inconscient : à juste titre, ils dénoncent l'impérialisme de l'Œdipe, en vertu de quoi « de l'énorme contenu politique, social et historique du délire de Schreber, pas un mot n'est pris en considération ² ». Parce que « le psychanalyste dit qu'on *doit* découvrir le papa sous le Dieu supérieur de Schreber ³ ».

À juste titre, ils revendiquent une autre fonction pour l'analyse : « En renonçant au mythe, il s'agit de remettre un peu de joie, un peu de découverte dans la psychanalyse ⁴ », comme ils revendiquent, par la pratique de la schizo-analyse, une immanence des critères de l'analyse aux critères de l'inconscient.

Mais lorsque ensuite, nous cherchons le nœud entre inconscient et sujet, c'est-à-dire lorsque nous cherchons à com-

1. Deleuze-Guattari, *L'Anti-Œdipe*, éd. de Minuit, coll. « Critique », p. 136.

2. *Ibid.*, p. 67.

3. *Ibid.*, p. 134.

4. *Ibid.*, p. 134.

prendre qui refoule (à savoir : quel est le sujet qui refoule, qui produit l'inconscient) et qui est refoulé (à savoir : quel est le processus historique dans lequel quelque chose doit être éliminé, pour faire de la place et rendre possible quelque chose d'autre), voici *l'inconscient renvoyé à la nature et le sujet réduit à une fonction de celle-ci*.

On reproche souvent à Reich et à Marcuse leur « rousseauisme » (...) leur naturalisme (...) l'inconscient est rousseauiste étant l'homme-nature¹.

Dans la position de *l'Anti-Œdipe*, le sujet est traversé par des « flux » de désirs. Il est impossible de ne pas se rendre compte du *naturalisme* de ce concept de « flux ». Un concept qui n'explique rien. Le sujet est ici nié, éliminé, ou mieux réduit à la simple figure d'un inconscient naturel.

Il est vrai qu'ailleurs, Deleuze et Guattari désignent, dans la schizophrénie, la limite imposée par la production désirante à la production sociale. Mais cela ne peut s'entendre que par ce qui suit.

Nous disons, nous, que *la production désirante a un sujet* qui est *le sujet en recomposition transversale*, en libération : le sujet qui s'oppose au système de la production, c'est-à-dire à l'exploitation et à la prestation, lesquelles font un tout avec le système du refoulement et de l'interdiction.

Qu'est-ce alors qui est refoulé? A travers le sale petit secret, c'est en réalité le corps que l'on refoule, la sexualité comme histoire du sujet, la gestualité immédiate, non finalisée par la production et par la réalisation phallique. En un mot, la *jouissance* en tant qu'elle est refus de la médiation entre besoin et consommation, entre besoin et satisfaction; en tant qu'elle est *refus du travail*.

Et pourquoi refoule-t-on? Parce que c'est seulement dans l'espace de ce refoulement que *la société de la valorisation capitaliste* peut fonctionner : à partir de la réduction de la

1. *Ibid.*, p. 133.

sexualité à l'orgasme phallique et quantifiable — à partir de la réduction du langage à la communication codifiée et à l'information productive.

Et enfin : qui refoule ?

Le sujet contraint au travail doit être *contraint à refouler son désir* : à accepter la médiation entre besoin et satisfaction ; puis à différer cette même satisfaction pour pouvoir réactiver le besoin, c'est-à-dire se contraindre chaque matin à la recherche d'un salaire, à l'esclavage de la prestation, au marché du travail.

Pour contraindre le sujet à pareille réduction, le capital doit organiser le manque, donner raison à la médiation qui instaure entre besoin et satisfaction, le travail.

Si tout cela est exact, il ne faut pas dire que le sujet s'instaure dans l'espace du désir. Car, d'une part, le désir perdrait toute épaisseur historique, se ferait nature, et d'autre part, une nouvelle hypostase se substituerait à l'hypostase familialiste freudienne.

Ce n'est pas le désir qui traverse l'espace du sujet en le constituant (sans qu'on se demande jamais : mais qui désire?).

Au contraire, *c'est le sujet qui parcourt transversalement les niveaux de la pratique* — en détermine dans cette traversée *son parcours comme désir*.

Le rapport de classe est le lieu de formation du sujet. Et la forme de l'activité du sujet est le désir.

Toute autre notion de la transversalité réduit le sujet à la passivité, à une pure figure hégélienne, que ce soit figure de l'Être, du langage, de l'Absolu ou d'un inconscient-nature.

On peut nous objecter que si le désir s'instaure dans l'espace de la loi, du travail, c'est seulement à partir de là, dans leur négation, qu'il acquiert une forme.

Et certes, on ne peut faire abstraction de la matérialité de la formation du sujet. Mais le désir ne se résume pas à un rapport *néгатif* à la loi, il suppose qu'on se place dans l'espace d'une *ignor/action*, d'une activité qui se réfère à son sujet propre, la classe dans son processus de recomposition : du vécu quotidien au petit groupe, à la tribu, au Mouvement.

Certes encore, le nœud refoulement-interdiction instaure la norme. Mais il reste que pour refouler, le sujet doit pré-exister à la norme; et son terrain réel se constitue dans l'espace d'une ignor/action. Où il ne peut se déterminer que dans la lutte, la transgression.

La sérialité, la répétition mettent bien en jeu des chaînes signifiantes, mais ce ne sont plus des chaînes ouvertes, c'est du signifié, ce sont des blocs chosifiés de signifiants. (...) Le signifiant n'émerge en tant que signifiant qu'à partir du moment où le sujet fait irruption, remet tout en question et refonde une énonciation, un travail du signifiant comme expression d'un sens, d'une coupure possible dans un ordre donné, comme rupture, révolution, appel d'une réorientation radicale. Il est abusif de postuler les chaînes signifiantes de type linguistique hors d'une coupure radicale¹.

Nous entendons parler de *désir signifiant* parce que, si dans le système linguistique codifié, la dictature du signifié fait tout un avec le refoulement des besoins du sujet, avec la réduction de la sexualité à la prestation et à la compétivité, voici que, en revanche, l'irruption du désir dans l'ordre de la valorisation rompt toutes les jointures de la dictature du signifié. C'est en ce sens que la grève sauvage, l'absentéisme, le refus du travail sont irréductibles à la logique de l'accord.

Ici, le désir se donne une forme dans un geste, dans un comportement, dans un langage: dans un signifiant, qui anticipe un sens en se situant au-delà du système codifié. Et c'est le sujet, en sa priorité pratique, qui (en rompant la chaîne de montage, la valorisation) fonde la possibilité de rompre la chaîne du code, la dictature du signifié.

Le problème que le marxisme révolutionnaire doit à tout prix résoudre au niveau de la théorie et au niveau de la praxis, s'il veut dépasser effectivement l'alternative entre le matérialisme vulgaire et l'idéalisme hégélien: à savoir le problème du sujet².

1. Félix Guattari, *Psychanalyse et Transversalité*, Maspero éd., p. 176.
2. *Ibid.*, p. 106.

Investissements paranoïaques de l'inconscient et agressivité

Le désir émane de l'inconscient, l'inconscient constitue la voix du refoulé. Le refoulé est le processus d'occultation par lequel la société de la prestation et de l'exploitation manipule les rapports à la jouissance (qui serait, elle, la forme immédiate de relation entre le corps et son objet — sans la médiation du travail).

En ce sens, la loi, le nœud interdiction/transgression, préexistent bien historiquement et psychologiquement au désir : nous devons reconnaître au désir un statut hétéronome, sans le fonder sur le manque et la transgression.

Le système de l'exploitation doit, pour fonctionner, réduire préliminairement le désir, replacer la jouissance du rapport au corps dans l'espace du manque. Réduire le prolétaire à la faim (faim de logement, de nourriture, de sexe). Faire du logement, de la nourriture, du sexe, non des objets de jouissance mais les objets d'un besoin agressif, misérable.

Transformer le besoin en élément de division et d'opposition : la domination du capital sur les forces sociales passe à travers la transformation de la jouissance en faim, du désir en agressivité. Le besoin (agressif) se rend maître d'un réseau de pouvoir diffus dans la société. La faim sexuelle, la pulsion aggressive de propriété sont parmi les figures fondamentales du réseau de pouvoir (domination du mâle sur la femme, de l'homme sur l'enfant, du puissant sur le faible). En se plaçant ainsi au niveau du pouvoir (le niveau de l'agression sexuelle, le niveau de la normalité mentale contre la folie, le niveau de la normalité sociale contre la criminalité), les tendances fondatrices de la socialité sont entièrement fascisées par le dedans. L'inconscient s'y manifeste comme agression, exigence d'ordre, réformisme et délire nazi.

L'idée freudienne d'un instinct de mort qui détermine l'agressivité reste une manifestation du naturalisme propre au

point de vue freudien en général¹. L'agression est un *produit historique*, et plus précisément un produit du *déplacement-investissement paranoïaque du désir*.

Le refoulement transforme le désir en système paranoïaque qui parcourt et organise les forces sociales en peuple, société interclassiste, force de travail, totalité sociale. Mais à l'origine, il y a eu la jouissance, le désir. Sur lesquels le refoulement a agi préventivement, pour rendre possible le système de la prestation.

Il faut reconnaître ici — contre le spontanéisme et le triomphalisme jeunes prolétariens — que toute pulsion n'est pas forcément libératrice, ni tout délire forcément désirant. Il faut repérer les pulsions qui fonctionnent comme investissements agressifs et défenses du pouvoir (sexuel, mental, social, racial, culturel, économique) d'une couche sociale exploitée contre une autre couche sociale exploitée. Découvrir le fascisme des mâles, des adultes, des Blancs, des normaux, comme composante structurale du système culturel quotidien. Préalable nécessaire pour comprendre tant les raisons d'un investissement *agressif* de l'inconscient (délire nazi) que d'un investissement *réformiste* du désir (défense de la totalité sociale).

Dans le délire nazi, le sujet demeurant nié, le refoulé se déploie de manière paranoïaque en investissement agressif non pas contre le système de la prestation, mais contre un opprimé de l'étage du dessous (la femme, l'enfant, l'homosexuel, le chevelu, le marginal, le fou, l'absentéiste, le voyou...).

C'est seulement *du point de vue du sujet* refoulé (en libération) qu'on peut regarder (comprendre) le nœud entre désir et histoire de ses investissements (paranoïaco-réformistes ou schizo-libérateurs).

1. Nous proposons ici une distinction entre agressivité et instinct de mort qui, chez Freud, sont renvoyés à la même origine. L'agressivité est une forme déterminée de comportements, produits dans des conditions sociales répressives. Instinct de mort est une formulation qui tend à occulter la détermination historique et sociale de l'agressivité.

*Pouvoir et autonomie : fascination
de la terreur, sympathie de la libération*

Le pouvoir peut recueillir et investir de manière paranoïaque les désirs, en les attirant par son caractère fascinant. La *fascination* est la forme terroriste (paranoïaque) de l'être-impliqué. L'État, sa puissance infinie, sa violence exercent un envoûtement qui est celui de l'annulation de soi devant l'autre à qui on se confie totalement.

La parole terroriste de la littérature ou de l'art exerce le même envoûtement, en ce qu'elle enveloppe et transporte un sujet qui depuis toujours est exclu de la possibilité de parler. L'inconscient de l'opprimé qui ne se rebelle pas est occupé par la fascination de la parole terroriste du pouvoir (l'information, les média...) : comme ceux qui sont culturellement en position de soumission vivent fascinés par la parole terroriste de l'art, de la littérature, du cinéma...

La fascination est la force d'implication du pouvoir. C'est par elle que l'homme est impliqué dans son rapport à la femme : implication fondée non sur le désir mais sur le manque, sur l'attraction pour ce que le pouvoir nous a enlevé (ou nous a convaincus que nous devrions avoir et que nous n'avons pas). Le pouvoir de la fascination est le pouvoir du « moi je l'ai et pas toi ». Le consensus fondé sur la terreur requiert cet envoûtement du terrorisé ; la social-démocratie ne peut pas être dissociée de cette puissance terroriste infinie d'envoûtement que détient l'État. La social-démocratie, particulièrement sous sa forme eurocommuniste, ne peut fonctionner sans passer par la violence éblouissante du nazisme en Allemagne ou la bestialité du stalinisme musclé du PCI en Italie. Zangheri, le souriant maire de Bologne, doit recourir à la terreur des chars d'assaut, des lois d'exception, de l'état de siège, du couvre-feu, du *Berufsverbot*, des arrestations en masse : c'est-à-dire à la fascination de la terreur, dès qu'a fait faillite la fascination de l'ordre et de la propriété, synonymes de la ville rouge où tout doit être supporté.

A l'opposé de la fascination, il y a la *sympathie*. Elle nous implique à partir de ce que nous avons en commun (je l'ai comme toi, et ça nous plaît).

La sympathie ouvre l'inconscient à la production des désirs, elle en fait une force libératrice, elle introduit à la jouissance : tandis que la fascination conduit à la possession phallique, à la domination.

La lutte de classe est sympathique.

La politique est fascination.

Le léninisme put « impliquer » le peuple russe au cours de l'Octobre 17 parce que le bolchevisme était alors sympathique : il interprétait, explicitait, organisait la puissance terrible, désirante et libératoire des prolétaires et des soldats, et la conduisait à la révolution.

Le parti de Staline, celui qui massacre les ouvriers rebelles, qui réprime l'autonomie des masses et des intellectuels, peut certes « impliquer » aussi des masses d'opprimés — comme du reste le nazisme — mais seulement sur la base de sa puissance infinie, de sa terreur. Il fascine parce qu'il est tout ce que les masses ne sont pas, il est le parti-phallus qui pénètre en semant la mort dans le corps vivant des masses, réduites de nouveau à la passivité.

Nous sommes convaincus que *la forme libératrice de l'organisation réside seulement dans la sympathie*. Les masses possèdent en elles la force de vaincre, si elles sont — au plan de l'inconscient — libérées de la fascination du pouvoir, si la domination du régime au plan de l'information est renversée, si l'on réussit à démontrer que l'*Unità*¹ est un torchon plein de mensonges fascistes, au même titre que le *Corriere della Sera*², bref, si la classe est libérée de l'investissement paranoïaque du consensus, du règne inconscient et agressif de l'ordre.

La tâche de l'organisation sympathique est d'opérer cette libération, de nous impliquer de manière homosexuelle sur la base de ce que nous avons en commun : sur la base de notre

1. *Unità* : l'organe du PCI.

2. *Corriere della Sera* : journal de centre gauche.

PRÉPARATIFS À TRAVERS LES NUAGES

im-pouvoir. L'homosexualité est l'unique forme possible de sexualité qui ne reproduit pas la domination, qui rompt le réseau du pouvoir quotidien.

Tel est le sens dernier de 68, de la vague mondiale de révolution culturelle, de la lutte ouvrière égalitaire. C'est ce concept de l'organisation comme transversalité sympathique, que propose *Alice*.

(Août 1976)

IV. OÙ LE SUJET COLLECTIF ÉCRIT TRANSVERSALEMENT

Écriture (et) pratique anti-institutionnelle

Pendant toutes les années où nous avons parlé de *mettre la politique au poste de commandement*, nous entendions en fait quelque chose de bien différent. Nous entendions par politique la *lutte de classe* et dans la lutte de classe la ligne révolutionnaire.

Une scène d'abord presque déserte, devenue par la suite archibondée.

Bondée (aujourd'hui) pour cacher, suffoquer, faire taire la voix des vrais acteurs : de ces fauteurs de scandale qui ont quelque chose d'inaudible à dire, quelque chose d'urgent, d'indispensable ; un besoin radical, qui n'admet pas de médiation, qui impose sa logique autonome et libératrice.

En 68, dire : « mettre la politique au poste de commandement » signifiait refuser la prétention à jouer seules de couches intellectuelles prêtes à répéter des exercices parfaitement inutiles, ou des professions de foi liées à la réalité de l'Italie au sortir de la guerre, une Italie qui avait cessé d'exister. C'est contre ces mandarins et ces littérateurs, qu'il importait de remettre la politique au poste de commandement.

La politique : mais laquelle ? En ce temps-là, nous soutenions dans les assemblées de masse une vérité que l'expérience prolétarienne connaît depuis toujours : que la politique est une scène sur laquelle tout le monde se trouve, même quand on prétend ne pas y être. En portant la politique à chaque niveau de l'existence et de la pratique, nous rompions les

digues des institutions distinctes et des niveaux séparés, mais nous rompons aussi les digues de la politique : c'est avec la force des besoins qui se passent de discussion, que les masses faisaient irruption sur la scène au cours du mai français ou du 3 juillet turinois¹. Le refoulé de toute l'histoire, ce que la politique avait occulté pendant des décennies, y compris à sa propre conscience, ce refoulé qui avait ré-explosé pendant la Révolution culturelle — balayant les structures formalisées de l'État, du parti, du socialisme même — envahissait une scène sur laquelle les faces de carême qui représentent l'institution pâlissaient, en proie à l'effarement. Non sans chercher bientôt à reconduire, sous des mots nouveaux, ces mêmes besoins dans l'ordre institutionnel et dans les catégories de son discours déjà codifié.

La politique : mais laquelle? Celle des masses, des assemblées où la culture bourgeoise était démasquée et ses vestales attaquées; celle des luttes égalitaires dirigées contre la production, des augmentations identiques pour tous, de la rupture ouvrière avec la logique du contrat.

C'est cela que nous proposons, quant à nous, de faire entrer dans la pratique théorique, dans la pratique de l'écriture. Non pour la rénover comme institution, en mandarins attentifs à une réalité nouvelle, à de nouveaux contenus à ajouter tant aux rimes amour/toujours qu'aux alambics expérimentaux. Mais pour faire sauter les structures institutionnelles et reconstruire l'écriture comme pratique spécifique, comme articulation du Mouvement. Pas question non plus d'un autre reportage, dans lequel rien ne changeait sinon le public auquel on s'adresserait. Nous visions une écriture : transcription du procès dans un contexte particulier, inscription du sujet politique dans une organisation de signes théoriques, de signes poétiques...

Voilà ce que nous avons en tête quand nous réclamions que la politique soit mise au poste de commandement, contre les zéloteurs bien-pensants de l'indépendance de la culture.

1. Émeutes du Corso Traiano, en 1969 — dont on trouvera la description dans le roman de N. Balestrini, *Nous voulons tout*, éd. du Seuil, 1973 (NdT).

Malheureusement, les acteurs qui traditionnellement agissent sur la scène de l'histoire, les politiciens, ceux qui assurent la médiation entre besoins des masses et ordre institutionnel, ont réussi à reconstruire leur espace; à chasser au-dehors ces nouveaux acteurs, qui étaient apparus au grand jour avec la violence de leurs besoins, pour les contraindre à endosser des vêtements qui les rendent reconnaissables pour l'institution.

La politique : mais laquelle? La ligne révolutionnaire s'est trouvée progressivement rejetée aux marges des instances organisées du Mouvement, elle a disparu de la scène proprement politique. L'institution a bientôt fait de cicatriser ses blessures. Moyennant quoi, l'institutionnalisation d'un côté, le volontarisme de l'autre s'insinuent dans le cadre militant du Mouvement, y restaurant la schizophrénie entre politique et quotidien.

Le quotidien, les besoins, le refus, tout cela est refoulé, et la scène de la politique redevient tranquille, restituée à la normalité de l'institution et de ses rites.

Aujourd'hui, la « politisation » des intellectuels appartenant au système (les « hommes de culture ») est diffuse et frénétique. Les mêmes qui jacassaient hier en faveur de l'indépendance de la culture sont désormais pris par l'engagement civique et démocratique. Les écrivains se prononcent contre la violence; ils s'unissent au chœur qui, au nom de la civilisation, s'emploie à « criminaliser » les formes les plus dures des luttes ouvrières.

Même le révisionnisme place la politique au poste de commandement; mais une politique de participation à la gestion des institutions : des institutions qui reproduisent la logique capitaliste de la domination.

Face à cela, il y a, chez le cadre militant du Mouvement, une incapacité à réagir de manière globale, à reconduire l'offensive; une tendance diffuse (dans les organisations en particulier) à accepter la logique du reflux et de l'institutionnalisation. Néo-réformisme dans la politique, et retour à une organisation du style III^e Internationale.

Arrivés à ce point, nous disons : *non au primat du politique.*

Non au primat du politique sur la littérature. Nous revendiquons la capacité d'autonomie de l'écriture, comme refus et rupture de sa transformation en spectacle, comme refus de la scission entre politique et quotidien. Nous disons qu'avancer vers la reconstruction de la ligne révolutionnaire dans le Mouvement peut se faire à travers cette forme de l'écriture. *Contre la politique, nous réclamons le primat pour la lutte de classe.* En 68, nous avons revendiqué la subordination de chaque geste à la politique. Le projet reste le même. Au poste de commandement, la lutte de classe. Jusqu'en 68, c'était l'intellectuel étranger à la lutte de classe qui parlait d'autonomie (ou d'engagement). Mais le processus de prolétarianisation a, entre-temps, transformé subjectivement le cadre intellectuel; aujourd'hui, l'intellectuel qui revendique son autonomie fait tout un avec le militant communiste : non en vertu d'une simple adhésion, ou d'un choix, mais parce qu'il appartient au Mouvement, à la classe, parce qu'il en partage les besoins matériels et politiques.

Nous avons plus précisément en tête l'expérience de l'avant-garde historique, au cours des années vingt et après : face à la répression stalinienne et social-démocrate, pendant le long silence du matérialisme et de l'autonomie révolutionnaire, l'avant-garde historique a persévéré dans sa volonté de rechercher une solution radicale, et dans sa capacité d'en offrir une préfiguration par sa « façon » d'écrire. L'écriture comme destruction, l'écriture comme primat de l'autonomie sur l'institué : telle fut l'indication de l'avant-garde historique. Rupture du rapport entre l'activité scripturaire et le spectacle, critique de toute transformation en spectacle. Tel fut Dada.

Reconstruire le rapport entre écriture et pratique, conduire l'écriture comme une pratique politique, voilà Maïakovski, avec son refus de la scission entre Mouvement et parti, entre vie quotidienne et politique, entre changement du monde et transformation de la vie.

Aujourd'hui, nous recherchons une forme semblable et nouvelle. Le *Mao-dadaïsme* : c'est le point de vue que le

président vieux-bébé exprime dans certain dialogue avec sa nièce, où il lui conseille de ne pas aller aux assemblées et fait l'éloge de la révolte contre la bonne éducation civique, contre la politique-devoir, contre la participation institutionnelle.

La production de textes constitue un niveau de la pratique, une pratique déterminée dans l'espace, chaque fois, d'un sujet historique global. Ce n'est pas forcément une pratique d'arrière-garde. Il faut cesser de penser à l'écriture comme à une histoire unique. C'est l'histoire *de son sujet* qu'il faut étudier. Et le sujet de la littérature (produit de la pratique qu'est l'écriture) ne vit pas dans un espace métaphysique, mais dans un espace historique. Il y a la littérature-institution et son dehors; il y a l'institution comme sujet d'une littérature; il y a le refoulé, et sa constitution en sujet de pratique : une écriture qui rend possible son émergence, qui exprime le point de vue du refoulé. Cette forme de pratique-là peut dessiner de manière prémonitoire la figure du Mouvement, tel qu'il émerge, articulé et organique, d'un processus de reflux et de recomposition (tandis que d'autres formes de pratiques du Mouvement en présentent une figure dépassée, institutionnalisée).

Travailler à la production de textes avec pour propos : le refus du primat de la politique institutionnelle; l'ouverture de l'écriture à la pression du refoulé qui se présente sous la forme de l'existence ouvrière quotidienne, dans ses besoins, à travers diverses figures propagatrices de désagrégation et de mise en route d'un nouveau procès : le mouvement féministe, les jeunes de la ville, les chômeurs volontaires, la collectivisation, la clandestinité armée.

Bref, Mao plus Dada.

L'écriture trans-crit le sujet refoulé par l'histoire politique. Au poste de commandement, la réémergence de la ligne révolutionnaire au sein du Mouvement.

L'écriture matérialiste rompt le rapport codifié entre les mots et les choses, elle fait vivre un nouveau rapport entre

intention et signe, à l'intérieur d'une collectivisation du langage, par la bouche d'un sujet qui parle avec la voix collective des masses en Mouvement.

Hors de l'institution littéraire, un nouveau sujet de pratique se met ainsi à écrire; qui produit des *textes collectifs* — parce qu'un collectif en est souvent l'auteur matériel, et parce que, de toute façon, le sujet producteur qui écrit là s'est formé dans le Mouvement, en a subi la forme collective. On voit en quel sens il importe de revendiquer l'autonomie du lieu d'où ce sujet-là écrit. Autonomie par rapport à la littérature institutionnelle, avant tout.

Pensons à la crise qui éclata dans le rapport entre avant-garde historique et mouvement ouvrier, en Russie (la *LEF*)¹, en Allemagne (*Linkskurve*)², en France (Mouvement surréaliste, Artaud). Cette crise fut déterminée par l'incapacité de l'avant-garde à mesurer sa position politique *directement* sur le Mouvement, le processus révolutionnaire *sans la médiation du parti*. Dans la période qui suivit l'explosion révolutionnaire des années vingt, l'avant-garde se mit à fonctionner comme un élément de préfiguration et un laboratoire du développement capitaliste. La négation utopique se renversait en expérimentation novatrice.

Nous pouvons aujourd'hui reprendre ce fil à partir de la prolétarianisation (matérielle et subjective) de la base sociale (donc aussi de la conscience) du travail intellectuel; renverser le type de fonctionnement préfiguratif qui fut celui de l'avant-garde historique. L'écriture collective, par la clarté de sa position, peut fonctionner comme préfiguration de possibilités nouvelles pour le Mouvement : de solutions *post-socialistes*.

Revenons à l'expérience des années vingt : d'un côté, l'avant-garde historique, de l'autre des tentatives de transcrip-

1. « Front gauche de l'art » : fondé en 1922 par Maïakovski et les futuristes, dissous en 1925 (NdT).

2. Revue allemande qui prit parti au cours des années vingt contre le stalinisme naissant, en particulier dans le domaine culturel, et partant contre la ligne officielle du Parti communiste allemand (NdT).

tion collective : le *proletkult*¹, les correspondants ouvriers², la ligue des écrivains prolétariens. Deux éléments qui ne surent pas s'unir, mais qui représentaient la continuation de la vague révolutionnaire de 17, et la préfiguration d'une nouvelle vague — post-léniniste — du Mouvement.

Ils n'ont pas su s'unir, ils n'ont pas eu cette possibilité historique. L'effort pour libérer la créativité des masses sur le terrain de l'écriture n'a pas su se compléter par une transformation du mode de production des textes, n'a pas su investir la pratique textuelle comme terrain spécifique. Cependant que l'avant-garde historique, elle, n'a pas eu la possibilité de se lier aux masses, à part en quelques moments limités, ou seulement à travers la médiation des partis de la III^e Internationale (qu'on pense à l'expérience surréaliste).

Maïakovski est la conscience de cette fracture et la tentative, ou du moins le besoin, de la dépasser. Des correspondants ouvriers et une transformation du mode de production du texte; un rythme nouveau pour la poésie.

C'est une indication que nous ne pouvons pas ne pas recueillir : et c'est celle qui ici nous intéresse le plus. Une indication qui ne pouvait pas alors prendre corps, vivre, s'organiser, et pas plus sur le plan de la pratique politique que sur celui de la pratique textuelle; elle ne le pouvait pas parce que sa condition même n'était pas donnée, soit l'existence d'un Mouvement capable jusque dans ses dimensions de masse d'investir la sphère de l'existence, de consolider le produit des luttes dans la forme du vécu, de faire des modes collectivisés de la vie le lieu d'organisation de ses besoins, et de la transformation des rapports entre les hommes, la base rouge des besoins radicaux pour une guerre de harcèlement. Toute préfiguration était dès lors enfermée dans le ghetto de

1. Organisations prolétariennes d'éducation et de culture dont le principal théoricien fut Bogdanov, créées en 1917, dissoutes en 1923; l'axe y était placé sur la créativité de masse (NdT).

2. Correspondances des journaux communistes venues directement des usines (NdT).

PRÉPARATIFS À TRAVERS LES NUAGES

l'utopie; elle ne pouvait se lier à une pratique réelle d'extranéité, de séparation, de transformation. D'autonomie.

Ce qui, aujourd'hui, devient possible? Un espace où notre projet peut prendre place, un espace où l'écriture se transforme comme production du Mouvement, où le Mouvement écrit, est écrit, se transforme à travers des pratiques différentes — et différencées.

(A/traverso, octobre 1975)

Des masses aux masses. Mais comment?

« Où est la nouveauté de ce congrès? » se demande Fabio Mussi dans *Rinascità* (hebdomadaire culturel du PCI) à propos du congrès des intellectuels du parti. Et il répond : « Le Roi s'est présenté nu. C'est sans assumer les vues d'une doctrine déjà toute prête, que le parti a avancé une proposition politique... Pour l'Italie d'aujourd'hui, la question centrale est celle d'une participation active au processus de rénovation... De là la nécessité d'un consensus. »

Au-delà de la nudité du Roi, voilà donc le sens de la proposition de Berlinguer aux intellectuels. D'un côté, l'appareil de pouvoir policier et stalinien doit contraindre les ouvriers à la reddition, aux heures supplémentaires, à une productivité toujours plus intense. De l'autre, il faut que les intellectuels organisent le consensus social autour des objectifs que l'État et le capital ont fixés pour la production.

Quand la culture est colonisation

Les intellectuels sont là comme fonctionnaires de l'unité entre classes, comme médiateurs de la supériorité du système de la production de la valeur, comme médiateurs de l'hégémonie du moment de la production sur celui de la vie. A partir de quoi, la vie est entendue comme aberration, l'autonomie comme désagrégation, l'expression des sujets comme provocation. Et les intellectuels, eux, sont contre l'aberration,

la désagrégation, la provocation; ils sont pour la mort, pour la domination du capital sur le temps de vie ouvrier; avec la médiation du consensus qui transforme cette domination en hégémonie.

Mais alors, parlons-en une bonne fois, au terme de ce congrès des intellectuels; quelle est la proposition de culture qu'avance le PCI et quelles valeurs s'efforce-t-elle de mettre en œuvre? Des valeurs qui, d'un côté, reprennent et hypostasient l'état de choses présent, les rapports existants de production; et qui de l'autre prétendent « recentrer » les produits de l'élaboration intellectuelle, contraindre à la participation des sujets qui se situent « au-dehors ». Culture PCI — propagande blanche dans les ghettos noirs — colonisation.

Pour détruire cette proposition culturelle colonialiste, cette culture de l'intégration et de la participation forcée, il faut critiquer la *figure même de l'intellectuel* que le réformisme a élaborée et pratiquée; et c'est le concept d'*intellectuel* « *organique* » qui est alors en question: pour autant que de ce concept dérive toute une tradition qui voit dans la pratique théorique et l'activité culturelle un processus en soi externe aux rapports de classes, et capable d'entrer dans le jeu des rapports sociaux seulement s'il passe par la médiation de l'institution, autrement dit comme instrument de pouvoir (d'organisation du consensus, avec éventuellement la mystification de l'hégémonie, courroie de transmission du pouvoir capitaliste vers le monde ouvrier).

Or, la réalité du travail intellectuel a profondément changé; mais de cela, la doctrine de Berlinguer ne peut se rendre compte, parce que le personnel auquel le PCI fait référence est ce ramassis d'intellectuels bourgeois, d'académiciens, de barons, de porte-serviettes qui, après avoir fait un peu de 68, s'inscrivirent au parti en vitesse, pour avoir quelques possibilités de parasiter dans l'Université: le même personnel social qui a servi successivement tous les patrons, maintenu intacte la structure de son activité sous le fascisme, puis pendant trente ans de démocratie-chrétienne, et qui se prépare aujourd'hui à tenir son rôle dans une phase de totalitarisme social-démocrate sous couvert de participation.

La base sociale sur laquelle s'appuie la doctrine de Berlinguer tend à devenir entièrement bourgeoise : cela est vrai aussi au plan de la production culturelle ; les intellectuels de l'institution constituent la base d'intervention du PCI, au moment précis où, ailleurs, le travail intellectuel se prolétarise. Ce qui, à nous, nous permet d'entamer une tout autre analyse : celle de *l'inscription de la pratique théorique ou linguistique*, et de la transformation culturelle dans le *Mouvement*, dans la lutte ouvrière contre le travail et dans la critique pratique de l'économie.

Toute l'histoire de la littérature et de la culture a été celle d'un refoulement du sujet pratique : refoulement du travail qui produit le texte, refoulement du vécu, du corps, de la sexualité, de la contradiction ; le langage dit compréhensible se fonde sur le refoulement de la contradiction instaurée par tous ces refus. C'est là aussi ce qui, du point de vue du Mouvement révolutionnaire, a rendu imperméables l'un à l'autre texte et processus historique.

Le langage en est venu ainsi à fonctionner comme moment de l'organisation du travail, la culture comme organisation du consensus ; la contradiction n'a cessé d'être niée ; et même lorsque la littérature prétendait traduire l'hégémonie des forces sociales du travail, elle le faisait en les reflétant sous leur être présent, en les reproduisant sous leur figure capitaliste : force de travail ou passivité du peuple. L'hégémonie ouvrière entendue comme dictature du donné sur la classe ouvrière s'est traduite en dictature du langage comme dictature du compréhensible sur le sujet en mouvement, comme refoulement et codification du geste destructif.

Où l'écriture devient inscription réciproque

L'attribution de ce type de délégation aux intellectuels s'est perpétuée du fait de la politique culturelle « gramscienne » du PCI — l'écriture y restant toujours séparée du processus réel

de transformation. Dans l'avant-garde historique, ou au moins à certains de ses moments, avait émergé la pression du sujet, et son caractère réellement contradictoire par rapport à l'ordre du texte. Le texte comme tel refoulait la réalité du sujet en mouvement; et le processus historique refoulait la transformation culturelle. Mais Rimbaud, Lautréamont, Klebnikov, Artaud : ç'avaient été quelques moments d'irruption du vécu, et de l'irréductibilité du corps, dans le langage; le délire était chez eux moment d'émergence du sujet dans le texte.

C'est Dada qui recueillit cette irruption, en formant le dessein de rompre la séparation entre texte et histoire, littérature et politique, langage et mouvement. Malheureusement, le dadaïsme tenta *l'inscription réciproque du texte dans le Mouvement et du sujet dans l'écriture* en un lieu constitutionnellement impuissant, celui de l'art (même s'il est déconsacré). Ce qui manquait au dadaïsme, c'est la condition *pratique* de la prolétarisation, comme condition *matérielle* de l'inscription réciproque de l'écriture dans le Mouvement et du sujet du Mouvement dans la pratique textuelle.

La prolétarisation du travail intellectuel, tant dans sa figure technico-scientifique que dans sa figure créatrice, crée une condition nouvelle, sur laquelle se fonde la possibilité d'une pratique textuelle capable d'inscrire en son sein le processus de transformation de l'existence et la lutte prolétarienne contre l'état de choses existant. Le réformisme, lui, ne choisit pas le travail intellectuel prolétarisé, ne s'adresse pas aux techniciens et savants producteurs, ne parle pas de l'intelligence vivante créatrice, ne s'adresse pas aux artistes prolétariés, aux prolétaires qui écrivent.

Il est clair que, lorsque nous posons le problème du travail intellectuel, de l'activité culturelle, de la pratique textuelle, de la transformation linguistique, nous nous situons sur un terrain absolument différent. Avant tout, parce que nous reconnaissons que l'écriture et la culture se situent *matériellement à l'intérieur du processus de transformation globale dont la classe ouvrière est le sujet*. En second lieu, parce que nous reconnaissons que c'est une couche sociale prolétarisée qui se

fait porteuse — comme d'une activité spécifique — de transformation linguistique.

Reprenons dès lors la leçon de l'avant-garde historique, reprenons le dessein dadaïste :

1. Changer le monde ne suffit pas, il faut encore *transformer la vie et le langage*. Parce que la vie est la forme quotidienne des rapports de classe, parce que le langage est le support fondamental de tout processus productif, et de toute transformation du processus productif.

2. Il faut rompre la séparation entre art et vie; inscrire, dans la pratique qui écrit le texte, la rupture subjective par quoi la classe interrompt le circuit productif; *faire circuler le signifiant* (dans lequel s'inscrit le désir) *comme rupture des circuits de communication*.

Inscrire dans la pratique révolutionnaire la rupture textuelle, le texte collectif. Consolider dans la forme de l'écriture collective la transformation culturelle profonde qui se détermine à travers les processus de bouleversement global dont la classe est l'agent.

Que l'écriture transversale peut être parcours de recomposition

Nous avons dit plusieurs fois que la forme d'organisation que la classe en lutte s'était donnée dans les années soixante n'a pu se consolider qu'en dehors des modèles de partis ou des structures de conseils. La forme d'organisation la plus solide, la vraie base rouge, sédimentée par le refus du travail et par l'insubordination égalitaire des années soixante, c'est *la transformation culturelle*, la mutation anthropologique, les comportements, le langage, les gestes di-vers, irréductibles à l'ordre et au code de la prestation.

Nous pouvons, à partir de là, avancer une hypothèse : la pratique de la transformation culturelle, l'inscription réciproque l'un dans l'autre du processus révolutionnaire et du texte, constituent une manière nouvelle d'accomplir l'opéra-

tion que le président Mao désignait comme la forme principale de tout travail d'organisation : recueillir les idées dispersées des masses, les systématiser, puis les reposer aux masses. Le processus d'organisation tient dans cette capacité de synthétiser, de consolider, de relancer de manière continue ce que les masses ont transformé par leurs luttes.

C'est bien là le parcours de l'écriture collective, de l'activité de rupture et de transformation culturelle.

Le léninisme avait repéré un terrain de pratique organisée extrêmement efficace, le parti de cadres militants, avant-garde qui rompt le front sur un point et entraîne derrière elle un déploiement de forces formidable. Mais un fonctionnement de l'organisation tel que celui-là est lié de manière irrémédiable à une composition de classe dans laquelle le prolétariat n'est qu'une force minoritaire, une force incapable de s'auto-organiser. « Le léninisme est-il possible dans les métropoles? » se demande H. J. Krahl. Le léninisme est devenu un rituel, l'hypostase d'une force d'organisation transformée en modèle, quand il n'était, tout au contraire, que la solution d'une situation déterminée. Et le malheur est que, ainsi, il n'a plus fait que reproduire un fonctionnement abstrait.

La diffusion et l'extension urbaine de la figure de classe, et la subsomption du travail intellectuel technico-scientifique — au sein des sociétés hautement développées — au système de l'intelligence capitalisée, nous amène à avancer l'hypothèse qu'est possible une organisation nouvelle : *l'inscription réciproque, l'un dans l'autre, du texte et du processus*, l'inscription de la transformation culturelle dans le mouvement révolutionnaire, l'inscription du sujet révolutionnaire dans un texte qui circule comme véhicule et facteur de consolidation de la transformation culturelle, tout cela peut être entendu comme une réponse neuve au problème de l'organisation. Et sans doute ne voyons-nous pas encore toutes les implications d'un tel discours.

Pour l'instant, nous savons au moins ceci :

1. Le *dadaïsme* voulait dépasser la séparation entre langage et révolution, art et vie. Il en est resté à une intention

parce qu'il n'était pas dans le mouvement prolétarien, et parce que le mouvement prolétarien n'était pas dans Dada. Parce que renversement des rapports de classe, et transformation culturelle ou anthropologique, ne s'entremêlaient pas, au sein même de la vie et de la matérialité des besoins ouvriers.

2. Le *maoïsme* nous indique un parcours pour l'organisation : non plus comme représentation du sujet-avant-garde, mais comme capacité de synthétiser les besoins et tendances *présents dans la réalité matérielle* des comportements des masses, de les traduire en fonction d'un terrain d'intervention et de reposer à tous cette synthèse.

Des masses aux masses. Oui, mais comment ?

Qui donc a dit que le processus de synthèse devait toujours suivre les chemins de la politique ? Sans doute le sentier compliqué — en grande partie encore à explorer — de l'écriture, de l'information, est-il capable de nous faire pénétrer bien plus profondément dans la forêt des transformations, dans la jungle du refus du travail et des luttes quotidiennes, dans le combat incessant contre la société de la prestation et de l'exploitation.

(*A/traverso, février 1977*)

... Ce qui précède constitue notre parcours collectif de 1975 à 1977 : partis d'une critique de l'économie et de la politique, ou du militantisme et du socialisme comme reproductions de la politique et de l'économie ; — d'une critique de l'idéologie et du refoulement du sujet dans la pensée post-marxienne ; — d'une critique du naturalisme freudien et du familialisme psychanalytique, pour désigner dans la transformation un moment d'émergence du désir ; nous en étions arrivés à formuler une hypothèse pratique d'écriture collective, d'information au sein du Mouvement, de transformation culturelle.

Nous avons en face de nous, et nous le savions, le monstre horrible de la restructuration antiouvrière, de la cadavérisation de l'existence par les institutions, le monstre horrible de l'euro-communisme à lire comme : social-démocratie plus stalinisme.

Or, notre hypothèse, là-dessus, a fonctionné. De cela, nous entendons parler un peu. Et de ce qu'a été la riposte du pouvoir.

2

**Comment le ciel
est tombé sur la terre**

Comment le ciel est tombé sur la terre

Intermède sur Alice, l'information, le jeune prolétariat, les Indiens, l'insurrection de Bologne et d'autres choses.

Dès le mois de mai 1975, après les affrontements de rues de Milan — où, pendant une semaine, les jeunes prolétaires avaient tenu la ville contre les fascistes, la police, les réformistes —, nous avons dit : « le marginal au centre ».

Et c'est précisément ce qui arriva, au cours de l'année 1976, avec la constitution de cercles du jeune prolétariat à Milan, Rome et Bologne; puis avec l'automne des autoréductions où des dizaines de milliers de jeunes ouvriers, d'étudiants et de chômeurs venant de cités de la périphérie, se rassemblèrent dans les centres, pour s'approprier des biens dont ils avaient toujours été exclus : ce furent le cinéma gratis, les expropriations pratiquées dans les magasins d'habillement et de disques, les autoréductions dans les restaurants.

Le 7 décembre 1976, des milliers de jeunes prolétaires des cercles de Milan décidaient d'empêcher la première de la *Scala*, image de l'arrogance d'une bourgeoisie qui, au moment même où elle imposait des sacrifices aux masses, où elle contraignait au chômage des milliers de jeunes, où elle réduisait le salaire réel, se permettait la pompe incroyable de la première traditionnelle, avec un spectacle de l'imbécile Franco Zeffirelli¹. Des dizaines de milliers de jeunes livrèrent bataille pendant toute la soirée, s'affrontant aux policiers

1. Franco Zeffirelli : metteur en scène de théâtre et de cinéma italien; auteur entre autres d'une énième version cinématographique de *Roméo et Juliette* (NdT).

dans de nombreux quartiers du centre de Milan. Ils furent repoussés, et le bilan « militaire » de la journée s'avéra désastreux pour les camarades : trente blessés, deux cent cinquante interpellations, trente et une arrestations. L'objectif n'avait pas été atteint. La défaite de la *Scala* entraîna un moment de crise pour le Mouvement des jeunes prolétaires de Milan (et dans les mois qui suivirent, le Mouvement milanais paiera les conséquences de cette faiblesse). Mais cette défaite contraignit à une réflexion et même à une préparation militaire beaucoup plus sérieuse tous les camarades décidés à poursuivre et relancer le mouvement de libération qui s'était renforcé au cours des derniers mois de 1976.

Pendant les mois de décembre et de janvier, la discussion fut très intense. Ou tout était fini ou tout recommençait. L'histoire de ces dix années de lutte extrêmement serrée, qui avaient suivi 68, pendant lesquelles l'offensive de classe avait été continue ne s'était pas laissé arrêter, l'histoire de ces dix années en était à un tournant évident.

Le Mouvement des jeunes prolétaires pouvait devenir celui de la libération à l'égard du travail, et rompre l'épais mur institutionnel construit par les forces du compromis historique.

Décembre 1976

« Germanisation. Blocage de type nazi des institutions. Voyez les institutions de l'information. Du *Corriere della Sera*¹ à la TV réformée, du *Manifesto*² à *il Tempo*³ et à *l'Unità*⁴, le mécanisme totalitaire de l'unanimité fonctionne. Prenons le thème des sacrifices.

« On discute à tout bout de champ de la manière et de la

1. *Corriere della Sera* : journal du centre-gauche.

2. *Manifesto* : organe du Parti d'unité populaire (PDUP).

3. *Il Tempo* : journal démocrate-chrétien.

4. *L'Unità* : organe du PCI. (Notes du traducteur.)

raison de faire des sacrifices. Mais un point ne vient à l'esprit de personne : que les lois de l'économie ne sont pas un fait naturel, et qu'il n'y a aucune raison naturelle pour que la vie soit contrainte de se sacrifier à l'économie. Cette analyse élémentaire — cet exercice élémentaire de l'intelligence — sont rigoureusement exclus du champ du dicible. L'économie et ses lois sont érigées en nature ; et la vie doit être sacrifiée à la restauration de cette nature temporairement déséquilibrée. « L'unanimité sur ce thème des sacrifices est le signe d'un blocage à la fois économique et totalitaire. La vie, l'autonomie, le temps ouvrier, qui constituent la critique pratique des lois de l'économie politique, tout cela est considéré comme obscène : littéralement, hors du champ dicible. Andreotti ¹, Amendola ², Agnelli ³ discutent de la manière de capitaliser notre vie, mais ce qui est hors de doute pour eux, c'est que notre vie doit être transformée en mort (en capital). Face à pareille unanimité totalitaire de l'institution, la pratique minoritaire *underground* de l'intelligence critique ou la pratique locale des initiatives d'information ou de libération, ne suffisent plus. Il convient d'entreprendre une grande tentative — et il n'est pas dit qu'elle aille de soi : une rupture mao-dadaïste du climat de restauration et de totalitarisme clérical-réformiste.

« Ils disent que le Mouvement est mort parce qu'ils le voient à travers les lunettes de l'ancien. Ils disent que 68 est mort, et ils espèrent exorciser 78. Mais le triomphalisme de la politique est impuissant.

« La seule tolérance vis-à-vis de ce qui est personnel (où toutes les séparations sont justifiées mais ne pèsent bientôt sur

1. Andreotti, président du Conseil. Démocrate-chrétien et chef du gouvernement dit alors « d'abstention », car il s'appuyait sur l'accord des partis de l'arc constitutionnel (de la DC au PCI), devenu accord de gouvernement depuis (NdT).

2. Amendola, dirigeant du PCI, célèbre pour ses appels à l'austérité auprès des ouvriers, pour sa célébration du travail manuel à l'usage des jeunes générations et pour son goût à mettre au pas les intellectuels récalcitrants (NdT).

3. Agnelli, PDG de Fiat (NdT).

rien) est, elle, sans perspective. Le mao-dadaïsme propose de faire les choses en grand. Sabotage de l'institution totalitaire des mass media. Non pas des informations alternatives, mais une pratique qui informe. Nous ne *parlons* pas de la vie contre l'économie. Nous *organisons* des événements, nous accomplissons des gestes susceptibles d'être la vie contre l'économie. »

(*A/traverso, décembre 1976*)

Nous avons choisi le terrain de l'information comme lieu privilégié de transformation et possibilité de traverser en son ensemble la réalité complexe du Mouvement.

Radio-Alice diffusait depuis février 1976, en tant qu'émetteur de Mouvement; il fonctionnait comme moment d'auto-reconnaissance et d'agrégation pour les couches du jeune prolétariat, il avait rendu possible et construit de nouvelles formes de socialisations dans l'ordre double de la langue et de l'information, il avait rompu l'unanimité institutionnelle dans l'information.

Mais désormais, le problème était d'aller au-delà, aussi bien dans l'usage de la radio que dans l'usage des autres instruments d'information.

Un moment d'agrégation et d'autoreconnaissance ne suffit plus. Il fallait partir à l'*assaut*.

Où des informations fausses produisent des événements vrais

« La contre-information a dénoncé ce que le pouvoir dit de faux, partout où le miroir langagier du pouvoir reflète la réalité de manière déformée — elle a rétabli le vrai, mais comme on reconstruit un pur reflet.

« *Radio-Alice*, le langage au-delà du miroir, a construit un espace dans lequel le sujet se reconnaît non plus comme dans un miroir, comme une vérité réétablie, comme une reproduction immobile, mais comme la pratique d'une existence en

transformation (et le langage est bien un niveau de la transformation).

« Allons maintenant plus loin. Il ne suffit pas de dénoncer les *mensonges* du pouvoir; il faut encore dénoncer et briser la *vérité* du pouvoir. Quand le pouvoir dit la vérité et prétend qu'elle est naturelle, il faut dénoncer ce qu'il y a d'inhumain et d'absurde dans cet ordre de la réalité que l'ordre du discours (le discours de l'ordre) reproduit et reflète: et consolide. Dévoiler le caractère délirant du pouvoir. Et ce n'est pas encore tout.

« Il s'agit de prendre par un acte d'autovalidation la place du pouvoir, de parler avec sa voix. D'émettre des signes avec la voix et sur le ton du pouvoir. Mais des signes faux. Produisons des informations fausses qui dévoilent ce que le pouvoir cache, et qui produisent la révolte contre la force de son discours. »

« Reproduisons le jeu magique de la vérité falsificatrice, pour dire avec le langage des *mass media* ce que celles-ci veulent conjurer. Il suffit d'un écart minime pour que le pouvoir exhibe son délire: Lama¹ dit tous les jours que les ouvriers absentéistes doivent être fusillés. Mais cette vérité du pouvoir se cache derrière un petit écran linguistique. Brisons-le, et faisons dire à Lama ce qu'il pense réellement.

« La force du pouvoir tient dans le fait qu'il parle avec le pouvoir de la force. Nous pouvons faire dire à la Préfecture (en falsifiant ses affiches) qu'il est juste de prendre gratuitement de la viande chez le boucher.

« Sur cette voie, au-delà de la contre-information, au-delà d'*Alice*, que la réalité transforme le langage: le langage peut transformer la réalité. »

« Mettons en scène de formidables falsifications. »

Le « Centre de diffusion de nouvelles arbitraires » de Rome annonce que Carlo Giulio Argan² a rencontré Paul VI pour

1. Lama: secrétaire général de la CGIL (l'équivalent de la CGT) (NdT).

2. Carlo Giulio Argan: maire de Rome, historien de l'art, « indépendant » proche du PCI (NdT).

accomplir une action mao-dadaïste et dénoncer de cette façon théâtrale le sens du compromis historique, par un geste à la fois retentissant et raffiné.

Dans plusieurs villes, les placards de journaux locaux sortent avec des nouvelles imprévisibles.

Un matin à Bologne, le *Resto del Carlino*, journal de la bourgeoisie, parut avec les titres suivants : « 4000 ouvriers assassinés par le travail en 1976 » — « La viande augmente : Agnelli se contente de la crème » — « Enquête : 90 % des habitants de Bologne se torchent le cul avec le *Resto del Carlino* ».

En janvier, une cellule mao-dadaïste distribue un tract au cours d'une manifestation organisée par le PCI et le PRI¹, en présence d'Amendola et d'Ugo La Malfa². Le tract, signé par une association patronale, exprime l'enthousiasme de la bourgeoisie pour la ligne du PCI. Les bureaucrates accueillent le tract avec une satisfaction idiote. Des milliers de camarades ouvriers savent lire au contraire, à travers l'ironie, leur colère et leur haine.

A Rome, en février, le mouvement des Indiens métropolitains élève l'ironie et la simulation au niveau du comportement de masse. Quand des milliers de jeunes prolétaires s'emparent du redoublement systématique, linguistique et gestuel, tout devient incompréhensible pour la société de la reproduction et pour le langage du miroir.

Qui donc est ridicule ?

Le langage est la totalité des faits du monde. Quelquefois pourtant, l'on ne tient pas compte de ce que les faits dérapent tout d'un coup, tandis que le langage reste immobile. Le langage du pouvoir n'obtient sa validation que de la violence qu'il réussit à exercer en gelant les tensions, les désirs, les

1. Parti républicain italien : petit parti laïque de droite qui milite pour la « rationalité » financière du gouvernement de l'Italie (NdT).

2. Ugo La Malfa : leader du PRI.

besoins. Mais il arrive que le langage de l'espérance fraie sa voie : il s'opère alors un changement de tous les signes linguistiques, qui deviennent autant de signaux de la stupidité du pouvoir.

« Lama est un Trombadori ¹ », tel fut le premier résultat que le Mouvement obtint à Rome. Le pouvoir unifié dans sa stupidité.

« Lama, personne ne l'aima. »

« Camarades, refusons les provocations. »

Ces paroles, lancées par de soi-disant communistes dans des dizaines de réunions, sont devenues à Rome le cri de guerre d'une insurrection involontaire, une sorte d'« *Avanti popolo alla rescossa* ² ».

Le spectacle a changé. Trombadori veut porter son message de grisaille à l'Université, croit parler à une réunion de parti et finit par ressembler à Buster Keaton dans ses meilleurs jours, face à une assemblée en ébullition.

Le mécanisme du consensus est détruit; le langage du pouvoir, incapable de s'arrêter dans une éternelle autoreproduction paranoïaque, retourne contre lui-même les moyens dont il a l'habitude de faire usage pour marginaliser ceux qui sont différents.

Le langage de l'utopie devient-il le seul matériellement praticable? Un salaire pour tous, 20 heures de travail par semaine.

Le pouvoir, au même moment, redécouvre la valeur du travail manuel dans une société à haute productivité technologique. N'est-ce pas cette proposition-là qui constitue la véritable utopie, le totalement impraticable? Creuser des trous pour les remplir est un expédient idiot, mais c'est là tout ce que sa fantaisie concède au pouvoir.

Dans le renversement du contexte, chaque mot revêt une valeur sémantique différente. La boutade est devenue le mot

1. Trombadori, journaliste de *l'Unità*, connu pour ses appels à la répression contre le Mouvement (NdT).

2. « *Avanti popolo alla rescossa* » : premières paroles de l'hymne communiste italien.

d'ordre du Mouvement. « Le travail sanctifie, en avant pour les sacrifices! », crient les Indiens. Le pouvoir s'engage alors dans l'impasse de l'auto-ironie involontaire. Kennedy, Nixon, Carter, les masques du pouvoir semblent déjà des caricatures. Lama, pour son compte, poursuit la tradition édifiante du théâtre de D'Origlia Palmi ¹ et porte son message évangélique jusque parmi les bandes d'Indiens métropolitains, y recevant le succès qu'il mérite.

Chef-d'œuvre de l'ironie des masses.

Au moment où la restructuration de l'État, la restructuration capitaliste, la transformation totalitaire des institutions, visent à éliminer toute opposition de masse, et à éliminer plus particulièrement l'autonomie des jeunes prolétaires — la *pratique ironique de masse* opère un bouleversement systématique, jusqu'à faire entrevoir un programme proprement révolutionnaire.

Même si c'est incroyable, dans la rue, le langage est vraiment devenu force subversive.

Langage de la simulation et de l'ironie, langage de l'hyperbole et de l'assertion ².

1. D'Origlia Palmi : actrice romaine, morte en 1977, directrice du dernier théâtre financé par le Vatican, *il teatro San Spirito*, dont le répertoire de pièces édifiantes, morales, ou tirées de la vie des saints, constitua un dernier témoignage et sans doute le summum de l'art « kitsch » (NdT).

2. Aux quelques documents présentés devaient, pour compléter l'inventaire d'une langue et d'une pratique, s'en ajouter plusieurs autres que nous ne reproduisons pas ici parce qu'ils ont déjà été publiés en français, en particulier *De notre correspondant ouvrier Joseph Staline, Le travail rend libre et beau, Les derniers mots de Radio-Alice* : on trouvera tous ces textes dans le recueil de F. Calvi, *Italie 77*, éd. du Seuil (NdT).

Le travail rend plus libre et plus beau

Au cours des assemblées de masse tenues à l'Université, c'est un nouveau sujet prolétarien qui émerge.

Le refus ouvrier du travail se concrétise en une figure sociale massifiée, capable de parcourir transversalement le corps social tout entier selon une ligne à la fois réaliste et communiste : réduction générale de l'horaire de travail, travailler tous mais très peu. Assaut prolétarien contre la richesse produite par la société et expropriée par les bourgeois. La révolution est possible!

La grande vague de luttes, de discussions, de mobilisation qui investit l'Université — mais qui, à la différence de ce qui s'est passé en 68, est le point d'arrivée d'une transformation générale de l'existence des jeunes prolétaires et qui monte cette fois des quartiers les plus divers, de milliers de communautés et des ateliers de travail précaire — remet à l'ordre de l'actualité la révolution.

Après dix ans de lutte de classe ininterrompue — fait sans précédent dans l'histoire du mouvement ouvrier international — l'Italie, point moyen de la révolution communiste dans le monde, est de nouveau investie par le vent rouge de la transformation, de la rupture : du communisme venu à maturité.

Le Mouvement a bien montré aujourd'hui — dans les écoles, les quartiers, les usines — qu'on ne peut régler son

compte au réformisme que si l'on en comprend la vraie nature : le PCI n'est pas l'allié du pouvoir, le PCI fait organiquement partie du pouvoir capitaliste, de la contre-offensive patronale, de la cadavérisation institutionnelle. Le mouvement révolutionnaire en Italie ne doit pas commettre l'erreur de la révolution espagnole de 36, où les staliniens purent massacrer les ouvriers anarchistes, communistes, trotskistes, pour ensuite laisser passer le fascisme de France.

Une fois clarifiée la contradiction antagoniste qui nous oppose aux berlingueriens, il faut voir les deux composantes qui s'affrontent à l'intérieur du Mouvement réel : une composante étudiante, qui ressent de manière aiguë la rupture du mécanisme bourgeois de transmission du savoir, et une composante jeune prolétaire, qui place au cœur de la lutte l'ensemble des conditions de vie que — dans les maisons, les quartiers, les usines, l'emploi, les cantines, les rapports interpersonnels — les jeunes prolétaires entendent transformer et ont commencé de transformer : par la collectivisation, les autoréductions, l'appropriation, la mise en discussion de toutes les formes de l'existence, du langage à la sexualité.

Les conditions réelles d'existence des jeunes prolétaires, et des étudiants en tant que force intellectuelle de travail, forment aujourd'hui la base d'une *radicalité non idéologique* : laquelle oppose le Mouvement au réformisme, et inscrit matériellement notre Mouvement dans la lutte menée par l'ensemble de la classe ouvrière contre l'exploitation et la prestation de la vie, pour la réduction de l'horaire général de travail.

Nous sommes des chômeurs, contraints au travail précaire, à la misère, pendant que la classe ouvrière d'usine est toujours plus exploitée, contrainte à une augmentation de ses horaires de travail, aux heures supplémentaires, avec la collaboration active des syndicats.

Renversons notre condition dans une bataille pour l'emploi qui ne vise pas un pur droit au travail, mais une réduction générale de l'horaire de travail.

Travailler tous mais très peu. Ceci n'est pas un plan de

LE TRAVAIL REND PLUS LIBRE

préembauche au travail forcé et sous-payé, mais le programme sur lequel nous pouvons agir ensemble, ouvriers, étudiants, prolétaires, tous en lutte pour libérer notre vie du travail salarié et de la misère.

(A/traverso, février 1977)

L'insurrection

3 mars, Rome. La magistrature condamne Fabrizio Panzieri, militant d'*Avanguardia comunista*¹, à neuf ans de prison, pour un délit qu'il n'a pas commis. Accusé de « concours moral » dans l'homicide d'un fasciste, il est condamné à neuf ans de prison. « Concours moral » : une aberration juridique, une vengeance politique simple contre le Mouvement; la construction d'un instrument juridique capable de frapper n'importe qui, simplement sur la base d'une présomption d'appartenance au mouvement révolutionnaire.

Le Mouvement riposte avec une force impressionnante. 5 mars, Rome. Dix mille camarades à l'Université. La police les encercle en force à l'aide de camions blindés.

Par une action militaire coordonnée et précise, les camarades détruisent deux blindés, et forcent le barrage de la police. Une manifestation se forme, et envahit la ville.

Barricades le long du Tibre; puis la manif se dirige vers Regina Coeli, la prison dans laquelle est détenu le camarade Panzieri.

La bataille fait fureur pendant plus de quatre heures; la coordination est précise entre l'action de type militaire et le mouvement de masse.

6 mars, Turin. Des cortèges de masse mettent à sac les bureaux de l'usine Fiat de Mirafiori. En février, l'Université

1. Organisation marxiste-léniniste italienne proche des thèses de l'autonomie ouvrière (NdT).

de Turin avait été occupée, et la nouvelle police du PCI avait été repoussée hors du *Palazzo nuovo* de l'Université par des centaines de camarades, parmi lesquels de nombreux ouvriers.

7 mars, Bologne. Manifestation de sept mille étudiants et jeunes des quartiers, pour la libération de Panzieri. La police ne se montre pas, et doit tolérer une occupation de fait de tout le centre de la ville. La force d'autodéfense du Mouvement se révèle extrêmement élevée, le rapport entre le Mouvement et la défense organisée de ses actions est soumis continuellement au contrôle des assemblées de masse.

On arrive ainsi au 11 mars.

Bologne : des journées d'hiver à celles du printemps

Reconstruisons d'abord rapidement la chronique du Mouvement à Bologne.

Novembre

Un groupe de familles sans logement occupe un immeuble rénové de la via Galliera. Le lendemain matin, la police fait évacuer l'immeuble. La riposte est immédiate : une manif part de l'Université et va occuper un nouvel édifice, via Vicini, propriété de la Région à majorité de gauche. Quelques jours plus tard, d'autres sans-logement occupent une maison de la via Zanolini.

Décembre

La Région émet plusieurs communiqués, publiés par *l'Unità*, journal du PCI, dans lesquels elle reproche à la police de ne pas avoir rétabli l'ordre via Vicini. Les maisons occupées deviennent autant de centres d'organisation et de lutte pour les prolétaires : la police ne peut faire évacuer via Vicini qu'au moment de Noël, profitant de ce que les immigrés qui l'occupaient sont partis en vacances dans leur région d'origine. Luttés dans le secteur des services publics,

conduites par les employés municipaux, les employés des hôpitaux, les maîtres d'école.

Autoréductions pendant tout le mois dans les cinémas les plus chers du centre. Une centaine d'étudiants, contraints chaque jour à des queues extrêmement longues à la cantine universitaire pour un repas de merde, autoréduisent le prix de leurs diners dans deux restaurants. Le collectif *Jacquerie* organise cette phase des autoréductions; à la fin du mois, avant les vacances de Noël, la police cherche à empêcher les jeunes prolétaires de se concentrer dans le centre. Des centaines de jeunes se battent contre les forces de l'ordre, et reconquièrent le centre. C'est la première phase de militarisation de la ville : la police, appelée par les commerçants du centre et par le PCI, protège pendant toute la période de Noël les supermarchés, empêche toute distribution de tracts dans le centre, expulse de la ville les jeunes prolétaires non résidents ou les immigrés qui avaient participé aux luttes.

Janvier

Juste après les vacances, les autoréductions reprennent. La police charge une manif qui allait entrer dans le théâtre Duse. Vingt et un camarades sont identifiés dans un cinéma, et poursuivis comme fraudeurs, avec constitution d'association de malfaiteurs. Le 22 janvier, trois mille camarades descendent dans la rue pour s'opposer à la militarisation de la ville et à la « criminalisation », et pour imposer un « prix politique » des biens de première nécessité. Au cri de « augmentez les salaires, réduisez les horaires », ils rejoignent le siège des syndicats. Puis ils retournent vers le centre en criant : « On meurt de dioxine, on meurt d'héroïne, mais on meurt aussi à l'usine. » Enfin arrivés à la mairie, ils scandent : « La mairie est rouge à Bologne, oui, mais rouge de vergogne. »

Février

La circulaire Malfatti fait exploser la colère des étudiants. Les unes après les autres, les facultés sont occupées, l'Université devient un point d'agrégation et d'organisation formi-

dable pour plusieurs couches prolétariennes : chômeurs, avant-garde des usines, employés à un travail précaire.

Mardi 8 février. Une gigantesque assemblée est transformée en happening par la cellule d'action mao-dada du DAMS¹. Au cri de « Nous ne sommes plus étudiants », sont mises en scène les conditions réelles d'existence du jeune prolétariat : on voit la pendaison d'un jeune chômeur dans l'asile où il s'était fait hospitaliser pour être reconnu inapte au travail ; le manque de logements dans une ville où 18 000 pièces restent vides du fait de la spéculation immobilière ; le travail au noir. Tout cela sous forme de happening, action théâtrale et hurlements, gestualité qui se déchaîne au sein d'une assemblée bondée. L'ordre classique de la politique d'assemblée est complètement détruit. Les petites dames de charité du PCI perdent toute capacité de comprendre la situation, se retrouvent en minorité, et finissent par être expulsées pratiquement de l'assemblée.

Jeudi 10. Une manif de huit mille personnes défile à travers la ville en criant : « Andreotti, tu es fou, la classe ouvrière ne paiera plus un sou. » Une dizaine de maisons vides sont occupées. La police se range en ordre de combat devant le siège des fascistes du MSI, Vicolo Posterla. La manif continue, se dirige vers le centre, puis vers la via Barberia, où se trouve le siège du PCI. Elle y retrouve la police (comme devant le siège du MSI).

« Vicolo Posterla, via Barberia, c'est toujours la même mafia » — « Si tu veux connaître le nom d'un barbouze, c'est 4 via Barberia que se tient la partouze. »

Jusqu'à la nuit, le centre est occupé par des milliers de jeunes prolétaires, de femmes, d'ouvriers, d'étudiants, qui prennent d'assaut les pâtisseries de luxe de la ville pour goûter et dansent toute la soirée dans la rue.

Mars

7 mars. Le Mouvement étudiant participe à la manifestation contre la condamnation de Panzieri. Au cours des

1. DAMS : Faculté d'enseignement des arts (théâtre, musique, cinéma, etc.) de Bologne (NdT).

assemblées d'occupation, on décide du trajet de la manif, et on organise l'autodéfense de masse. La manifestation contre la répression se transforme en énorme ronde prolétarienne qui nettoie la cité : de nouveaux appartements sont occupés via Chavature, l'immeuble de Porta Saragozza est réoccupé, le bureau de l'œuvre Pia Gualandi (une œuvre propriétaire d'un immeuble, et qui a fait intervenir la police pour en expulser les occupants) est saccagé. A la fin de la manif, pendant laquelle la police ne s'est même pas montrée, quelques restaurants de luxe sont « expropriés ».

Pendant la nuit, trois sièges de la Démocratie chrétienne, ainsi que trois véhicules appartenant à un industriel, sont incendiés.

Les commerçants, les partis, la majorité « silencieuse » appellent de leurs vœux l'intervention de la police contre les extrémistes. Mais ces extrémistes, ce sont des milliers d'étudiants sans logis, des milliers d'immigrés qui vivent à quatre dans une chambre, ce sont les jeunes ouvriers de la banlieue de San Donato, ce sont les travailleurs au noir, contraints d'accepter des rapports de travail irréguliers et sous-payés. Et ils sont décidés à aller jusqu'au bout.

8 mars. Une manif de camarades féministes tente de réoccuper l'immeuble de la via Sarragozza, que la police avait une fois encore fait évacuer. La police charge de manière répétée les femmes du mouvement féministe, en blesse quelques-unes gravement, sans réussir pourtant à disperser la manif, qui atteint le centre de la ville. Le soir, le service d'ordre du PCI tente d'empêcher les féministes de prendre la parole sur la piazza Maggiore. La police, qui accourt à l'aide du PCI, est repoussée et chassée de la place.

11 mars. La police tente, pour la première fois, de pénétrer dans l'Université sous prétexte de protéger une réunion provocatrice de *Communion et Libération*¹. Les étudiants se mobilisent devant la faculté et organisent une riposte immédiate. Les policiers (appelés par le recteur, le fasciste Rizzoli)

1. *Communion et Libération* : groupe de base de chrétiens, proche de la DC (NdT).

chargent sans motif. Pendant les affrontements, les carabiniers tirent à plusieurs reprises : un carabinier met en joue et atteint dans le dos Francesco Lorusso, militant de *Lotta Continua*, le tuant sur le coup. *Radio-Alice* diffuse la nouvelle : en moins d'une heure (entre 13 h 30 et 14 h 30), des milliers de camarades se rassemblent piazza Verdi; ils ont entendu la radio chez eux, ou sur leur lieu de travail, ou dans les écoles, ils ont entendu qu'on avait tué un camarade, ils ont saisi leur veste, et se sont précipités.

Piazza Verdi, vers 14 heures, s'élèvent les premières barricades faites de tout ce qui tombe sous la main.

La zone universitaire est entièrement aux mains des prolétaires. Volonté de riposte immédiate, et la plus dure possible. Tous les camarades participent à la défense de la zone ainsi libérée. Les instruments de défense sont inventés sur-le-champ. Chaque camarade se met au travail, qui pour se procurer les pavés, qui pour préparer des cocktails molotov, qui pour consolider les barricades; tout est improvisé, mais tout fonctionne parfaitement dans la colère silencieuse de l'organisation spontanée. Les repaires de l'ennemi de classe sont fermés : la librairie de *Communion et Libération* est fracturée, saccagée à coups de pioche, puis brûlée. Le commissariat de police des Due Torri est incendié. Le commissariat de police de la via dell Pratello est à son tour pris d'assaut.

16 heures. Les ouvriers des usines Fenarini, Ducati, Weber, sont prévenus dans leurs ateliers et décident de participer à la riposte des jeunes prolétaires. D'autres ouvriers, sur consigne syndicale, se concentrent piazza Maggiore.

Des assemblées réunissant des milliers de camarades décident de se diriger vers le siège de la Démocratie chrétienne et de le fermer coûte que coûte. L'autodéfense n'est pas la tâche de « spécialistes militaires », le parti du P. 38 n'existe pas. A la fac de Lettres, une camarade prend la parole, elle a la voix brisée par l'émotion, elle dit : « Ils ont tué un camarade, ma colère ne peut pas se contenir. Je ne veux pas qu'elle se disperse. J'ai peur, je n'ai jamais fait de molotov, ni lancé un pavé, mais aujourd'hui, même si j'ai peur, je veux

être dans la rue, et, sans rien déléguer à personne, je me reconnais dans les actions qu'entendent accomplir ceux des camarades qui savent user des instruments de défense. »

17 h 30. Les radios crachotent : à Rome, une manifestation nationale se prépare; à Naples, affrontements avec la police. Pluie. Silence. Le bruit des gouttes qui se brisent.

Obscur, compact, décidé, un cortège de dix mille camarades descend la via Zamboni.

Via Rizzoli, la filiale Fiat est en flammes. Les banques, la boutique de Luisa Spagnoli¹, en flammes également. La police, écrasée par la manif, défend seulement le siège de la Démocratie chrétienne et la Préfecture. Devant la Démocratie chrétienne, les policiers ouvrent le feu, les camarades se défendent, et se divisent en trois groupes : une partie se dirige vers la gare et l'occupe, une autre rejoint le *Resto del Carlino*, via Indipendenza, et l'incendie. Un troisième groupe retourne piazza Maggiore, se réorganise pour se diriger vers l'Université.

19 heures. Dans la gare, la bataille fait rage. La police a encerclé les occupants, et lance des grenades lacrymogènes. Les manifestants courent le risque d'être enfermés, et massacrés. Mais vers 19 h 30, les deux groupes qui viennent de l'Université et de la via Indipendenza se réunissent et se dirigent à leur tour vers la gare. La police se trouve encerclée à son tour, place de la gare, et les camarades qui étaient à l'intérieur peuvent finalement sortir. Retour à l'Université. Les barricades sont renforcées, ceux qui les défendent doivent s'alimenter : le restau-U et le restaurant *Il Cantuzein* sont « expropriés », les vivres distribués à toute la population.

12 mars

7 heures. La mairie a fait démanteler les barricades. Selon le PCI, tout est fini. Mais les premiers camarades arrivés relèvent les barricades.

10 heures. Du quartier de l'Université, des milliers d'étu-

1. Chaîne de boutiques qui fait travailler pour sa production les détenues des prisons italiennes. Cible, à ce titre, du mouvement féministe (NdT).

dians se dirigent en manif vers la piazza Maggiore, où le syndicat a prévu son propre meeting. Le service d'ordre du PCI tente en vain d'empêcher les camarades d'occuper la place. Les camarades lancent des slogans et imposent leurs mots d'ordre. Mais l'arrogance du PCI est sans limites; il empêche le camarade Giovanni Lorusso, le frère de Francesco, de parler. La manif se reforme et retourne à l'Université.

15 heures. Bien que cinq cents camarades — tous ceux qui constituent le service d'ordre de l'Université — se soient rendus à Rome pour la manifestation nationale, le rassemblement de jeunes des quartiers, de prolétaires et d'ouvriers est énorme. En particulier de très nombreux ouvriers des petites usines. Les forces sociales découvrent qu'elles ne sont pas isolées, qu'elles partagent avec beaucoup d'autres la volonté de se révolter contre les assassins de Francesco, et contre la social-démocratie qui travaille à leur isolement.

Un seul mot d'ordre : défendre la zone libérée, interdire aux troupes du bataillon Padoue, le contingent de police le plus fort de toute l'Italie, l'entrée dans le quartier.

16 heures. Selon les journaux, huit cents policiers cherchent à pénétrer dans l'Université. Ils attaquent de deux côtés : via Zamboni et via Petroni. Les barricades, incendiées, n'en constituent pas moins des obstacles infranchissables. La police réussit à pénétrer provisoirement piazza Verdi, mais ne peut aller au-delà. De la prison de San Giovanni in Monte, parvient la nouvelle que les détenus refusent de réintégrer leurs cellules, et que, réunis en assemblée, ils signent un document de solidarité, réclamant le retrait des troupes hors de Bologne.

20 heures. La police tente une nouvelle charge; cette fois, elle tire à hauteur d'homme. Malgré cela, l'assaut échoue; la police est contrainte de se replier. De nouveau, tout le quartier est aux mains des camarades : les ruelles sont bloquées par des voitures à hauteur de la porta Zamboni, pour prévenir une éventuelle attaque dans le dos. Une armurerie est pillée : le problème de l'autodéfense est à l'ordre du jour.

22 heures. Les camarades décident d'abandonner l'Univer-

sité, pour n'avoir pas à la défendre toute la nuit. Mais c'est seulement le lendemain matin, à 5 heures, que la police pourra y entrer, en utilisant automitrailleuses et chars d'assaut.

23 heures. Des policiers, munis de gilets pare-balles, armes à la main, font irruption dans *Radio-Alice*, arrêtent cinq camarades, détruisent tout le matériel et mettent les locaux sous scellés.

« A TOUS CEUX POUR QUI LA LIBERTÉ D'INFORMER N'EST PAS SEULEMENT LA LIBERTÉ POUR LES BOURGEOIS D'INSULTER LES PROLÉTAIRES

« Que la réalité parle directement, et que la contradiction s'exprime. Le message ne peut et ne doit être ni le pur enregistrement d'une réalité immobile qui se feint naturelle pour s'attribuer l'éternité du cadavre, ni une indication de la ligne à suivre venue d'en haut.

« Celui qui pense qu'une radio peut coordonner ou diriger, prend ses rêves paranoïaques pour la réalité. Celui qui parle d' " instigations " doit s'expliquer : instiguer, cela signifie-t-il autre chose que faire parler la réalité directement, sans filtres, y compris quand la réalité est contradiction en acte, et parle avec la voix de la colère, du chagrin, de la révolte?

« Contre les expériences de collectivisation que des dizaines de milliers de camarades ont tentées dans leurs maisons, dans leurs vies, dans la rue, le pouvoir a envoyé à Bologne les chars d'assaut. Des chars d'assaut contre notre expérience de transformation du langage, de communication directe, contre des sujets qui se mettent à parler directement. Bologne comme Prague. Ce qui fait peur aux bureaucrates, ce n'est pas le message; au reste, le message n'instigue pas, ne dirige pas : il exprime et dévoile ce qui se passe dans la vie des hommes, dans le Mouvement en lutte.

« La dissidence culturelle est le symptôme d'une crise du consensus, du concours donné à un pouvoir effrayant sur la vie.

« Le Mouvement a été exproprié de l'instrument qu'il avait

construit dans le but de donner la parole à ceux qui ne l'avaient pas. Pour le pouvoir, il convient d'empêcher qui n'a jamais eu la parole de pouvoir un jour la conquérir. Alors, ils arrachent le micro, arrêtent des dizaines de camarades.

« D'autres se feront arrêter les jours suivants, quand *Alice* reprendra ses émissions.

« Quand la culture devient possibilité de communiquer la transformation de l'existence, et ne se borne plus à une représentation immobile de la réalité cadavérique, elle tombe dans le ressort du ministère de l'Intérieur. »

Collectif de rédaction de Radio-Alice

La voix de *Radio-Alice* était le symbole d'une prise de parole, celle de couches sociales tenues à l'écart du pouvoir, de la richesse et de la communication; elle était le symbole d'une transformation culturelle; elle était le symbole de la révolte. La fermeture de *Radio-Alice* est à son tour le symbole d'une répression stalino-fasciste: celle par laquelle Zangheri, le maire communiste de Bologne, fait appel aux chars d'assaut pour rétablir l'ordre dans la cité.

Après la fermeture de *Radio-Alice*, des dizaines de camarades sont arrêtés, leurs domiciles perquisitionnés, des mandats d'amener sont lancés contre eux, la presse les calomnie, on les accuse d'être les organisateurs d'un complot contre l'ordre public.

Quel complot? *Notre complot, ça a été l'intelligence d'une situation* dans laquelle les forces sociales tendaient de toute leur énergie vers la libération. *Notre complot, ça a été l'appropriation d'instruments nous permettant de transformer le langage, d'écrire un texte qui circule directement dans la réalité, de donner une expression directe au processus de transformation.*

Dans la presse officielle, une bagarre incroyable se déchaîne. D'un côté, les fascistes et les staliniens, la main dans la main, demandent l'élimination de toute la rédaction de *Radio-Alice*. *L'Unità* se distingue dans cette œuvre de délation

en indiquant à la police le nom des présumés coupables. Et la police suit, systématiquement.

De l'autre côté, les journalistes « démocratiques » discutent aimablement sur la liberté de l'information, sur ses limites et ses dangers. Mais ce n'est pas la question *formelle* de la liberté de l'information qui est en jeu : ce qui est en jeu, c'est l'existence d'une forme d'*appropriation* du langage par le prolétariat.

Le projet d'*inscription réciproque* du langage dans le Mouvement et du Mouvement dans le texte a démontré toute sa force. Et le stalino-fascisme a montré la terreur qu'il éprouve devant cette libération.

Umberto Eco — seul — intervient pour discuter du problème réel : l'existence d'une nouvelle réalité dans le champ de l'information, de la communication, du langage irréductible aux catégories policières de l'instigation et du complot.

Mais il finira par réduire la question à un problème purement sémiologique. Il parle des radios libres comme d'un instrument technique qui innove radicalement sur les conceptions traditionnelles de l'information. Mais le caractère historiquement déterminé du problème lui échappe ; lui échappe l'existence d'un *sujet social nouveau*, qui transforme le langage, bien plus que la technique.

Alice écrit

Nous avons dit : suivre la voie de Maïakovski. Nous entendions reprendre un geste et une indication. Le geste qui rompt la clôture de l'institution littéraire et circule directement dans l'histoire globale, celle de la transformation de l'existence et de la lutte de classe contre le travail salarié.

L'indication de Maïakovski : l'écriture, la créativité, la communication peuvent sortir du monde séparé dans lequel vit l'art, et se faire subversion. La condition historique pour que cette indication devienne réalisable, c'est le degré de

maturité de la classe ouvrière, du jeune prolétariat qui incarne, dans la forme matérielle de son existence, le refus de la prestation de travail.

Les moyens de communication radio constituent le terrain sur lequel cette modalité pratique et subversive de l'écriture se révèle possible. Des textes pour une communication subversive, voilà ce qu'*Alice* a écrit et fait circuler, inscrivant dans sa propre pratique le processus révolutionnaire, en même temps qu'elle inscrivait son message dans le processus de transformation réel. Tout cela a désormais trouvé sa vérification dans la sauvage riposte du pouvoir. La criminalisation de l'activité de communication n'est pas simplement violence et persécution stalino-fasciste de la dissidence. C'est aussi le signe que le pouvoir perçoit avec une conscience aiguë le fait que désormais le texte n'enregistre plus, ne reflète plus, mais s'inscrit dans le processus réel. Les schémas du pouvoir sont grossiers, parce que les lois inscrites sur ses tables ne peuvent rendre compte de la richesse ou de l'intelligence extraordinaires du Mouvement.

Voilà pourquoi le pouvoir s'essaie à réduire le projet théorique en acte à un complot et à une machination, pourquoi il veut arrêter la circulation du texte qui parcourt transversalement l'existence et la conscience des masses sous l'accusation d'instigation au crime. Le pouvoir prévient l'inscription du texte dans le processus historique, et tente de détruire la capacité du langage à se faire vie, transformation et Mouvement : utilisant ce moyen grossier qu'est la criminalisation de l'écriture et de la transformation linguistique-culturelle. *Alice* écrit, recommence à émettre, diffuse des signes dans lesquels le sujet parle, à travers lesquels le sujet se recompose. Et cette fois-ci, Maïakovski n'est plus seul : la transformation de la vie est aujourd'hui indissociable de la rupture du mode de production capitaliste ; du changement du monde.

Les Talnikov (Tortorella, Nascimbein, Scagliarini, Bocca ¹),

1. Journalistes italiens. Taknikov : critique soviétique qui attaque Maïakovski.

COMMENT LE CIEL EST TOMBÉ SUR LA TERRE

aujourd'hui comme hier, devront enlever leurs godasses : sur les revues elles laissent des traces.

Quant aux nouveaux aparatchiki, ils fournissent à l'assassin Cossiga ¹ une couverture idéologique qui éternise le mode de production existant ; ils vendent comme socialisme l'hégémonie stalinienne du producteur-fait-État sur l'ouvrier réel qui se rebelle.

Mais cette fois, Maïakovski ne se tuera pas : son petit browning a mieux à faire.

(A/traverso, mars-avril 1977)

1. Cossiga : ministre de l'Intérieur italien, responsable à ce titre des morts de militants du Mouvement, provoquées par la loi permettant à la police de tirer lors de tout affrontement (NdT).

3

Retour sur terre

Avec toute notre faiblesse

Pour une stratégie du désir

Nous devons réfléchir à un passage devenu important et même nécessaire, une *rupture* dans l'histoire du Mouvement.

Dénoncer le terrorisme d'État ne suffit plus, comme il ne suffit plus de comprendre les racines que le terrorisme a dans le désespoir. Il faut encore réfléchir sur un courant qui a traversé le Mouvement depuis longtemps, qui s'était révélé déjà à Parco-Lambro ¹ et que nous avons défini alors comme un délire nazi.

Nous ne croyons pas que la pulsion de mort soit naturelle : le désespoir est un phénomène déterminé historiquement, et la pulsion de mort une forme d'investissement paranoïaque que le pouvoir produit, comme il produit le consensus autour de la cadavérisation institutionnelle.

Il est nécessaire de reprendre l'analyse de ces processus profonds qui, d'une part, s'inscrivent et se déchainent dans le texte de l'histoire, mais qui, d'autre part, se trouvent réduits et privés de leur puissance sur la scène politique pour y être détournés vers l'institutionnalisation.

Le processus révolutionnaire est l'émergence d'un inconscient collectif refoulé du scénario politique, réprimé par le

1. Parco-Lambro : fête « pop » organisée en 1975 au Parco-Lambro, à Milan, par le journal *Remudo* (équivalent d'*Actuel*) et qui, sous l'impulsion des jeunes prolétaires, se transforma en trois journées de contestation, parfois violente, de la « société du spectacle » (NdT).

processus de la production; il est le moment de la libération des flux libidinaux : à la fois pratique de déterritorialisation à l'encontre du rôle producteur, et condition d'une authentique collectivisation. Le processus révolutionnaire est enchaînement signifiant, et non plus organisation rationnelle de signes porteurs de sens. C'est l'inconscient qui parle dans la lutte de classe, comme la lutte de classe parle dans l'inconscient.

Or, voici que les agents de la répression, face au renversement du cadre politique du refoulement et de la logique de l'accord, vont agir pour contraindre le sujet à l'*autodestruction*, vont canaliser les flux désirants en flux autodestructeurs : c'est le terrorisme.

Le texte que les masses en mouvement écrivent n'est pas, ne peut pas être, un texte déchiffrable selon les codes de l'institué, parce que c'est le texte d'une pratique de rupture, de mouvement, de dislocation pour se replacer ailleurs. Dans le processus révolutionnaire, un texte s'écrit dont les structures interprétatives ne sont pas constituées : c'est pour cette raison que nous avons parlé de texte délirant. Et nous avons reconnu la difficulté du problème ainsi posé : pour se servir de termes usés, problème de la stratégie, de la recomposition des flux désirants dans une direction qui soit celle de la libération. Il n'y a pas d'échappatoire, il n'y a pas de solutions toutes faites, il n'est pas possible de se confronter à cette question complexe à partir d'un point de vue qui serait étranger à sa compréhension, qui ne la parcourrait pas transversalement. C'est en quoi la politique est réductrice : elle restaure la dictature du signifié face à la trame délirante du désir signifiant. La politique est encore impuissante, parce qu'elle doit toujours aller à la restauration. L'état de choses présent est hypostasié dans le signifié et l'institution ne peut être que le garant du refoulement du flux désirant, dès lors qu'elle est le garant de la continuité des chaînes du sens.

La politique ne saurait donc contrôler notre stratégie, si nous entendons par là la composition des flux désirants dans le sens d'une libération (nous nous rendons bien compte que « sens » est ici ambivalent : le sens c'est la direction, et la direction vers laquelle tend le signifiant est aussi l'unique sens possible).

La politique ne contrôle pas la stratégie, mais peut en être une articulation. Et dans ces mois riches d'expériences, nous nous sommes trouvés confrontés au problème suivant : *qui contrôle cette direction*, ce sens (aux deux... sens du mot)?

Le fait de n'avoir pas réussi à résoudre ce problème nous a conduits à un point mort, peut-être à une défaite. Il faut désormais comprendre comment le pouvoir s'est substitué au Mouvement pour fournir un « sens » à notre révolte. Nous nous apercevons alors que le pouvoir a su se mesurer avec la courbe signifiante de l'émergence du sujet, en y insérant cette forme de *fascination* (capacité d'agréger et de dominer les flux de l'inconscient) qui est le propre de la *terreur*. La terreur est abolition du sujet face à sa puissance destructrice, puis abolition du Mouvement face à la puissance destructrice (supérieure) de l'État.

La terreur crée un consensus autour du pouvoir, dans la mesure où elle en montre l'infinité, la fascinante puissance, dans la mesure aussi où elle se montre capable de ramener (au plan des signifiants-comportements) la révolte même sur le terrain du pouvoir. Derrière ce déplacement de la révolte (par ce qu'un freudien pourrait appeler « pulsion de mort », réduisant en termes naturalistes ce qui est au contraire un effet historique), il y a la grande machine du pouvoir stalino-fasciste, qui se légitime précisément de cette même fascination.

Examinons-la bien, avant qu'elle ne déploie (mais elle est déjà en train de le faire) sa férocité et sa violence. En quoi consiste la force incroyable de la forme eurocommuniste du pouvoir capitaliste? Pas seulement dans le fait que l'assassinat des vrais communistes, le mensonge et la délation sont et seront de plus en plus sa pratique quotidienne; mais aussi dans le fait qu'elle se donne elle-même comme miroir au sujet, qu'elle représente en le fixant dans ce qu'il a de donné : c'est-à-dire *en le niant comme sujet*; et qu'elle se pose comme une représentation du mode existant de la classe, c'est-à-dire de la force de travail, et hypostasie ce mode en le proposant au sujet réel comme son unique existence possible.

Donc, *le pouvoir a contraint* (avril-mai) *le sujet de classe en recomposition à se placer sur le terrain paranoïaque (hétéro-déterminé) de la terreur*; ensuite de quoi, ledit pouvoir s'est présenté à son tour sur le même terrain, comme terreur *légitime* (le pouvoir est la société, il est hégémonie du producteur sur la société, du producteur fait État sur l'ouvrier qui se révolte : le pouvoir doit détruire le Mouvement qui attende à la réalité de l'hégémonie).

Mais il ne suffit pas de découvrir comment le pouvoir a su déplacer ses figures (Cossiga : la fascination de la terreur; Berlinguer : la dictature de ce qui existe éternisée pour légitimer la terreur). Il faut aussi reconnaître que tout ceci est arrivé parce que nous avons laissé des vides.

Nous n'avons pas su déterminer le « sens » du processus de recomposition, et calquer celui-ci sur la courbe des flux désirants qui parcouraient le corps social.

Dans le processus révolutionnaire, avons-nous dit, des flux désirants se libèrent, qui représentent l'émergence de l'inconscient. Or, le problème qu'il s'agit de résoudre est le suivant : dans le réseau des flux désirants, *quel fil peut fonctionner comme moyen de recomposition*, comme moment d'émergence du sens du processus? *Une stratégie du désir est-elle possible?*

Tentons l'hypothèse que *ce fil, c'est le langage*. Refusons la mise en équation du langage avec le refoulement. Nous savons qu'il existe un langage du refoulement, de l'intériorisation de la norme, et de la culpabilisation du désir. Mais il y a un langage qui interrompt le cycle de la communication codifiée, qui libère une gestualité désirante, qui s'inscrit immédiatement dans le procès progressiste comme geste libérateur. *Le langage sympathique* qui déplace les masses, les meut érotiquement. Une *jouissance* réside dans le langage, qui est due à sa capacité immédiate, gestuelle de (com)-motion. Mais qu'est-ce qui confère cette capacité au langage?

Le fait, justement, qu'il s'insère dans le flux désirant, qu'il en est un moment d'émergence et de communication. Si le langage codifié se porte garant du refoulement et réduit au silence l'inconscient, le langage sympathique est *celui qui fait parler l'inconscient*.

8 février 1977, à Bologne, assemblée du Mouvement à la faculté des Lettres. Dans l'ordre des interventions, dans la division rigide et schématique entre réformistes et révolutionnaires, une mise en scène du refoulé s'immisce. Un camarade met en scène le suicide par pendaison — qui a réellement eu lieu, les jours précédents — de Gorgio Tobia, un jeune prolétaire hospitalisé à l'asile. Une fille hurle : « Je vends des portefeuilles », et met en scène sa colère de chômeuse. Un autre lit un journal surréaliste où sont écrites des choses dingues, et révèle ensuite que ce journal s'appelle *l'Unità*. Quelqu'un raconte qu'il cherche depuis longtemps un logement sans le trouver, puis il s'enferme dans son imperméable : « Ça fait des mois que je cherche un logement et ce qui me surprend le plus, c'est que, dans le fond, de le trouver, je n'en ai rien à foutre. » L'assemblée éclate, se transforme en un lieu complètement différent. Un idiot du PCI proteste, dit que cette assemblée est une farce, que tous les communistes vont sortir ensemble avec lui. Il sort seul. C'est à cet instant qu'à Bologne, le Mouvement du printemps a commencé. Les réformistes, les « politiques » n'ont plus rien à voir avec le Mouvement réel.

Le langage se fait geste qui disloque pour porter ailleurs; il n'est plus ici refoulement, mais au contraire mise en scène du corps, du désir, du refoulé.

Le langage des Indiens métropolitains met en scène la réalité du pouvoir, de l'idéologie des sacrifices, il révèle le non-dit du pouvoir. « Lamaodada » : voilà Lama ridiculisé devant les ouvriers de toute l'Italie; après l'expulsion du superbonze hors de l'Université de Rome, ils se reconnaîtront dans ce refus de l'arrogance syndicale et stalinienne.

Reste que, dans notre capacité d'accomplir un parcours transversal des comportements en mouvement en suivant le fil de la mise en scène linguistique, nous devons savoir aller plus loin. Car le fait est que ce fil — à partir d'avril-mai — nous est tombé des mains.

Reprenons donc ce fil : tentons d'abord de clarifier ce qui s'est passé, et à une situation nouvelle cherchons de nouvelles ripostes.

Après la journée du 12 mai¹, la paranoïa s'est diffusée à la vitesse grand V. Non sans raisons : aux charges, aux fusillades, à la violence des forces armées du pouvoir, s'est ajoutée une répression d'une intensité et d'une obstination sans précédent. Ce que le pouvoir est en train de faire est extraordinairement lucide en ce qu'il vise à la construction fantasmatique d'un univers ordonné selon ses règles paranoïaques propres. Cela signifie : voir dans le Mouvement une image spéculaire de l'État, et par conséquent lui attribuer une organisation de type étatique, avec des chefs, des structures militaires, des centres, des idéologues, des exécutants et ainsi de suite. Et — une fois l'ennemi, l'autre, ainsi identifié — réaliser l'unanimité la plus absolue au sein de l'appareil étatique.

Le récent conflit entre le ministère de l'Intérieur et la Magistrature, et plus encore la répression annoncée à l'encontre de *Magistratura democratica*², la mise hors la loi de tout avocat ou magistrat qui ne se rangerait pas à l'avance derrière les thèses de l'État, et n'émettrait donc pas un jugement de culpabilité anticipée contre quiconque est entré en dissidence, ce sont des faits qui montrent qu'il n'existe plus désormais aucune autonomie des différents pouvoirs : exécutif, législatif, judiciaire, information, culture. Les institutions

1. Manifestation à Rome, au cours de laquelle un policier fut tué.

2. Association de juges « progressistes » dont la majorité penche vers des thèses « gauchistes », cependant que la minorité — dont fait partie le juge Catalonotti, entre autres responsable de l'enquête contre l'auteur de ce livre — se range derrière le PCI (NdT).

sont soudées et unanimes contre un Mouvement qui attente à l'ordre : contre la révolution.

Certes, on peut discuter ; nous sommes en démocratie, non ? Mais le champ de la discussion sera bien délimité : comment défendre l'État, comment anéantir la révolution. Qui sort de cette voie, qui met en question l'unanimité interne de l'institution, en est expulsé et poursuivi en conséquence comme un individu privé de couverture institutionnelle.

Cette unanimité absolue — renforcée par le lynchage des dissidents, que ce soient les magistrats de *Magistratura democratica* ou les avocats du *Secours rouge*, les députés radicaux¹ ou les hommes de culture persécutés et « criminalisés » dès lors qu'ils sont soupçonnés d'extrémisme — doit être enfin appelée par son nom et dénoncée dans les effets qu'elle produit.

L'effet juridique d'une unanimité qui va de pair avec la disparition progressive de toute opposition politico-institutionnelle — et donc avec la complicité tacite des institutions et des partis devant toute violation de la légalité —, c'est qu'en Italie aujourd'hui tout est possible ; qu'il n'existe plus aucune limite constitutionnelle à l'exercice du pouvoir ; que la magistrature ne dispose plus d'aucune marge d'autonomie, mais devient le simple exécutant d'une condamnation à mort du Mouvement ; que le principe de la responsabilité personnelle n'existe plus, désormais dépassé par l'existence de poursuites politiques pour responsabilité « morale » et appartenance au Mouvement.

Un second effet (au niveau, celui-ci, de l'*information*) est une falsification systématique, qui a atteint son niveau le plus haut dans la campagne de presse contre la révolte de Bologne : une campagne de presse immonde, entièrement fondée sur des faux et des inventions, et qui n'a connu que très peu d'exceptions, la simple raison étant que pour la première fois depuis l'ère fasciste, nous avons vu le régime interdire les organes

1. Parti radical : parti qui milite pour la réforme de la Constitution, le droit à l'expression et à la liberté pour les « minorités » : femmes, homosexuels, prisonniers, principalement par le biais de référendums populaires (NdT).

d'information qui fournissaient une version des faits différente de celle du pouvoir, ou qui se refusaient à accomplir le rôle que le régime attribue à l'information; mieux : nous avons vu incarcérer ceux qui disaient la vérité, inculpés sur-le-champ d'incitation à la délinquance et d'apologie du crime.

La stricte unidimensionalité de l'univers du discours est un troisième effet (*culturel*) de cette unanimité totalitaire. Toute dialectique est abolie. Le congrès de l'*Eliseo* avait fait connaître aux intellectuels les directives du PCI : la culture doit organiser le consensus autour de l'État (lequel est par ailleurs, pour qui l'aurait oublié, l'État du capital). Mais février et mars ont démontré que la culture est un territoire complexe, contradictoire; et que, hors de l'institution, il existe un tissu de transformation culturelle révolutionnaire. Fermeture des radios du Mouvement, arrestations et inculpations des écrivains transversaux, criminalisation des revues dissidentes : voilà dès lors comment le projet de Berlinguer peut commencer à se réaliser. Éliminer la dissidence, réduire la culture à une organisation du consensus à plusieurs voix (que les voix divergent, mais que sur la fin et sur le sens, il n'y ait pas de doute).

Le nom de cette unanimité absolue des institutions, avec la « criminalisation » implicite de toute dissidence, nous le connaissons bien : c'est le *fascisme*.

L'État italien tend vers un État fasciste. Mais cela n'est pas un énoncé complet, parce que le fascisme italien d'aujourd'hui a une caractéristique originale; elle réside dans le fait que l'auteur principal de la destruction fasciste des garanties constitutionnelles et de l'élimination de toute dialectique, de toute dissidence, c'est le *Parti communiste italien*. Avec son idéologie fondée sur l'équation « développement capitaliste égale intérêt ouvrier », sur la réduction idéaliste et intransigeante de la classe ouvrière aux idées de Travail, de Nation, de Démocratie, et à la forme abstraite et naturalisée de travail productif.

L'entrée du PCI dans l'aire gouvernementale nous est présentée comme synonyme d'« hégémonie ouvrière ». Le contenu de cette hégémonie consiste en une sinistre aggrava-

tion de la vie ouvrière et une attaque forcenée contre l'autonomie de l'organisation prolétarienne. Nous avons découvert que le contenu de cette prétendue hégémonie ouvrière, ce n'est rien d'autre que la domination capitaliste sur la vie du travail.

Telles sont les lignes de force du stalino-fascisme comme projet de destruction de l'autonomie ouvrière par le capital, et projet d'élimination de toute dissidence culturelle à l'égard des institutions.

Voilà comment, ces derniers mois, nous nous sommes trouvés confrontés à une offensive étatique — qui vise objectivement à nous réduire au silence, au désespoir, à l'anéantissement.

Avec toute notre faiblesse

En général, on répond à de telles situations par la résistance, la capacité à ne pas céder, et ainsi de suite. Mais ces dernières années, nous avons su inventer de nouvelles formes, de nouveaux comportements, bouleverser les règles de la lutte. Ce n'est pas avec une représentation politique de notre volonté que nous sommes montés au combat, mais en mettant en scène le *sujet réel*.

C'est notre vie qui est en jeu : notre intelligence et notre créativité.

La révolution est finie : nous avons vaincu.

Le pouvoir le dit, mais nous le disons aussi.

Le pouvoir le dit avec le rictus assassin de Cossiga qui tire sur les rassemblements de jeunes ; avec le rictus vengeur du juge PCI qui cherche dans le tas ceux qui peuvent être transformés en responsables : responsables d'avoir compris la contradiction, de ne pas l'avoir occultée, de l'avoir dite, d'avoir construit des formes neuves de reconnaissance culturelle, les lignes théoriques de la transformation.

La révolution a vaincu puisque tout le territoire institutionnel est unanime et soudé.

Nous le disons aussi, mais pour une autre raison, c'est que si le pouvoir contrôle aujourd'hui entièrement la politique, la *vie* lui échappe complètement. Il contrôle entièrement l'institution. Mais la société lui échappe. C'est en ce sens-là que l'autonomie du politique s'est réalisée. Tandis que dans les rêves de son prophète, elle aurait dû être autonomie au regard de la lutte de classe, et domination du parti-État sur la dynamique sociale, elle s'est révélée être tout au contraire autonomie de la lutte de classe au regard du politique et indépendance de la transformation sociale par rapport aux institutions. Cette autonomisation réelle a pu jusqu'ici être récupérée par une dialectique apparente au sein de l'institution; mais aujourd'hui, cette dialectique apparente est épuisée. Nous en sommes là, avec toute notre faiblesse, mais aussi avec la puissance irréductible de la vie, avec la dynamique sociale de forces en train de se libérer du rapport de prestation.

Nous ne voulons pas minimiser la puissance meurtrière d'un État désormais complètement stalino-fasciste. Mais pour la première fois, le totalitarisme se trouve face à un Mouvement capable de déterminer de manière autonome son terrain et ses temps, capable d'invention, capable de revêtir une dimension de masse.

Le PCI tente, aujourd'hui, de contraindre le pouvoir ouvrier à assumer la forme de la guerre civile. Et c'est une trappe où certaines tendances du Mouvement risquent de tomber. (On l'a vu, en avril-mai.)

Mais au même moment, des signes avant-coureurs montrent que le Mouvement redevient imprévisible. L'intuition (encore une fois) vient de Bologne. Lundi 16 mai, la police interdit une manifestation piazza Verdi, charge tout rassemblement, provoque. Des milliers de camarades se mettent alors en file indienne, l'un derrière l'autre. C'est une manifestation, et pourtant ce n'en est pas une. Elle n'oppose pas la force à la force, et pourtant elle ne peut être écrasée; si on la rompt en un point, elle se reforme immédiatement. Elle est capable de porter besoins et désirs dans la rue, de ramener une possibilité de collectivisation dans une ville cadavérisée.

AVEC TOUTE NOTRE FAIBLESSE

C'est une manière de reprendre le fil de la gestualité qui libère, une manière de recomposer la dissidence sous forme de proposition, de transformer la proposition en sujet qui parcourt transversalement la classe.

Il ne s'agit pas de faire montre d'une force qui n'existe pas. La capacité de transformation et de libération ne tient pas dans la force; mais dans la maturité historique d'une classe qui refuse la prestation du travail et dans l'intelligence qui rend possible ce refus.

C'est ainsi que nous répondons.

Avec toute notre force et toute notre intelligence.

Mais aussi avec toute notre faiblesse et toute notre mélancolie.

Car de cela aussi est faite l'histoire du communisme.

(24-25 mai 1977)

Structure de la production et nouvelle composition de classe

Qui veut comprendre ce qui s'est passé au cours du printemps 1977, doit s'arrêter un instant sur la nouvelle composition de la classe ouvrière (que nous avons commencé d'analyser plusieurs fois). Quand on parle de la transformation de cette composition et de la venue d'une figure ouvrière marginale au centre des luttes contre l'organisation capitaliste du travail, deux faits sont pris en compte : l'un concerne la structure sociale du processus productif, l'autre la modification de la culture et du comportement du prolétariat (les deux étant du reste interdépendants).

La structure du processus de production a changé de manière accélérée dans les secteurs politiquement les plus importants, tant au cours des luttes des années soixante (dans l'automobile en particulier), que du fait d'une restructuration technique entraînant une augmentation de la productivité, capable de compenser la réduction de la main-d'œuvre par une intensification générale de l'exploitation. Dans le même temps, cette double mutation impliquait une prolifération d'activités de production en marge de la grande usine (c'est la « décentralisation » de la production) qui absorbe partiellement et la force de travail laissée vacante par le blocage des embauches dans les grosses entreprises, et le double emploi.

De 1973 à aujourd'hui, donc, de nouvelles générations de la classe ouvrière ont été décentralisées, dispersées sur le territoire. Les nouveaux embauchés de naguère avaient constitué — de Fiat à Alfa Romeo — le secteur de pointe des

luttres d'usines qui se développèrent avec une continuité étonnante de 1968 à 1973. Les nouvelles générations ne trouvent plus, à partir de 1973 (et non par hasard, après l'occupation de Mirafiori), un terrain de massification naturelle. Le blocage des luttres pendant les années 74-75-76 est lié à cette « décomposition » de la main-d'œuvre, à cette opération capitaliste de décentralisation.

Mais ces nouvelles générations de classe vont construire lentement — à travers le réseau diffus du travail au noir, de la décentralisation, du travail précaire — les prémisses d'une recomposition, qui inévitablement ne trouvera plus dans la grande usine son lieu d'émergence et d'expression; qui ne pourra que difficilement trouver dans le circuit désagrégé et diffus de la petite unité productive, la capacité de s'exprimer; et qui dès lors devra prendre comme lieu d'émergence le terrain même de la grande ville, voire de la société.

Il faut donc combattre un certain nombre de points de vue qui parlent (voyez le PCI) d'un « rétrécissement de la base productive », pour désigner une réduction — quantitative et qualitative — de la classe; ce qu'on constate, au contraire, c'est un *élargissement décentralisé et sauvage de la base productive*: lequel se manifestera ensuite par la formation d'une classe ouvrière qui se reconnaît avec encore plus de difficultés que par le passé dans la dimension des accords et des syndicats; et qui ne peut se reconnaître comme classe dans la sphère réduite de l'usine, mais doit se mesurer directement sur le terrain urbain, social, pour y découvrir sa dimension de masse.

C'est dire que, quand le syndicalisme et le réformisme du PCI s'opposent au Mouvement en revendiquant le « centralisme ouvrier », ils ne font que revendiquer en réalité la domination d'une composante de classe sur l'autre. Et plus précisément, la domination des couches de la classe liées à l'organisation productive traditionnelle et protégées syndicalement, sur (ou contre) les couches ouvrières qui ne se reconnaissent comme classe qu'au niveau de la transformation sociale urbaine et de l'opposition à l'ordre global de la production.

Derrière cette modification de la composition de classe, il y a aussi une profonde transformation culturelle et politique : la figure d'une classe qui se trouve au travail dans une organisation de production diffuse ne peut pas ne pas en être changée. Et cette transformation profonde est liée à l'acquisition d'une série de refus : refus du travail, refus des valeurs de la société capitaliste, comme aussi à l'acquisition d'une perception du temps qui n'est plus attachée à la prestation et à la valorisation.

Cette transformation culturelle constitue une rupture d'une extraordinaire importance pour la composition de classe et la disposition politique prolétarienne, parce que les couches en question — qui sont le produit et comme la concrétion subjective de la lutte contre le travail conduite par les couches d'usine au cours des années soixante — diffusent dans tout le tissu social une *indisponibilité culturelle et politique à l'exploitation*. Et justement parce que ces couches sociales ont acquis — comme une part de leur patrimoine politique, culturel, nous pourrions dire presque anthropologique — une perception anticapitaliste du temps et de la réalité, au point que mûrit en elles une profonde indisponibilité à l'organisation sociale capitaliste, à la cristallisation de la vie en valeur (à travers de nouveaux rapports interpersonnels, le refus de la compétitivité, l'égalitarisme, de nouvelles structures d'habitat, la transformation du langage, l'usage des drogues...), ce sont nécessairement elles qui vont constituer le secteur avancé du Mouvement de libération ouvrier.

Il n'est pas possible de parler de chômeurs ou de marginaux, pour désigner ces couches de la classe qui ont été exclues de la grande usine, mais impliquées dans un nouveau processus diffus de production de la valeur ; au contraire, il faut souvent voir dans le caractère précaire et irrégulier de leur rapport au travail, un pas en avant pour le Mouvement ouvrier : décrochage par rapport à la régularité oppressive du travail d'usine, libération du temps par rapport au système de la prestation. C'est pourquoi — alors qu'une opération

comme celle du « plan de pré-embauche¹ » du DC-PCI signifie l'enrégimentation des jeunes au travail, pour des salaires extrêmement bas et dans des conditions politiques de subordination — la lutte contre le travail noir et les rondes prolétariennes d'appropriation dans les quartiers sont les moments initiaux d'un authentique projet de combat. A partir d'un rapport irrégulier avec le marché du travail, que détermine la variabilité des rapports de force, on finit par attaquer toute l'organisation sociale du travail, et par poser les prémisses d'une intégration progressive des couches sociales d'usine à un programme de réduction générale de l'horaire de travail.

Pour conclure : que le mouvement de ce printemps ait eu pour théâtre les rues, les places et les villes plutôt que les ateliers, ne peut en aucun cas signifier que son caractère n'est pas celui d'un Mouvement de classe.

Non seulement de par ses contenus (lutte contre le travail au noir, transformation des rapports sociaux à l'encontre du primat de la production, réduction générale de l'horaire de travail), mais aussi parce que les protagonistes du Mouvement ont été précisément les ouvriers de l'usine décentralisée, les travailleurs du tertiaire, les jeunes du travail au noir, qui aujourd'hui occupent une place centrale dans le processus de production de la valeur.

Lorsque nous parlons d'isolement du Mouvement (et en effet, durant la période d'avril-mai, il s'est agi d'un isolement réel), cela ne veut pas dire que nous nous référons à une « alliance » nécessaire des étudiants avec les ouvriers; mais bien plutôt que nous avons dû enregistrer une contradiction matérielle *entre des couches* sociales encore liées — économiquement et culturellement — au travail d'usine, et des couches pour lesquelles au contraire les conditions de reconnaissance et d'agrégation se situent en dehors du rapport de production, dans l'espace de la libération et du refus.

C'est par la reconnaissance de cet écart et de cette

1. Plan de pré-embauche pour les jeunes sans emploi, adopté par tous les partis de l'arc constitutionnel après les événements du printemps 1977 (NdT).

RETOUR SUR TERRE

spécificité, mais aussi grâce à l'existence d'un programme objectivement unifiant, avec la perspective d'une réduction générale de l'horaire de travail, d'une pleine application des possibilités technico-scientifiques mal exploitées sous la domination du capital, et d'une pleine utilisation des ressources non utilisées par le système actuel de production, que le processus de recomposition de la classe ouvrière en sa totalité pourra devenir irrésistible.

Qu'après février vienne le printemps

« Un nouveau 68 » : nous le crions au long des manifs.

« Ce n'est pas 68 », répond *Rinascità*.

Quand nous disons que nous arrivons à un nouveau 68, il s'agit de souligner notre volonté de tout renverser une nouvelle fois, d'engager un mouvement de luttes qui sera long et fort, tout le contraire d'une flambée. Cela posé, il est tout aussi vrai que nous sommes en train de vivre un processus très différent : beaucoup plus massifié qu'alors, beaucoup plus radical, beaucoup plus décidément antiréformiste, non susceptible de se voir ramené à la dimension étudiante parce que composé de prolétaires, d'hommes et femmes au travail : qu'ils travaillent déjà, aient déjà travaillé ou cherchent du travail. L'explosion d'aujourd'hui prend la suite d'une histoire qui a commencé au cours des journées d'avril 1975, et qui s'est développée pendant toute l'année 1976, jusqu'au développement récent du Mouvement des jeunes prolétaires.

Le Mouvement de cette fin d'hiver, en fait, a été à la fois la conquête d'un terrain social *de masse* et la conquête d'un territoire *central*, l'Université, par un sujet dans lequel s'incarne *le refus du travail* apparu au cours des luttes ouvrières des années soixante.

Ni étudiantisme ni ouvriérisme

C'est pour cette raison que, dès le début, le Mouvement a refusé une direction étudiante qui l'aurait enfermé dans une thématique universitaire.

Il existe une tendance inverse qui consisterait en un renversement immédiat des positions étudiantistes : tendance qu'on peut dire mécaniquement ouvriériste. Obsédée par la « jonction » avec la classe ouvrière, elle veut l'imposer soit par la médiation des institutions, soit par une confrontation déclarée des positions.

Or, aussi bien l'enfermement dans une thématique universitaire, que son renversement ouvriériste (idéologique ou institutionnel) sont des attitudes de principe, formalistes, inadéquates à la réalité.

La plus grande partie du Mouvement ne peut pas être enfermée dans la catégorie « étudiants » parce qu'elle est formée de camarades qui ont un rapport matériel au travail — travail au noir, précaire ou stable — et qui partagent les conditions sociales du prolétariat — transports, logement, isolement au sein des villes...

Moyennant quoi, l'exigence idéologique d'une « jonction » avec la classe ouvrière (sur le modèle du débat groupusculaire ou syndicaliste) n'a simplement *pas de sens* : nous sommes, de manière organique, un Mouvement prolétarien, de par les conditions matérielles de travail et d'existence que nous apportons avec nous dans l'occupation de l'Université.

Cela dit, nous ne devons pas perdre de vue le caractère *particulier* de ce secteur du prolétariat que nous voyons dans les assemblées du Mouvement. Nous sommes l'émergence politique d'une couche de classe qui, dans son existence quotidienne et sa (trans)formation culturelle, incarne, comme une sorte de mutation anthropologique irréversible, le refus ouvrier du travail. A libérer le temps de vie du rapport de prestation, on produit un sujet social qui va porter le processus de libération et qui déjà en est la figure concrète. Bref, le Mouvement est à présent l'émergence politique du prolétariat marginal. Ce que peut être la relation politique du Mouvement à la classe ouvrière dans son ensemble apparaît dès lors clairement : ce n'est pas un rapport de délégation institutionnelle, ni de contact idéologique. Bien plutôt, il appartient au Mouvement de déterminer un terrain et un programme d'action qui fasse apparaître la possibilité *de la lutte contre le*

travail au cours même de la présente crise; un programme communiste qui s'enracine à la fois dans les besoins, la tension désirante des masses en Mouvement, et dans les possibilités matérielles auxquelles a conduit le développement des forces productives mais que la politique de domination capitaliste a réprimées.

C'est bien là le second caractère spécifique de la couche de classe qui s'exprime dans le Mouvement : elle a partie liée avec une intelligence technico-scientifique porteuse de la possibilité matérielle de réduire le travail nécessaire à la reproduction de l'existence sociale, bien au-delà des limites qui ont été imposées à ce progrès par le capital.

Le prolétariat qui s'exprime dans les luttes présentes — non pas : étudiant, non pas : juvénile, non pas : marginal, mais tout cela à la fois; avec, en plus, la capacité de remettre en cause la forme technico-scientifique de la domination du capital sur le travail —, ce prolétariat n'est pas seulement porteur de l'urgence du communisme; il l'est aussi de la possibilité historique, technique, scientifique du communisme comme processus accéléré, et géré collectivement, de suppression du travail salarié.

Contre la social-démocratie

A ce stade se pose le problème de l'appareil de contrôle du PCI : l'initiative de masse s'est déjà occupée de faire justice elle-même de cet appareil, où elle a reconnu avec raison une nouvelle police; mais le PCI, en se posant en garant de la collaboration entre toutes les classes sociales, donc en se proposant pour réprimer tout Mouvement anticapitaliste, peut aujourd'hui peser sur le Mouvement à partir de positions externes : parce que, de toute évidence, le PCI se soucie peu de voir apparaître l'autonomie d'un Mouvement de masse fondé sur des positions révolutionnaires, et que pour lui tous les moyens sont bons pour écraser un tel Mouvement.

Le PCI a fort bien compris la nouvelle qualité du

Mouvement, son caractère irréductible à une définition étudiante, sa caractéristique prolétarienne et son extrémisme organique, le tout lié à la condition même de la couche de classe en question. Et il faut comprendre à partir de là le rôle du PCI, comprendre sa nature de classe (de parti interclassiste, composé de petits commerçants, bourgeois et ouvriers privilégiés, fonctionnant sur une hypothèse qui représente les intérêts du capital national et multinational), sa fonction politique d'organisateur du consensus à travers l'idéologie du travail : rallié au pluralisme des forces bourgeoises, mais toujours prêt à reprendre en main les armes du stalinisme contre la gauche, contre l'autonomie des forces sociales en mouvement.

Le PCI n'est pas aujourd'hui un *allié* du pouvoir : sa position de soutien au gouvernement Andreotti et d'organisation du consensus social autour d'une politique anti-ouvrière féroce montre qu'il est *le* pouvoir, que sa position est indissociable de celle de la Démocratie chrétienne, comme la loi du profit est indissociable de la permanence de l'injustice, du parasitisme, du corporatisme.

Il y a cependant une question qui, jusqu'ici, n'a pas été clarifiée au sein du Mouvement et qui risque d'y provoquer la confusion, particulièrement chez ces camarades qui se contentent d'organiser-la-satisfaction-immédiate-des-besoins des prolétaires, des jeunes, des étudiants, sans réfléchir à leur recomposition en un projet communiste déterminé. Aujourd'hui, la doctrine de Berlinguer se présente comme une proposition organique achevée, comme une récupération de la social-démocratie contre le Mouvement ouvrier révolutionnaire, comme une reprise théorico-politique des positions de la social-démocratie allemande contre les spartakistes, les léninistes, au cours des années vingt. Or, en face d'une proposition social-démocrate organique, nous ne pouvons nous contenter de déchaîner les comportements prolétariens dans ce qu'ils ont d'irréductible : il faut savoir *recomposer* ces comportements dans un projet de pouvoir, c'est-à-dire dans un projet d'autonomie réelle par rapport au capital.

*Autonomie du politique ou autonomie
du sujet-classe?*

*La liberté consiste à être
conscient de la nécessité.
Hegel*

Fondement de toute conception idéaliste de l'histoire, cet énoncé est bien la thèse principale de la théorie du processus historique dont se réclame Berlinguer; il éclaire le nœud — réformiste — entre mise en hypostase des lois économiques capitalistes comme naturelles, naturalisation de la catégorie de « travail » comme conforme à l'« essence humaine », et théorie de l'austérité comme refoulement (de style répressif, religieux) : refoulement de la réalité matérielle, du sujet et de ses besoins, des flux historiques réels et des tensions désirantes.

En occultant le caractère historique des lois économiques, la doctrine de Berlinguer réduit le champ d'action de l'initiative ouvrière à la simple gestion formelle du déjà donné.

Le rapport de prestation de la vie est posé comme insurmontable; moyennant quoi, l'hégélianisme de Berlinguer va conclure : l'unique liberté possible consiste en une acceptation consciente de la nécessité naturelle.

Le congrès des intellectuels charge donc ceux-ci d'organiser le consensus autour des nécessités de survie du capitalisme. L'appareil stalinien du parti se met au service de l'État pour éliminer ce qui serait aberration par rapport à une nécessité naturelle.

La participation devient à son tour contemplation extatique de la nécessité; et cette contemplation se transforme, par le biais du « décentrement », en accession aux valeurs de la prestation, conscience satisfaite de l'identité du réel et du nécessaire.

Mais pour que le paradis austère de Berlinguer puisse

fonctionner, il faut encore porter à son terme une petite opération : « *criminaliser* » le sujet historique ; le plier et le subordonner à un système qui tout en n'étant qu'historique, se prétend naturel ; contraindre la classe ouvrière réelle à reconnaître l'hégémonie de l'idée hypostasiée de classe qu'impose ce nouveau système des valeurs dit doctrine de Berlinguer.

C'est ici la clé de toute la réflexion récente sur le concept gramscien d'hégémonie. La classe se voit réduite à une fonction du capital, à une force de travail (c'est-à-dire qu'elle est niée comme sujet autonome). Le capital est hypostasié pour devenir fonctionnement naturel de l'économie. Après quoi, le jeu est fait : étant donné que la classe ouvrière est la garantie de l'éternité des lois économiques, son hégémonie ne peut être que *la dictature du donné hypostasié sur le sujet réel*. Dictature qui s'articule sous la forme du consensus, qui se décentre d'un côté, mais doit de l'autre s'imposer comme terreur face à la réémergence incoercible du sujet.

Nous comprenons mieux pourquoi l'objet privilégié des polémiques de Berlinguer est la désagrégation. Pour qui considère comme naturel le système de l'exploitation, c'est-à-dire la cristallisation de la vie en valeur, toutes les formes d'autonomisation de la vie par rapport au capital, donc le gaspillage, c'est-à-dire la jouissance de la vie, ne peuvent être que désagrégation. Pour des cadavres hégéliens, *c'est la vie même qui est lourde de désagrégation*.

Nous comprenons enfin pourquoi toute forme du Mouvement réel est tenue pour provocatrice et aberrante. Une fois la classe ouvrière définie comme idée, idéalisation de l'existant, toute manifestation de la réalité qui contredit cette hypostase « sort du champ », c'est-à-dire *ab-erre* ; et elle « appelle au-dehors », c'est-à-dire *pro-voque* cette contradiction qu'on voulait à tout prix occulter.

La proposition théorico-politique du cadavre berlinguerien ainsi détruite, nous devons pourtant lui reconnaître une indéniable cohérence et un caractère organique (bien que cadavérique). Et nous ne pouvons pas faire moins que de nous mesurer à ce qui constitue le nœud central de la question : soit *le rapport entre classe et développement*, entre refus du travail — comme émergence du sujet autonome — et nécessité (historique, non naturelle) d'une prestation de travail au cours de la période qui se dirige vers sa fin.

Jusqu'à présent, le Mouvement n'a pas assumé ce nœud comme central. Mais en se comportant ainsi, il s'est placé dans une situation minoritaire, dans une pure revendication immédiate de son refus. Aujourd'hui, pour la première fois depuis 1969, la ligne révolutionnaire devient capable d'être majoritaire : il existe désormais une aire sociale qui pose non seulement le problème de son autonomie en regard du développement capitaliste, mais aussi celui de son pouvoir sur le développement.

« Au capital le développement, le pouvoir aux ouvriers » : cela reste une indication de grande validité, mais cela ne peut signifier le refus d'un programme de rupture avec la domination formelle de l'État capitaliste, de conduite du développement à sa limite, de réduction du temps de travail nécessaire, de libération des potentialités étouffées de la science et de la technique qu'il y a lieu d'appliquer au processus productif.

Placés dans cette optique de programme révolutionnaire, nous voyons que, si le refus du travail est la force qui contraint le capital à réduire le temps de travail nécessaire, la modalité *politique* de cette réduction peut et doit être changée. Faire converger l'intérêt ouvrier pour une réduction de l'horaire de travail et l'intérêt prolétarien pour un salaire; faire converger le Mouvement jeune prolétarien, dit marginal, et le Mouvement ouvrier contre les sacrifices, signifie tout

miser sur le mot d'ordre : *réduction générale de l'horaire de travail*. Travailler tous, mais très peu.

Aucune nature économique ne s'oppose à ce programme. La force subjective pour le mettre en acte existe. Déployons-la.

Travailler tous, mais très peu

Nous devons reconnaître que le terrain stratégique de la réduction générale de l'horaire de travail est un terrain contradictoire. D'un côté, il libère le temps ouvrier; mais de l'autre, il exige de chacune des couches sociales la prestation d'une partie de son temps.

Comment gérer cette phase de « conduite à sa limite » de la réduction du temps de travail nécessaire? C'est bien le problème — un problème que l'idéologie socialiste définit misérablement comme celui de la transition. D'un côté, il s'agit d'une conduite à la limite, dans laquelle le travail technico-scientifique développera de manière intégrale ses potentialités, non plus en fonction du contrôle et de la discipline du travail, mais en fonction de la libération à l'égard du travail : « Le temps est arrivé où l'homme cesse de faire ce que la machine peut faire à sa place » (Marx, *Grundrisse*). Mais d'un autre côté, le processus ne peut qu'être contradictoire, entre « faire la révolution » et « développer la production ». Nous devons, pour cette raison, penser le pouvoir ouvrier comme critique, certes, de la naturalité des lois économiques, mais aussi comme refus d'accepter leur nécessité cependant historique. Comme refus de modes de fonctionnement qui continueront *malgré tout* à agir jusqu'à ce que la suppression du travail devienne pratique; et comme dissociation du sujet par rapport à eux.

Vivre donc la *séparation et travailler* en même temps tous, mais très peu. Reconnaître cette contradiction, mais dialectiser le rapport entre le sujet et une nécessité historique qui tend vers sa fin.

La conclusion de cette analyse pose encore le problème de politique, tactique, dans l'immédiat.

Il y a des secteurs qui, par une déformation tardo-léniniste, organique à leur point de vue, ne saisissent pas l'urgence matérielle enveloppée dans les comportements de masse, dans le menaçant silence ouvrier, dans le déroulement tumultueux du Mouvement des « sans-garanties ¹ »; on nous repropose alors de manière obtuse le vieux parcours classique de la formation d'un parti, comme une espèce d'écémage du Mouvement, avec la conséquence évidente qu'on repousserait sur des positions centristes les secteurs majoritaires du Mouvement jeune-prolétarien, ou qu'on détacherait les avant-gardes ouvrières de cette disponibilité à la révolution qui est en train de devenir majoritaire même parmi les ouvriers disposant d'un travail.

À ces secteurs-là, il faut opposer — dans le Mouvement — l'urgence, prioritaire à toute autre, de la *révolution prolétarienne, ici, maintenant*, dans les prochains mois. Il n'y a absolument aucune alternative: le reflux du Mouvement signifierait la destruction des modes de direction spontanée qu'il a inventés, signifierait une vendetta féroce du PCI contre qui l'a expulsé des lieux où se déroule le Mouvement, et une répression des patrons sur les conditions de vie ouvrière.

La solution réside dans les directions de croissance du Mouvement même.

Agrégation de marginaux en un ou plusieurs points des villes — occupation d'espaces, de maisons, de cercles, de facultés. Rondes d'ouvriers et marginaux pour imposer des conditions différentes de vie, de salaire, de travail, pour imposer l'embauche des chômeurs et la régularisation des emplois précaires.

1. C'est-à-dire les travailleurs sans emploi fixe, protection syndicale ni sécurité sociale (NdT).

RETOUR SUR TERRE

Faisons un saut en avant, le saut de la rupture généralisée. Le terrain reste le même; mais le programme devient :

— libérer des zones territoriales dans la ville (quartiers ouvriers, quartiers marginaux, zones universitaires) à l'intérieur desquelles imposer les prix politiques, et en interdire l'accès à l'ennemi (policiers, gardes mobiles, fascistes, PCI...);

— exproprier de façon générale les biens immobiliers du clergé et des promoteurs; occupation généralisée des maisons vides;

— imposer — dans les zones territoriales libérées — une augmentation du personnel permanent, l'abolition des heures supplémentaires, la réduction des horaires, des conditions de travail différentes : dans des termes que le Mouvement saura définir à chaque occasion.

Tout cela constitue une manière et nécessaire et possible d'organiser un centre de pouvoir, sans que celui-ci puisse se traduire en termes institutionnels ou de prise de l'État.

Si le Mouvement résiste, en triomphant du minoritarisme et du sectarisme, nous ferons danser la répression sur le fil tendu du contre-pouvoir prolétarien, de la transformation des conditions de travail, de la pleine application des possibilités technico-scientifiques; et ce sera la fin de leur pouvoir; c'est-à-dire que commencera pour nous la libération par rapport au travail.

(Février 1977)

La ville et l'université : contre le projet social-démocrate

Prémisse

Personne n'y comprend plus rien, la discussion ne peut que procéder par sauts, l'individuel s'efface devant les proportions gigantesques prises par la politique, l'angoisse reparaît avec la difficulté de se reconnaître l'un l'autre et de se rappeler des caresses échangées. Tout est reconduit à la totalité, et la totalité assume une fois de plus les caractères de l'utopie, s'abstrait des spécificités (de la multiplicité des sujets) qui ont modifié péniblement des pans de vie, recompose la pluralité en une image compacte du Mouvement, privée de contradictions (tentative où trouve par ailleurs son compte le capital qui cherche à confondre et mélanger les Brigades rouges, les Noyaux armés prolétariens¹, avec des secteurs du Mouvement aux pratiques complètement différentes).

La première chose à faire est de reconquérir vis-à-vis des perspectives et des comportements une capacité théorique et critique; car c'est seulement ainsi qu'il nous sera possible de nous réapproprier les transformations comme formant notre espace réel, et d'éviter que le territoire politique ne soit réoccupé par des formes d'organisation plus ou moins violentes.

1. Brigades rouges, Noyaux armés prolétariens : groupes pratiquant exclusivement la lutte armée (NdT).

*Transformation de la vie ou projet
social-démocrate*

Par-delà les déterminations concrètes que le Mouvement de 77 a eues ces dernières semaines, soit du fait de l'initiative de l'adversaire de classe, soit de par l'affirmation immédiate, en telle ou telle circonstance, de tendances militaro-frontistes présentes dans le Mouvement, ce qui vraiment se trouve combattu comme constituant un danger stratégique pour l'équilibre actuel du pouvoir et son organisation sociale, c'est le fondement même du Mouvement.

Quoi qu'en disent les professionnels de la politique et de la lutte armée, ce que le pouvoir combat, ce n'est pas le projet d'un front de l'opposition contre le gouvernement Andreotti, ni l'organisation armée; mais bien *la pratique culturelle du Mouvement*, la transformation concrète de la vie, les pratiques matérielles incompatibles avec la réduction de la vie au travail, du corps à une marchandise et de la communication à une hiérarchie des « compétences »; dessein d'une multiplicité de sujets en Mouvement.

La réalisation du projet social-démocrate, c'est le consensus organisé et la dissidence criminalisée. Son application passe par le renforcement de l'appareil étatique, le fonctionnement concerté du système des partis et la réduction du syndicat à un rôle dans le cadre de la programmation économique. Faire fonctionner de manière cohérente l'appareil étatique, le système des partis et le syndicat, est essentiel pour que l'appareil étatique — entendu essentiellement comme police et magistrature — puisse prendre en charge la répression-prévention des délits, en se donnant ces « lois exceptionnelles » dont il manque encore, tout en sauvegardant la forme démocratique, le consensus des partis. Ces lois sont indispensables pour redéfinir l'espace de la légalité, c'est-à-dire pour frapper de manière légale les comportements « subversifs » :

nous dirons que ces lois servent à délimiter avec précision la cible stratégique de la légalité aujourd'hui, et non pas à punir ce qui est connu sous le nom de criminalité de droit commun (par exemple, le trafic d'héroïne) qui, au contraire, a sa fonction à l'intérieur de la stratégie du pouvoir.

De plus, ces lois d'exception sont nécessaires au système des partis, à leur rôle d'organiseurs diffus du consensus et de représentants de la dialectique démocratique sous la forme dite de la participation. Sans une définition juridique du *nouveau criminel*, qui n'est rien que « l'autre » culturel, les cadres militants de parti ne pourraient que difficilement remplir la fonction qu'on leur assigne dans les points d'appui du Mouvement (usines et écoles); de même pour les différentes figures institutionnelles chargées de neutraliser notre intervention sur les lieux de la « décentralisation ». S'ils ne pouvaient crier au « squadrista ¹ », au complotier, etc., ils se trouveraient désarmés devant cet autre qui vit sa schizophrénie propre, ou plus simplement qui vit la contradiction entre normalité et changement, et qui propose à tous de la vivre, c'est-à-dire de se mettre en mouvement. L'autre agrégerait par un effet de sympathie toute l'antipathie que les organisateurs du consensus catalysent en grisaille, en ennui, en platitude, risquant ainsi de rompre la normalité tragique ou le gel des contradictions jusque chez le cadre militant de parti ou l'opérateur institutionnel.

Un tel risque ne peut être couru.

La démocratie va donc assumer la figure monstrueuse du régime du consensus. La fixité du normal devra se traduire en fixité sociale. Mais il ne peut y avoir aucune stabilisation sans contrôle de la force de travail sur le lieu de son emploi, en particulier pour les ouvriers d'usine. Il faudra donc congeler l'autonomie ouvrière, la subordonner à la programmation, opposer le secteur protégé de la classe aux « autres ». Peu importe que le prix de cette protection soit pour les travailleurs salariés réguliers un surcroît de misère; peu importe qu'elle implique une exploitation croissante. Ce qui

1. Membre des organisations de choc du fascisme (NdT).

compte, c'est que les ouvriers restent en dehors du processus de révolte et que leurs organisations jouent le rôle de censeurs vis-à-vis des irréguliers à qui manque toute protection (appelons-les « sans-protection ») : au nom de la tradition de lutte du Mouvement ouvrier. Telle est la tâche complexe et difficile du syndicat. Au terme du processus, quand l'État, pour s'être présenté sous les dépouilles du syndicat, aura su pénétrer la classe, quelqu'un parlera de fin de l'histoire : par une dialectique magistrale, on nous démontrera que la classe ouvrière est entrée dans l'État; vive l'État ouvrier! Disons-le franchement, cela est un peu gros pour nous.

Ce que nous comprenons fort bien, en revanche, c'est ce que signifient les événements de Bologne comme mise au point et parachèvement du modèle social-démocrate.

Bologne : le lieu où la construction du régime du consensus est la plus avancée; mais aussi le lieu où l'opposition se présente sous la forme de la dissidence. Les chars d'assaut contre la dissidence, la dissidence responsable de la révolte, le Mouvement comme désespoir. Les chars d'assaut font tomber le voile sur le prix du consensus. Il n'y a plus la démocratie d'un côté, et la répression de l'autre; c'est une démocratie répressive qui s'affirme.

Mais tout cela n'est possible qu'à une condition : le silence des ouvriers d'usine; et ce silence, qui renvoie à la composition matérielle et politique de la classe, trouve son origine dans une articulation du rapport PCI-syndicat sans doute possible seulement à Bologne. Bologne n'est pas l'Italie. L'enrichissement du modèle n'est encore que formel. La normalisation de « l'autre » n'est rien moins que réalisée : les usines murmurent encore.

Contradiction du projet social-démocrate. L'incertitude d'une social-démocratisation, on la repère bien à entendre le murmure ouvrier et à voir ce qu'a d'imprévisible la conduite du Mouvement des « sans-protection ». Programmer l'autonomie ouvrière et la résistance au processus d'exploitation, supprimer et transformer « les autres », tout cela constitue autant de faces d'un même problème pour le pouvoir.

Quant à nous, nous ne parlerons pas des ouvriers, et de leur unité avec le Mouvement des « sans-protection » : ou celle-ci existe dans les faits, dans la résistance *commune* au projet social-démocrate, ou alors elle n'existe pas. L'unité entre celui qui se montre indisponible aux déterminations sociales du commandement, le *sans-protection*, et le mouvement ouvrier *traditionnel* ne se réalisera certainement pas sous le drapeau commun de l'idéologie de la révolution, ni dans l'étouffement de la spécificité des sujets par les organisations. *Cette unité ne peut se faire que par une production historique : celle du Mouvement de libération à l'égard du travail.*

Pour l'instant, nous nous limitons à fixer la difficulté de fond que la tentative de normalisation du mouvement des sans-protection rencontre. Le Mouvement est présenté comme le produit de la désagrégation et de la marginalisation. S'il en était ainsi, c'est-à-dire si les paroles avaient un sens, il ne devrait pas y avoir de problèmes pour le pouvoir. Ce qui est désagrégé est de fait dispersé, et ce qui est marginalisé se trouve sur la touche. Or, le Mouvement des « sans-protection » constitue en fait aujourd'hui un processus d'agrégation, et ce qui est désagrégé, c'est bien plutôt la capacité de contrôle et de normalisation du pouvoir ; le Mouvement des « sans-protection » ne vit pas à la limite de l'espace social, mais se trouve diffusé aussi bien au centre qu'à la périphérie, et ceci est vrai au niveau social comme au niveau du territoire. *Le centre est partout et la circonférence nulle part.*

Le Mouvement a occupé les Universités et le centre des villes, les foyers de subversion sont partout. Des comportements naissent, incontrôlables. Pendant ce temps, les objectifs que le pouvoir poursuit sont la désagrégation et la marginalisation. Démarquer les « sans-protection », tenter d'en spécifier le caractère pathologique et criminel, les interner dans des ghettos ou, pourquoi pas, dans de modernes et édifiantes *workhouses*, sont des processus qui ne vont pas de soi et ne sont pas réductibles aujourd'hui à un simple problème de police : la police s'occupe des « marges » et nous n'avons pas affaire ici à des « marginaux » mais à un Mouvement numériquement important. Les « sans-protection » sont nom-

breux : cela fait obstacle à une criminalisation. Le pouvoir continue pourtant à s'y essayer. Comme il ne peut offrir un salaire il produit des symboles, et commence à désigner à la conscience des petits commerçants et des pères de famille les « autres » comme répugnants. Et comme il ne peut comprendre le phénomène, il se replie sur des pratiques bien connues, invente le complot : des camarades sont arrêtés sans le moindre commencement de preuve et on agite le spectre de la dangereuse présence d'un ennemi extérieur, sans plus de précision.

Penser au complot signifie déjà le consommer. Le complot, comme fonction du pouvoir, comme instrument d'un projet de stabilisation, déborde le plan juridique. Le complot se consomme socialement ; la justice ne fait qu'en sanctionner l'existence. Ceux qui sont condamnés « de manière exemplaire » sont le symbole d'une figure sociale diffuse, qui doit être dénoncée publiquement, éloignée et contrôlée par la communauté. Il faut pour cela que la contradiction cesse de vivre dans les sujets, et que l'homme normal se transforme en policier qui chasse « l'autre », avec la bénédiction de la société.

Bologne, aujourd'hui, est confrontée à la forme la plus récente du projet de normalisation. Après les chars d'assaut, lors de la réouverture de l'Université, le Mouvement s'est trouvé cassé en deux : d'un côté, la lutte pour la libération des camarades arrêtés, contre le coup monté par Persico ¹, et de l'autre, la reprise de l'activité universitaire. Ces terrains ont été imposés au Mouvement : et le risque existe que le Mouvement recule, cédant à une logique subalterne.

C'est céder à une logique subalterne que tomber dans une lutte seulement antirépressive, fondée sur une propagande passe-partout de contre-information qui ne saisisait pas la spécificité et la complexité du projet de criminalisation et

1. Luigi Persico, procureur qui signa les mandats d'arrestation des membres du collectif de *Radio-Alice*, et notamment le mandat d'arrestation visant Franco Berardi (NDT).

s'accrocherait à des échéances de Mouvement ritualisées, comme l'assemblée ou la manif; et c'est y céder encore que tomber dans la simple revendication de réforme à l'Université.

La lutte contre la *répression* doit être aujourd'hui une initiative politique, une critique théorique et pratique du dessein de « criminalisation ». Mieux. Il faut articuler la défense juridique des camarades et la critique du procès de « criminalisation » avec les *pratiques* culturelles de transformation de la vie, avec la multiplication des comportements subversifs.

Surtout, il ne faut pas oublier que le thème du complot fonctionne comme un chantage, vient frapper le combat pour la libération à l'égard du travail, immobilise les camarades d'autant plus efficacement qu'il réussit à faire régresser les énergies disponibles vers une pratique vieille et inadéquate. Celle de la politique à l'ancienne, du militant global, de la solution formelle des contradictions. Les arrestations des camarades sont une invite à relancer le volontarisme et l'activisme du militant, à constituer un corps minoritaire de figures séparées, destinées à perdre toute capacité réelle de propositions.

Au même moment, la reprise de l'activité universitaire confronte le Mouvement à un espace institutionnel qui lui est étranger, s'il y a reconnu un problème, et dans lequel le réformisme peut trouver un espace adéquat d'intervention. L'Université, qui a montré traditionnellement ses effets négatifs et les usages pervers auxquels elle peut se prêter, c'est pour le réformisme un élément dans lequel se mouvoir. Dans la rénovation formelle de l'Université, le réformisme cherchera une récupération du Mouvement par l'institution; et tentera par là de déstructurer le Mouvement des « sans-protection ». Indiquons de manière sommaire les lignes de force de cette tentative: réaccréditer la figure sociale de l'étudiant destiné à des emplois intellectuels et à une relative responsabilité sociale, organiser autour de cette figure un mouvement de revendications légitimes tendant à transformer les structures et à faciliter les études; ramener le temps de vie

de l'étudiant au temps de travail et ses revendications à des tendances social-démocrates.

Que ce projet soit du corporatisme, c'est un fait. De même qu'il s'impose à l'évidence que ce projet ne concerne pas une lutte interne à l'Université, mais réclame l'intervention de l'État, des partis et des syndicats.

L'Université comme usine de dissidence

C'est justement en ce sens que le corps social qui peuple l'Université a atteint ces derniers mois une qualification nouvelle. Les occupations, les assemblées, les situations de Mouvement ont été autant d'émergences d'un projet politique court-circuitant des mécanismes qui, peu de temps auparavant, fonctionnaient encore (en apparence) tranquillement. Ce terrain d'affrontement, s'il a traversé l'institution universitaire, s'est déterminé aussi comme renvoi continu à d'autres modèles et d'autres moments de lutte : comme un déplacement continu des pratiques du Mouvement. *Malheur à nous, si nous oublions cette donnée : la fluidité du processus.* La dissidence a pris en charge l'Université, pas le contraire : en passant par ce niveau institutionnel, elle s'est donné plutôt une nouvelle spécificité, et plus encore, s'est imposée dans son caractère diffus (celui de ses contradictions, de ses pratiques de transformation révolutionnaire, et aussi des réponses ou reprises institutionnelles).

Les vrais sujets de l'affrontement sont là : porteurs décentrés et multiples de la dissidence ; producteurs de transformations de la vie, du quotidien, de la culture ; porteurs contradictoires de transgressions dans les rapports de production.

Seulement, quand ces sujets-là se sont rassemblés — que ce soit dans la rue, ou dans des assemblées universitaires, comme on l'a vu pendant les dernières semaines de mars — on a vu leur figure se figer. Par leur fonctionnement, les barricades (surtout celles de Rome) sont devenues la métaphore d'un

nouveau monolithisme du Mouvement, où les contradictions réelles et stratégiques seraient refoulées, cependant que l'affrontement consisterait en une opposition pure et simple, entre des sujets physiques libérés comme tels et un pouvoir répressif qui nierait leur libération. Si ceux qui tiennent des barricades dans les rues cherchent la pure frontalité d'un choc militarisé, ce sont bien les mêmes qui, dans l'Université, proposent la « fiscalisation sauvage ¹ », et les « trente coups de bâton pour trente générations ». Autant il est juste de combattre la refonctionnalisation social-démocrate de l'Université, et d'identifier le problème du savoir avec les mécanismes d'accès, d'appropriation et d'utilisation de celui-ci, autant il y a danger dans une réduction drastique de la *multiplicité réelle* des luttes et des processus de transformation. La dissidence se sclérose, et le processus redevient totalisant, compact, minoritaire.

Stratégiquement, tout cela n'est pas inoffensif : en polarisant tout sur l'opposition molotov-lacrymogènes, on a produit la militarisation du territoire ; en fixant un front vote-fiscalité-institution, on risque de produire la criminalisation de la figure universitaire. C'est paradoxal, mais c'est justement au moment où le Mouvement a montré sa faiblesse qu'on a vu passer au second plan ses capacités et son intelligence d'invention avec la réémergence d'un pur formalisme frontiste, particulièrement dans les mobilisations de rues et les discussions avec les interlocuteurs académiques. Si le cocktail molotov et la « fiscalité sauvage » sont une réponse aux desseins sociaux du pouvoir, ils définissent surtout immédiatement un terrain de lutte sur lequel le pouvoir part en toute certitude vainqueur. Les appareils du pouvoir peuvent, de fait, se saisir de ce prétexte pour organiser le consensus et criminaliser la dissidence : possibilité leur est fournie de passer du niveau diffus et multiple des contradictions sociales, au niveau des personnes physiques, rapidement identifiables. Cette première opération une fois accomplie, le reste de la population, immergé lui aussi dans les processus

1. Propositions pour refuser le paiement des droits scolaires, cantines, etc.

RETOUR SUR TERRE

sociaux, ne pourra manquer de lire ce qui est effets de malaise, en y retenant seulement le vandalisme, la production de terreur, l'intolérance; et se renier soi-même en tant que multiplicité de sujets contradictoires. On aura ainsi marginalisé la contradiction, militarisé la dissidence, normalisé le malaise.

C'est sur le double refus du corporatisme réformiste et du frontisme que le Mouvement doit avancer : contre la mise en minorité et la pauvre ambition majoritaire que ces tendances risquent de lui imposer.

A l'intérieur des flux de propositions et de productions du Mouvement, l'Université doit se qualifier dans sa spécificité, se lier stratégiquement à la mobilité des situations, ne pas se corporatiser, mais se relancer au-dehors, chercher à se définir comme moment productif et diffus de la dissidence.

Les conditions stratégiques sont entremêlées, les situations de Mouvement multiples. Dans ce qui fait les spécificités actuelles, il ne faut pas oublier cette multiplicité qui implique le déplacement continu des terrains de lutte. Un exemple l'éclairera pour finir : la scolarité de masse ne poursuit plus comme fin tactique l'instruction des fils d'ouvriers, mais l'extension du refus du travail ouvrier comme vie confisquée, l'indisponibilité au travail manuel, la construction d'un Mouvement qui libère l'homme enfin du travail.

Avec toute notre intelligence, ou pour une stratégie du désir

Au début, nous avons posé une question : celle d'une stratégie du désir. Mais sans y apporter de solution. Le problème a subsisté, problème pratique, bien réellement présent dans les comportements d'une couche sociale en cours de libération. Il convient maintenant de tenter d'apporter une solution.

Le printemps 77 aura été le point d'arrivée d'un processus de transformation de l'existence, d'émergence du refoulé; nous avons tenté de donner à l'inconscient collectif la possibilité de produire enfin lui-même la réalité, tenté de donner collectivement à nos angoisses une dimension de dépassement. A la fin de ce printemps, nous pouvons le dire : nous avons accumulé de nouvelles angoisses, nous nous retrouvons contraints à la séparation et à l'isolement. Et nous pouvons nous demander : qu'est-ce qui nous a pris, de commencer la révolution?

Le problème est précisément là : il ne suffit pas que le désir émerge sur la scène du Mouvement; quand il est réduit à sa pure immédiateté, quand sa pratique ne s'élève pas à une stratégie du désir, il finit par faire retour à l'angoisse et au terrorisme; et la dimension stratégique du désir, quant à elle, réside, et réside seulement, dans *la possibilité concrète de la révolution*.

Or, nous pouvons le dire sans problème : le printemps 77 en Italie, et à Bologne tout particulièrement, fut une expérience d'émergence pratique et massive du refoulé, la première peut-être de toute l'histoire à être conduite cons-

ciemment. Dans l'histoire de la lutte de classe, l'inconscient a jusqu'ici écrit son texte en le chiffrant, il s'est toujours inscrit en contrepoint, lisible seulement à contre-jour. Pour la première fois, pendant ce printemps, ce texte-là s'est écrit en ses caractères propres, et la lutte de classe est devenue explicitement, de manière consciente, une libération productive d'inconscient : un langage désirant gros de transformations.

C'est là une clé extrêmement difficile à manier, qui risque d'être faussée par un psychanalisme trop facile, ou par une philosophie béate du bonheur : la trame légère du refoulé s'inscrit en vérité sur un tissu à la fois extrêmement serré et chargé de multiples déterminations matérielles, historiques, économiques, politiques; leur épaisseur de violence et de répression est sans commune mesure avec le langage et le geste qui pourtant les parcourent transversalement.

Quand nous disons qu'à la fin de ce printemps, le bilan d'un mouvement né pour la libération est davantage de violence, davantage de répression, davantage d'isolement, davantage d'angoisse, nous parlons de quelque chose de précis : nous parlons des cent camarades en prison, des villes soumises à la violence de la présence militaire, à la machine de persécution de la justice, à la misère matérielle et au besoin d'argent qui se fait plus pressant aujourd'hui qu'en janvier; nous parlons des chars d'assaut dans la via Zamboni.

Quand Stefano écrit, dans une lettre de prison, que les fonctionnaires du pouvoir « n'ont encore rien compris », ce qu'il dit revient à ceci : que nous parlons deux langues différentes, et que pourtant l'une de ces langues s'inscrit dans le texte que l'autre est en train d'écrire. L'inscription du langage du pouvoir sur et dans le langage du sujet en libération, c'est la violence des chars d'assaut et de la misère. Mais tandis que du pouvoir il n'y aura jamais rien d'autre à attendre que la superposition étouffante de son langage (celui de la production de la valeur et de l'ordre social qui la rend possible) au langage de la vie — qui reste le non-dit de la scène du politique, et qui s'accumule de ce fait passivement dans l'inconscient —, *la libération doit au contraire savoir*

écrire son texte à travers la structure de la société capitaliste. La libération ne peut s'écrire à côté de cette structure, parce que celle-ci tend activement à l'interdire, à la supprimer.

Mais nous voici encore en train d'énoncer le problème, non de le résoudre, ni de formuler une stratégie du désir.

Nous avons dit que la stratégie du désir trouve sa dimension dans la possibilité concrète de la révolution.

Il s'agit à partir de là de parler de la capacité de libération de l'*intelligence créatrice*, contre l'intelligence accumulée sous la forme de capital-science ou de capital-technique.

Quand le 19 mai 1977, deux bombes ont bloqué le métro de Milan, un terrain d'intervention diffuse contre les structures de la métropole industrielle se trouvait ainsi indiqué; mais il n'a pas été parcouru dans le sens précis où ce qu'il aurait fallu indiquer, c'est la possibilité réelle d'une libération à l'égard du travail.

Roberto Vacca, qui s'occupe de théories des systèmes, a écrit (dans *l'Espresso*) qu'une société fortement systématisée, informatisée, ne peut être facilement mise en crise par le sabotage. Et de cela, la raison est claire: la structure des systèmes d'information est trop ramifiée et complexe pour pouvoir être désagrégée par un coup qui la frapperait en un point; « la haute concentration même rend impossible à un saboteur qui n'est pas un spécialiste des systèmes de causer des dommages sérieux ».

Le problème, c'est d'acquérir la connaissance la plus précise possible des grands systèmes technologiques et informatiques, de devenir « des spécialistes compétents »; non parce qu'il faudrait interrompre le fonctionnement des grands systèmes, mais bien plutôt parce qu'il est nécessaire de commencer à distinguer deux fonctions (l'une réelle et l'autre possible) de l'intelligence technico-scientifique appliquée, plus particulièrement de la théorie des systèmes et de l'informatique. Nous découvririons qu'au service du capital, la fonction *réelle* de l'intelligence appliquée est tout entière tournée vers le contrôle du travail vivant et de son rendement. Que l'usage que le capital fait de l'intelligence tend intégralement à la

reproduction de la domination politique sur le temps de vie ouvrier. Mais nous découvririons aussi que les possibilités de l'intelligence appliquée vont dans la direction de la suppression du travail.

Le nœud à saisir, c'est le rapport de dépendance de l'intelligence vive à l'intelligence accumulée sous la forme du capital, et plus précisément sous la forme de la domination du donné sur le possible. Car c'est dans la structure logique des système, au-delà (et en deçà) de leur fonctionnement matériel et technique, que s'inscrit la domination du processus de valorisation sur le processus de travail; et plus précisément, la domination de la production de valeur d'échange (donc du commandement, aux dépens du travail salarié, par une augmentation intensive de l'extraction de plus-value relative) sur la production de biens utiles (donc sur la possibilité de transformer, progressivement mais rapidement, la machine productive technico-scientifique, en vue de reproduire l'ensemble des biens utiles déjà donné).

Il faut bien se le mettre en tête : quiconque aujourd'hui, en Italie, pratique la lutte armée contre les structures policières ou étatiques, prend le risque d'entamer une bataille aussi coûteuse qu'arriérée. Non parce que l'État policier ne serait pas un fait d'importance (au contraire), mais parce qu'en réalité il n'est qu'une forme apparente, déterminée, et en dernière instance capable de se reproduire à l'infini, des rapports de production et d'organisation capitalistes au sein de l'intelligence sociale : laquelle se protège en déplaçant les tensions sociales agressives et/ou transformatrices justement contre ceux des appareils qui font épiphénomènes.

On risque donc de s'engager dans une bataille d'artillerie — et qui plus est, perdue d'avance — contre un ennemi qui, au moment même où il emploie l'artillerie sur le front extérieur, prépare un armement infiniment plus avancé sur le plan technologique, capable non seulement de vaincre le Mouvement militairement, mais aussi de soumettre pour une longue période historique la classe au travail salarié. Et comme par hasard — tandis que dans cette bataille d'artillerie, tout en

nous berçant de mots, nous perdons des hommes, des forces, surtout de l'intelligence et de la vie —, il serait parfaitement possible de vaincre sur le terrain de l'organisation technologique et de l'information. Non pas de vaincre en détruisant la structure de production technico-scientifique que le capital a mise au point. Mais en remettant en question sa limite, en jouant de son caractère ambivalent; en détruisant la fonction de contrôle de l'intelligence accumulée (le contrôle comme mémoire, surveillance et reproduction des rapports donnés, le contrôle comme la forme accomplie de l'État post-industriel), et en désignant sa fonction de libération : créativité, transformation, remplacement du travail, usage alternatif des circuits d'information...

C'est Vacca encore qui énonce que « l'action des saboteurs est un élément irrégulier, qui peut être étudié et prévu précisément au moyen de procédures typiques de l'ingénierie des systèmes : par exemple, la théorie des jeux, dont on se sert aussi pour définir des stratégies optimales dans les actions de guerre ».

Il est clair qu'ici, Vacca, parle uniquement d'interventions comme le sabotage, irrégulier mais prévisible, ou du moins programmable en termes de rétroactions et d'autocorrections de la structure globale. Mais il ne s'agit pas pour nous de cela : il s'agit pour nous de planifier une *subversion globale de la structure logico-technique* de l'appareil systématique; d'en rompre et d'en détourner la fonction.

Et d'expérimenter cette subversion à petite échelle, de manière exemplaire, dans une ville, une usine, un centre de planification technologique. C'est même là le passage que nous devons accomplir; il est difficile, mais extraordinairement riche.

La révolution en Italie : une anticipation

Un pareil effort de subversion des structures, c'est la seule chance pour nous de sauver ce qu'il y a d'authentique *anticipation* dans le processus révolutionnaire italien.

Trop de gens ont travaillé à donner de la situation italienne l'image la plus imbécile possible. Cela va de ceux qui — comme *Lotta continua* en 1975, ou le PDUP — *Avanguardia Operaia* depuis toujours — passent leur temps à comparer l'Italie au Portugal ou au Chili, et à rêvasser béatement de gouvernements de gauche, jusqu'à ceux qui visent à élever le niveau de l'affrontement anti-institutionnel en termes parfaitement institutionnels, sud-américains, comptant ensuite (allez savoir pourquoi) que la guerre civile, perdante dans l'hémisphère Sud, pourrait vaincre en Italie. Les uns et les autres ont vraiment travaillé pour le roi de Prusse. Le roi de Prusse en chair et en os, pas au sens figuré. Parce que, dans le présent processus de prussification de l'Europe sous la direction de la *Bundesbank*, le capital multinational a besoin de démontrer que l'Italie — en tant que pays des luttes prolétariennes, pas des luttes ouvrières, qu'ils disent et qu'ils espèrent — est l'élément le plus nordique de l'Amérique du Sud. On entend détacher ainsi de l'Europe la force politique et le caractère d'anticipation des luttes ouvrières italiennes; présenter l'Europe comme un lieu dont la lutte de classe a désormais été extirpée et enfermée dans la prison de Stammheim. La tâche de l'eurocommunisme étant de détruire ensuite l'autonomie de la classe ouvrière italienne et de se gagner ainsi le droit à la citoyenneté en Europe. En somme : donner à l'Italie un visage sud-américain tant qu'elle est en lutte, et par là détacher les ouvriers italiens de ceux de Paris, de Hambourg, de Francfort et de Liverpool; écraser et massacrer (puisque'il s'agit d'une histoire sud-américaine) les rebelles italiens, puis — une fois exorcisée la sud-américanisation sus-évoquée — réadmettre une Italie à nouveau européanisée grâce aux bons services de cet excellent M. Berlinguer.

Avec la bénédiction du PDUP et de ses singeries en faveur de l'*Unidad popular*; mais aussi avec celle des camarades qui s'arment pour une guerre de longue durée.

Ce qui est impressionnant, c'est de voir que ce petit travail en faveur du roi de Prusse fonctionne à merveille, pour ce que je peux en comprendre, jusque dans ce qu'on pourrait appeler le Mouvement en France et en Allemagne. Les camarades y

ont suivi le printemps 77 avec l'intérêt mêlé d'un peu de solidarité et d'un peu de pitié qu'on porte aux luttes d'un autre continent.

Allez tous vous faire foutre! Ce que la plus grande partie des camarades n'a pas compris, ni en Italie ni à plus forte raison ailleurs, c'est que l'Italie n'est pas un pont entre l'Europe et l'Amérique du Sud, mais *le point avancé de la lutte de classe en Europe*.

Que pendant le printemps 77, il ne s'est pas agi de luttes d'étudiants et de chômeurs, de couches arriérées, liées à une pratique politique pré-industrielle, de marginaux restés en dehors du marché du travail; mais des *luttes d'une couche prolétarienne* qui est l'expression sociale de ceci : *le temps de vie libéré* à l'égard du travail; qui est par là la plus haute expression de la contradiction entre système du capital et mouvement communiste post-industriel.

L'intérêt du capitalisme multinational consiste à ôter à la lutte de classe en Italie son caractère d'anticipation. L'intérêt du Mouvement consiste, au contraire, à démontrer de fond en comble ce caractère d'anticipation des luttes italiennes, en soulignant que *l'Italie est, de toute manière, l'avenir de la France, de l'Espagne, de l'Angleterre*. De toute manière : car ou bien l'État vainc et le petit jeu de la sud-américanisation suivie d'alignement sur le modèle allemand réussit, à travers la médiation eurocommuniste (et alors l'Italie devient le lieu d'expérimentation d'un projet de stabilisation stalino-démocrate au niveau européen); ou bien le Mouvement se relève et réussit à amorcer un processus de rupture, défaisant la médiation eurocommuniste, et déployant sa capacité d'anticipation : par l'organisation de contre-pouvoirs sur le terrain de l'existence et des comportements; par l'expérimentation-transformation des rapports entre intelligence et production; par la conduite à sa limite de la contradiction entre valorisation et intelligence productive; par la réduction de l'horaire de travail.

L'Italie est un point moyen dans l'organisation internationale du travail, mais un point avancé, un cadre d'anticipation, dans l'organisation des luttes : quand cela sera devenu clair,

RETOUR SUR TERRE

alors, l'histoire du communisme commencera de se confondre avec l'exercice du possible contre le donné. Et l'air dont le prolétariat italien libéré n'a joué, pendant ce printemps, que les premières notes, deviendra un concert assourdissant pour tous : patrons, réformistes, policiers et politiciens.

(1^{er}-2 juin 1977)

Table

<i>Avertissement du traducteur</i>	7
<i>Prologue : La fin du politique</i>	11

1. DEUX ANS DE PRÉPARATIFS À TRAVERS LES NUAGES

1. <i>Le jeune prolétariat ou un sujet pour la libération</i>	21
De petits groupes en transformation	21
Le parcours de la recomposition	37
Pouvoir ouvrier et multiplication des logiques	48
2. <i>Matérialisme et transversalité</i>	55
Les meubles de Marx	55
Le réformisme et le refoulement du sujet	58
Matérialisme et transversalité	73
3. <i>La trame que tisse le sujet</i>	83
Que font les masses?	83
La trame que tisse le sujet	90
4. <i>Où le sujet collectif écrit transversalement</i>	109
Écriture (et) pratique anti-institutionnelle	109
Des masses aux masses, mais comment? .. .	117

II. COMMENT LE CIEL EST TOMBÉ SUR LA TERRE

Comment le ciel est tombé sur la terre . . .	127
Le travail rend plus libre et plus beau . . .	135
L'insurrection	138

III. RETOUR SUR TERRE

Avec toute notre faiblesse	153
Structure de la production et nouvelle composition de classe	164
Qu'après février vienne le printemps	169
La ville et l'université : contre le projet social-démocrate	179
Avec toute notre intelligence, <i>ou</i> pour une stratégie du désir	189

IMP. SEPC À SAINT-AMAND.
D. L. 2^e TRIM. 1978. N° 4789 (850-337).